
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google™ books

<https://books.google.com>





A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

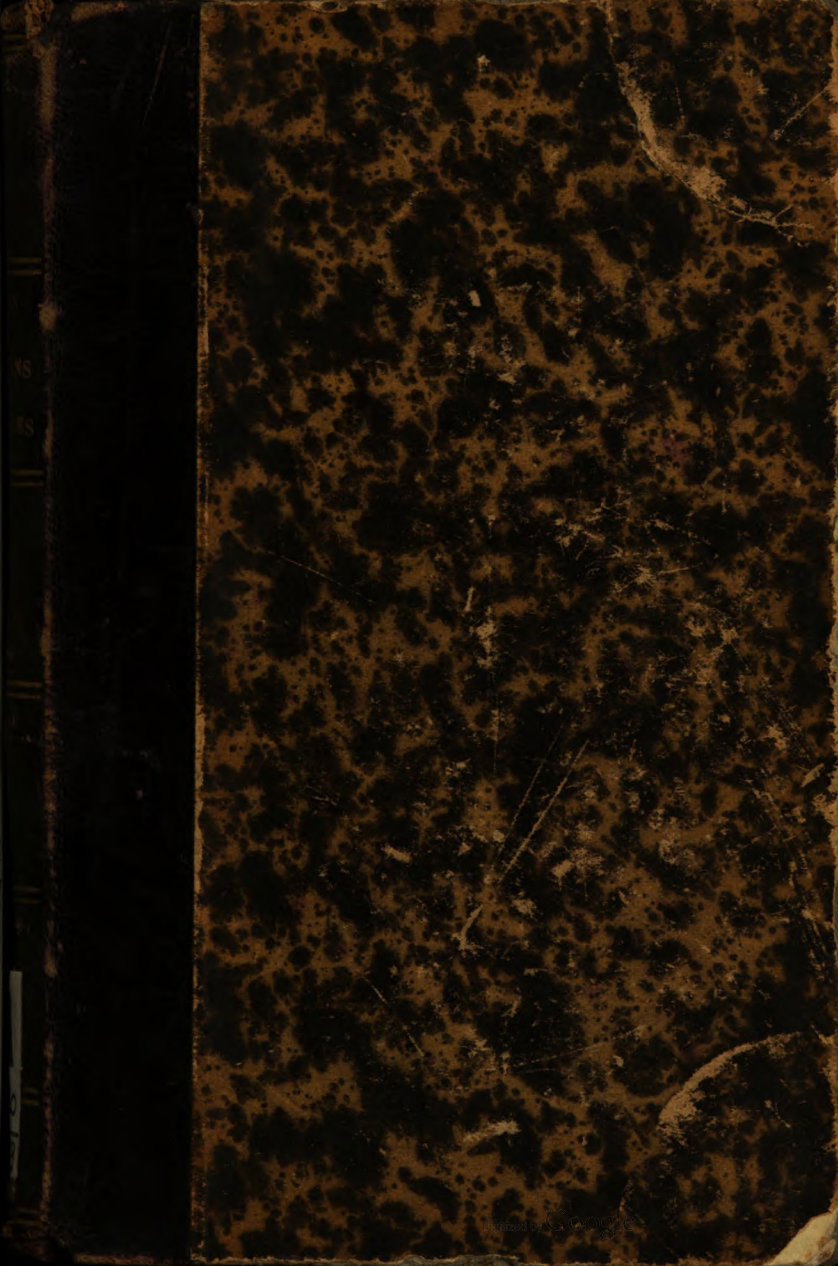
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

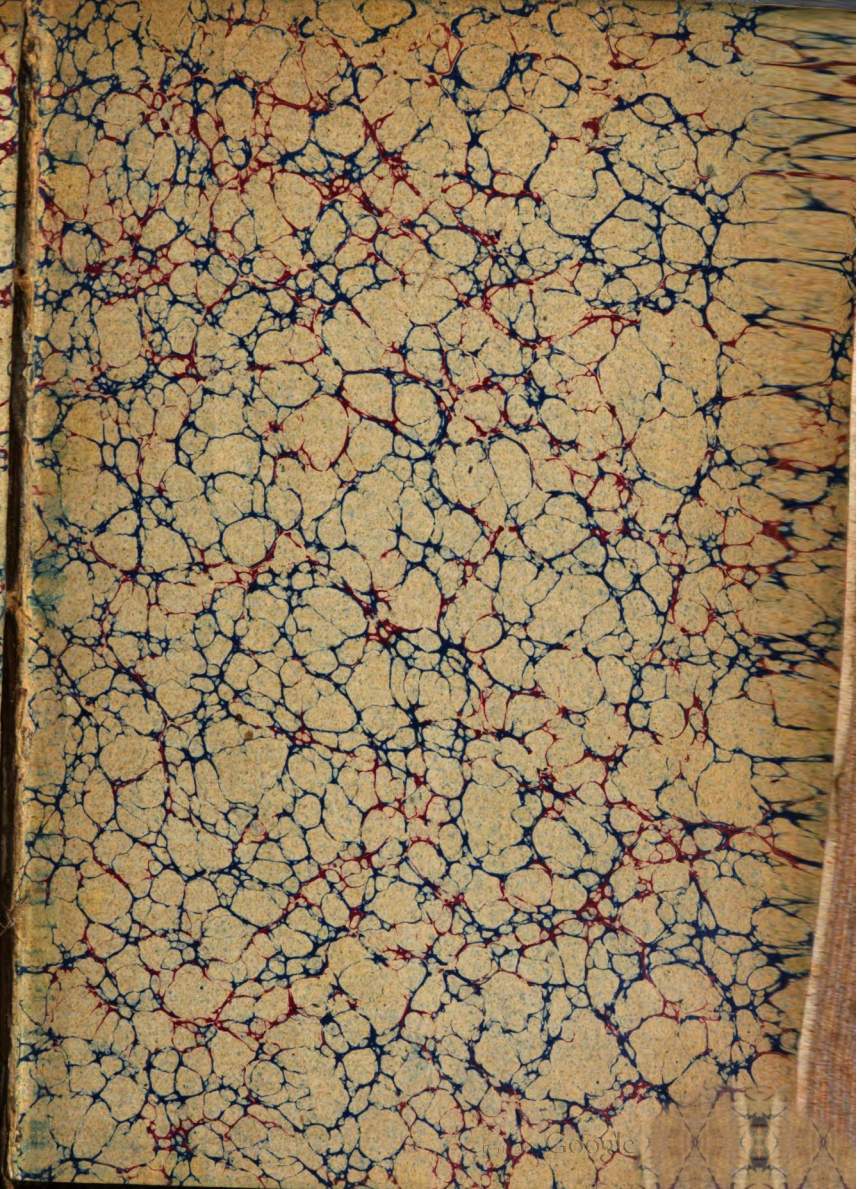
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Bibliothèque de la Faculté
de Théologie
Les Fontaines - CHANTILLY

A 430 / 159



BIBLIOTHÈQUE
de
S^t-JOSEPH-DES-CHAMPS

LES

FINS DERNIÈRES

APPROBATION

Selon les pouvoirs que nous avons reçus de notre Révérendissime Père Général, Nicolas Mauron, nous permettons l'impression de l'ouvrage intitulé : *LES FINS DERNIÈRES, d'après S. Alphonse*, par le R. P. Eugène Pladys, de la Congrégation du Très-Saint Rédempteur.

Avon, près Fontainebleau, le 27 février 1876.

A. DESURMONT,
Sup. Prov.

IMPRIMATUR.

Meldis, die 1 Martii 1876.

JOSSE, *vic. gen.*

Fontainebleau, imp. A. POUVÉ, rue des Sablons.

LES
FINS DERNIÈRES

D'APRÈS

S. ALPHONSE DE LIGUORI

PAR

LE R. P. EUGÈNE PLADYS

DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS-SAINT RÉDEMPTEUR



FONTAINEBLEAU
LIBRAIRIE ALFRED POUYÉ
RUE DES SABLONS, 37

—
1876





AVANT-PROPOS

Le titre de ce petit livre est aussi clair que simple. Nos fins dernières, la mort, le jugement, l'éternité : tel en est le sujet. Saint Alphonse lui-même : tel en est, sans exagération aucune, le véritable et vénéré auteur. Toutefois quelques courtes explications ne seront pas de trop pour préciser encore davantage le but, le caractère et la portée de ce modeste essai.

Parmi les nombreux volumes qui composent la partie ascétique des OEuvres de saint Alphonse, il en est un consacré aux fins dernières de l'homme sous le titre de : *Prépara-*

tion à la mort, ou Considérations sur les vérités éternelles. Dans plusieurs autres, notamment dans *La voie du salut et de la perfection*, on rencontre des chapitres entiers qui en traitent. Et il serait difficile, pour ne pas dire impossible, de trouver un seul ouvrage ascétique où le saint docteur n'aborde pas ces austères et importantes vérités.

C'est de tous ces volumes et de ces chapitres qu'on a extrait les pages suivantes. Le plan général avec ses six parties était donné tout naturellement. Entre plusieurs passages où saint Alphonse expose la même pensée, tantôt d'une façon, tantôt d'une autre, on s'est appliqué à réunir tous ceux qui s'adaptaient le mieux pour former un ensemble complet, et qui, par leur tour plus saillant, ont paru capables de produire dans les âmes une plus salutaire impression. Enfin c'est une douce, une filiale joie d'espérer qu'il n'a pas été porté atteinte



dans ces pages à cet inimitable accent surnaturel qui est le propre de saint Alphonse, ni à cette hauteur et pureté de doctrine qui distingue si éminemment notre saint docteur.

Les lectures sur les fins dernières, la méditation de la mort et de l'éternité ont toujours occupé un rang à part et une place principale parmi les pieuses occupations de l'âme chrétienne, recueillie devant le tabernacle, au pied du crucifix, dans la solitude de son oratoire. Le matin elle se nourrit de ces pensées et elle s'en remplit l'intelligence et le cœur pour résister aux séductions et aux entraînements d'un monde mauvais et pervers, et pour accomplir généreusement les devoirs, souvent si pénibles, de son état. Et il s'en faut bien que les âmes religieuses elles-mêmes puissent impunément, et sans péril pour leur sanctification, négliger cette grande et forte méditation. A celles-ci

comme aux autres s'adresse la parole de l'Écclésiastique : *Souvenez-vous continuellement de vos fins dernières et vous ne pécherez jamais* (1). Or, autant il importe de bien connaître et de méditer fructueusement les choses de la mort et de l'autre monde, autant est-il avantageux, et surtout salutaire, de les étudier à l'école des saints et d'y réfléchir en quelque sorte avec leur esprit et avec leur cœur.

Si modeste et tout petit que soit notre livre, pourquoi n'espérerions-nous pas pour lui, avec l'insigne bonheur d'aider les âmes à comprendre, à goûter et à aimer saint Alphonse, l'avantage non moins important de les initier plus vivement et plus pratiquement à la méditation de leurs fins dernières?

Puisse-t-il en être ainsi ! Et nous-mêmes, sous la bénédiction et la direction de nos supé-

1. Eccl. vii. 40.

rieurs et avec la pieuse approbation des âmes chrétiennes, puissions-nous, dans une série d'essais semblables, exposer toute la doctrine ascétique du grand docteur de l'Église au dix-neuvième siècle.

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉTERNITÉ

LES FINS DERNIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉTERNITÉ

CHAPITRE PREMIER

DE LA VRAIE ET DE LA FAUSSE SCIENCE DE LA VIE

Il y a deux sciences qui se partagent l'empire des âmes :
la science du monde qui n'est que folie ; la science du ciel
qui seule est de la sagesse.

La science du monde consiste dans l'art de se satisfaire soi-même et de parvenir aux richesses et aux dignités. Cette science est, d'après la parole formelle de l'Apôtre, *une vraie folie devant Dieu*, c'est-à-dire au jugement et aux regards de Dieu (1). Folie en elle-

(1). *Sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. 1. Cor. III. 19.*

même, cette pauvre science communique la folie à tous ses partisans, en les rendant semblables aux brutes ; car, à la façon des brutes, ils n'ont d'autre loi que celle de leurs passions. Nous ne donnons à personne, dit saint Jean Chrysostome, le nom d'homme qu'à la condition de trouver en lui ce qui fait proprement l'homme. Or, ce qui fait l'homme, n'est-ce pas la raison ? Etre homme, c'est être raisonnable, c'est se conduire selon la raison (1). Par conséquent si quelqu'un abdique sa raison et suit ses passions, il cesse d'être un homme et tombe au rang des brutes ; tout ainsi que nous n'hésiterions pas à dire d'un animal qu'il se conduit en homme, si nous le voyions agir constamment selon les règles de la raison.

Que si l'on veut parler de toutes ces sciences physiques et naturelles dont les hommes s'occupent de nos jours avec tant d'ardeur, qu'est-ce donc qu'ils en savent après toutes leurs études ? Ceux mêmes qui en ont le mieux traité, n'ont-ils pas recueilli, avec les applaudissements des uns, les critiques des autres ? Et en effet que sommes-nous, et ne faut-il pas

1. *Hominem illum dicimus, qui imaginem hominis salvam retinet. Quæ autem est imago hominis ? Rationalem esse. Hom. 23, in Genes.*

nous comparer à des taupes aveugles ? Connaissions-nous toutes ces choses naturelles autrement que par la voie des sens et par conjectures ? En dehors des quelques données fournies par la foi, ces sciences sont-elles si certaines que l'erreur n'y ait toujours sa part ?

Mais le grand mal, c'est que la science mondaine enfle l'esprit et le cœur, *scientia inflat*, comme dit l'apôtre saint Paul (1) ; et cela en nous remplissant d'orgueil et même de mépris pour nos semblables ; de telle sorte qu'elle cause à notre âme le plus grand préjudice ; car, ajoute l'apôtre saint Jacques, *Dieu refuse sa grâce aux superbes et ne la donne qu'aux humbles* (2).

Pauvres gens qui savent les belles-lettres, les mathématiques, les langues anciennes et étrangères, et qui ne savent pas aimer Dieu, quelle utilité peut-il leur en revenir ?

Ah ! si les hommes, se conformant à la raison et à la loi de Dieu, avaient la sagesse de préférer la vie éternelle à la vie passagère du temps, certes ils voudraient avant tout acquérir une science, une seule science, celle qui fait

1. Cor. VIII. 1.

2. Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam. Jac IV. 6.

même, cette pauvre science communique la folie à tous ses partisans, en les rendant semblables aux brutes ; car, à la façon des brutes, ils n'ont d'autre loi que celle de leurs passions. Nous ne donnons à personne, dit saint Jean Chrysostome, le nom d'homme qu'à la condition de trouver en lui ce qui fait proprement l'homme. Or, ce qui fait l'homme, n'est-ce pas la raison ? Etre homme, c'est être raisonnable, c'est se conduire selon la raison (1). Par conséquent si quelqu'un abdique sa raison et suit ses passions, il cesse d'être un homme et tombe au rang des brutes ; tout ainsi que nous n'hésiterions pas à dire d'un animal qu'il se conduit en homme, si nous le voyions agir constamment selon les règles de la raison.

Que si l'on veut parler de toutes ces sciences physiques et naturelles dont les hommes s'occupent de nos jours avec tant d'ardeur, qu'est-ce donc qu'ils en savent après toutes leurs études ? Ceux mêmes qui en ont le mieux traité, n'ont-ils pas recueilli, avec les applaudissements des uns, les critiques des autres ? Et en effet que sommes-nous, et ne faut-il pas

1. *Hominem illum dicimus, qui imaginem hominis salvam retinet. Quæ autem est imago hominis ? Rationalem esse. Hom. 23, in Genes.*

nous comparer à des taupes aveugles ? Connaissons-nous toutes ces choses naturelles autrement que par la voie des sens et par conjectures ? En dehors des quelques données fournies par la foi, ces sciences sont-elles si certaines que l'erreur n'y ait toujours sa part ?

Mais le grand mal, c'est que la science mondaine enfle l'esprit et le cœur, *scientia inflat*, comme dit l'apôtre saint Paul (1) ; et cela en nous remplissant d'orgueil et même de mépris pour nos semblables ; de telle sorte qu'elle cause à notre âme le plus grand préjudice ; car, ajoute l'apôtre saint Jacques, *Dieu refuse sa grâce aux superbes et ne la donne qu'aux humbles* (2).

Pauvres gens qui savent les belles-lettres, les mathématiques, les langues anciennes et étrangères, et qui ne savent pas aimer Dieu, quelle utilité peut-il leur en revenir ?

Ah ! si les hommes, se conformant à la raison et à la loi de Dieu, avaient la sagesse de préférer la vie éternelle à la vie passagère du temps, certes ils voudraient avant tout acquérir une science, une seule science, celle qui fait

1. Cor. VIII. 1.

2. Deus superbis resistit ; humilibus autem dat gratiam. Jac IV. 6.

mériter l'éternelle félicité du ciel et éviter les peines éternelles de l'enfer (1).

Quant à cette science du ciel, elle consiste dans l'art de plaire à Dieu et de parvenir au plus haut degré possible de gloire et de bonheur pour toute l'éternité.

Heureux celui qui a reçu de Dieu la science des saints, *scientiam sanctorum!* (2) Heureux, s'écrie saint Augustin, celui qui connaît Dieu et qui l'aime (3)! Fût-il étranger à toute autre science, il sera toujours plus savant que tous les savants qui ne savent pas aimer Dieu. La science des saints, c'est de savoir aimer Dieu.

Ce sont les ignorants qui s'emparent du ciel, s'écrie encore le même saint Augustin (4). Mais quels savants que ces ignorants! un saint François d'Assise, un saint Pascal, un saint Jean de Dieu! Ils étaient peu versés dans les connaissances humaines. Mais quelle habileté dans la science divine! Science cachée aux sages et révélée aux petits. *Mon père*, dit Jésus-Christ, *je vous rends grâces de ce que vous avez dérobé*

1. Utinam saperent et intelligerent, ac novissima providerent. Deut. xxxii. 29.

2. Et dedit illi scientiam sanctorum. Sap. x. 10.

3. Confess. lib. 5. c. 4.

4. Surgunt indocti et rapiunt cœlum. Confess. lib. 8. c. 8.

ces choses aux sages et aux prudents pour les révéler aux enfants (1). Ces sages et ces prudents, ce sont les gens du monde qui se fatiguent à acquérir les richesses et les honneurs de la terre et qui font peu de cas des biens éternels ; et ces enfants, ce sont les âmes simples et pures qui, ignorantes de la sagesse mondaine, mettent toute leur application à contenter Dieu.

Or, pour nous initier à cette science, saint Jean Chrysostome nous conseille d'aller visiter la demeure des morts. Quelle école que celle de la tombe ! Comme la vérité y brille de tout son éclat et comme on y aperçoit clairement la vanité du monde ! Car, s'écrie le saint, qu'y vois-je ? De la boue, des vers, des os, où je ne puis rien découvrir qui distingue le savant de l'ignorant. Je vois seulement que la mort met fin à toutes les gloires de la terre (2). Que restait-il à un Démosthène, à un Cicéron, à un Ulpien ? *Ils dorment leur sommeil, et leurs mains se sont trouvées vides* (3).

1. Abscondisti hæc a sapientibus et prudentibus et revelasti ea parvulis. Math. xi. 25.

2. Proficiscamur ad sepulchra. Nihil video nisi putredinem, ossa et vermes. Hom. 77. in Math.

3. Dormierunt somnum suum et nihil invenerunt in manibus suis. Ps. LXXV. 6.

Ah ! ne portons pas envie aux savants de ce siècle, mais à ceux qui aiment Jésus-Christ ! Imitons saint Paul qui protestait ne vouloir connaître que Jésus, et Jésus crucifié (1). Heureux serons-nous, si comprenant le grand livre de l'amour divin, qui est la croix de Notre-Seigneur, nous parvenons à connaître son amour pour nous et à lui rendre amour pour amour.

O Jésus ! O véritable et unique ami de mon âme, vous qui m'avez aimé comme jamais personne ne m'a aimé, hélas ! j'ai perdu jusqu'ici mon temps à apprendre beaucoup de choses sans utilité pour mon âme et je n'ai guère appris à vous aimer. Seigneur, je reconnais et je confesse mon tort.

Mais je vous entends m'inviter encore à vous aimer. Me voici, mon Jésus. Je renonce à tout ; et je me consacre tout à vous. Acceptez-moi ; et donnez-moi la force de vous être fidèle. Je ne veux plus m'appartenir ; mais à vous, à vous seul, tout à vous pour toujours.

O Marie, mère de mon Dieu et ma mère, aidez-moi.

1. Non enim judicavi me scire aliquid inter vos, nisi Jesum Christum et hunc crucifixum. 1. Cor. II. 2.

(S. ALPHONSE. *Réflexions pieuses*. § 6).

CHAPITRE II

L'ÉTERNITÉ

Nous sommes créés pour l'éternité. Il faut croire à la réalité de l'éternité. Il faut vivre et travailler avant tout pour l'éternité.

L'homme s'en ira, dit l'Écriture sainte, *dans la maison de son éternité* (1). Cette terre n'est pas notre patrie ; car nous ne faisons que la traverser en nous rendant à la demeure de notre éternité. Ainsi le pays où je me trouve, la maison que j'occupe, ne sont, à vrai dire, ni ma maison ni mon pays, mais une hôtellerie, qu'il me faudra quitter un jour, bientôt peut-être, et alors que j'y penserai le moins.

Non, non ; nous ne sommes pas créés pour la terre. Dieu nous a mis au monde pour que nous méritions la vie éternelle : *notre fin*, s'écrie l'apôtre saint Paul, *c'est la vie éternelle* (2). Nous devons donc ranimer souvent

1. *Ibit homo in domum æternitatis suæ. Eccl. XII. 5.*

2. *Finem vero vitam æternam. Rom. VI. 22.*

notre foi, en disant : je crois qu'après cette vie qui finira bientôt, je dois entrer dans la vie éternelle ; et cette vie éternelle sera toute de joie ou de souffrances selon mes mérites ou mes démérites.

Les païens eux-mêmes, éclairés des seules lumières de la raison naturelle, ont reconnu cette vérité. Pour cela il leur a suffi de voir ici-bas d'un côté la prospérité des méchants et les souffrances des justes, et de se rappeler d'un autre côté l'existence de Dieu et sa justice. Ils en ont conclu la nécessité d'une autre vie où les méchants reçoivent les châtimens dus à leurs crimes, et les justes la récompense de leurs vertus.

Ce que les païens ont admis sur l'autorité de leur raison naturelle, nous, chrétiens, nous le savons bien mieux par la foi. *Nous n'avons point ici-bas, dit l'Apôtre, de demeure fixe ; nous sommes en route vers la demeure de l'éternité* (1). De là cet avis de saint Augustin : Vous n'êtes qu'un voyageur, passez donc en vous contentant de voir les choses sans les regar-

1. Non habemus hic manentem civitatem, sed futuram inquirimus. Hebr. XIII. 14.

der (1). Bien insensé serait le voyageur qui traversant un pays, dépenserait sa fortune à acheter une maison, une campagne pour s'y installer pendant quelques jours et partir ensuite. Insensés aussi ces hommes qui, voyageurs ici-bas, se laissent éblouir par les choses du temps, s'y attachent et négligent de s'assurer une bonne demeure dans cette éternité où ils ne tarderont pas d'entrer pour toujours.

Ne soyons pas de ces insensés, de ces étourdis. Souvenons-nous qu'il s'agit de l'éternité. On s'impose toutes sortes de sacrifices et on ne recule devant aucune fatigue pour avoir une maison bien saine, agréablement située et qui réunisse toutes les douceurs de la vie. Hélas ! tout cela durera à peine quelques années. Et il y a une demeure où il faut vivre éternellement ; et on n'y pense pas, et on ne s'en occupe guère ! Il ne s'agit pas d'une maison plus ou moins commode, plus ou moins bien située, plus ou moins saine. Il s'agit de la plénitude de toutes les délices à goûter avec les amis de Dieu, ou d'un abîme de tourments à subir au milieu de l'infâme cohue de tant de scélérats, d'héré-

1. *Hospes es, transis et vides.*

tiques et d'idolâtres. Et tout cela durera non pas vingt ou quarante années, mais durant toute l'éternité, toujours et tant que Dieu sera Dieu.

Voilà, certes, une grande question, une grave affaire et une chose qui entraîne après soi des conséquences extrêmement importantes, à jamais importantes. Aussi saint Eucher avait-il raison de dire que l'unique affaire dont nous ayons vraiment à nous occuper en cette vie, c'est l'éternité (1). Nous assurer la jouissance d'un bonheur sans fin, échapper à un malheur éternel : tout est là. Si nous réussissons, nous serons heureux à jamais; si nous échouons, nous serons toujours malheureux.

Que de jours et d'années, ô mon Dieu, sont déjà écoulés de ma pauvre vie! Voici que la mort approche; hélas! et je n'ai encore rien fait pour vous. Eclaircz-moi et aidez-moi afin que je consacre à votre service tout le temps qui me reste à passer ici-bas. Je vous ai assez offensé; désormais je ne veux plus que vous aimer.

Jésus, mon divin Rédempteur, votre sang

1. *Negotium, pro quo contendimus, æternitas.*

est mon espérance. Mes péchés m'ont perdu ; mais si je me repens de les avoir commis, à l'instant même vous m'en offrez le pardon. Oh ! oui, je m'en repens de tout mon cœur ; et je proteste que je vous aime par dessus toutes choses. O Jésus, bonté infinie, vous voulez me sauver pour devenir mon bien suprême pendant toute l'éternité, et moi je veux me sauver pour vous aimer éternellement.

O Marie, sainte mère de Dieu, priez Jésus pour moi.

(S. ALPHONSE. *Vote du salut*. 42^e méditation. — *Préparation à la mort*, 14^e considération).

CHAPITRE III

LES DEUX ÉTERNITÉS

Une éternité de bonheur; une éternité de malheur. L'une ou l'autre sera nécessairement notre partage. Jusqu'à quel point on peut conjecturer de l'éternité de chacun.

Répétons-le et gardons-nous de l'oublier, il s'agit de l'éternité, c'est-à-dire de nous sauver ou de nous perdre pour toujours, d'entrer plus tard, bientôt peut-être, dans une éternité de joies ou dans une éternité de tourments, dans une vie à jamais heureuse ou dans une vie à jamais malheureuse.

Si vous vous sauvez, votre bonheur est assuré. Oh ! la belle demeure que le paradis ! Que sont tous les plus splendides palais des rois en comparaison de la cité du paradis ? Elle est, et elle seule mérite d'être appelée, la *Ville de toute beauté* (1). Là, vous serez toujours uni à

1. Urbs perfecti decoris. Thren. II. 15.

Dieu, dans la compagnie des saints, de la Sainte Vierge Marie et de Jésus-Christ. Là, vous serez plongé dans un océan de délices et vous nagerez au sein d'une joie sans mélange et sans fin (1). Là, on ne connaît pas l'ennui. Non, non, les plaisirs du paradis ne produiront jamais ni lassitude ni ennui. Ils seront toujours nouveaux, comme à l'heure où l'âme les goûte pour la première fois. Car, dit saint Jean dans l'Apocalypse, *c'est un cantique toujours nouveau que chanteront sans cesse les Bienheureux* (2). Là, enfin, il n'y a pas à craindre que l'on perde jamais son bonheur. Si les Bienheureux pouvaient concevoir une pareille crainte, ils cesseraient à l'instant même d'être heureux, parce que toute leur paix aurait disparu et que leur âme serait en proie à d'inexprimables inquiétudes.

Mais si vous vous damnez, ah ! quel malheur sera le vôtre ! Vous serez jeté dans une mer de feu pour y endurer d'horribles tourments. Vous serez dévoré par le désespoir, loin de Dieu, abandonné de tout le monde. Et tout cela pour

(1). *Lætitia sempiterna super capita eorum. Is. xxxv. 10.*

(2). *Et cantabant quasi canticum novum. Apoc. xiv. 3.*

combien de temps ? Après cent ans, mille ans, vos tortures finiront-elles ? Quoi ! finir ! Cent et mille millions de siècles passeront et votre enfer sera toujours à son commencement. Car qu'est-ce qu'un million d'années en comparaison de l'éternité ? *Moins qu'un jour qui vient de s'écouler* (1).

Et qu'on ne s'aveugle pas au point de se représenter les maux de l'enfer comme ceux de la terre. Ici-bas toute souffrance diminue, ne fût-ce que par l'habitude de l'endurer. Mais en enfer nul soulagement ne sera jamais accordé aux pauvres damnés ; et il n'y a point d'habitude qui puisse amortir l'excessive douleur de leurs tortures. A chaque instant de l'éternité ils éprouveront la même sensation de poignante douleur qu'ils auront éprouvée au premier moment de leur supplice.

Ranimons notre foi en l'existence de l'enfer et du ciel tous deux éternels. Il faut que l'un ou l'autre devienne un jour notre partage.

Voulez-vous savoir dès maintenant quelle sera votre éternité ? Eh bien ! ce sera celle que vous vous préparez vous-même par vos œuvres

1. Mille anni ante oculos tuos, tanquam dies hesternæ, quæ præteriit. Ps. LXXXIX. 4.

durant cette vie. Ne vous abandonnez pas à d'inutiles alarmes et ne vous écriez pas avec une terreur plus ou moins grande : Suis-je réprouvé? Suis-je damné? Dites-moi, lorsqu'on abat un arbre, de quel côté tombe-t-il? N'est-ce pas du côté où il penche? Et vous, de quel côté penchez-vous? Quelle vie menez-vous? Ayez soin de pencher toujours du côté du midi, c'est-à-dire conservez-vous dans la grâce de Dieu, fuyez le péché; ainsi vous vous sauverez et vous serez prédestiné (1).

O mon Dieu, quel sera mon sort, mon sort éternel? Me sauverai-je? Serai-je damné? Je puis me sauver; hélas! et je puis aussi me perdre. S'il se peut que je me perde, pourquoi ne pas me résoudre enfin à mener une vie qui assure mon salut éternel?

Mon Jésus, vous êtes mort pour me sauver. Et moi, je me suis tant de fois perdu en vous perdant, vous, qui êtes mon bien infini. Ne permettez pas que je vous perde encore à l'avenir. Seigneur, je me repens sincèrement de vous avoir offensé. Maintenant je vous aime

1. Si ceciderit lignum ad austrum aut ad aquilonem, in quocumque loco ceciderit, ibi erit. Eccl. xi. 3.

par dessus toutes choses et je suis bien décidé à tout perdre plutôt que de perdre votre amitié. Donnez-moi la force de vous être fidèle.

O Marie, j'ai aussi recours à vous. Aidez-moi ; car vous êtes mon espérance.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*. 14^e Considération).

CHAPITRE IV

DU CHOIX DE NOTRE ÉTERNITÉ

Chaque homme est le maître de son éternité. Pour se sauver, il ne suffit pas de le vouloir. Il faut tout d'abord craindre de tomber en enfer; puis, mettre sérieusement la main à l'œuvre. Impardonnable légèreté des hommes qui s'occupent si peu de leur éternité.

L'homme ira dans la maison de son éternité (1). Il ira! Le Sage emploie à dessein cette expression afin de nous faire comprendre que chacun a le choix de sa demeure pour l'éternité. Il n'y sera point porté. Il s'y rendra de lui-même. Dieu veut certainement que nous soyons tous sauvés; mais il ne contraint personne à prendre le chemin du ciel. *Il met devant chaque homme la vie et la mort*, comme parle la Sainte Ecriture (2). Que chacun choisisse. *Ce qu'il aura choisi, il l'obtiendra*, et il le gardera pour toujours (3). Jérémie dit pareillement qu'il s'ouvre devant nous pas un double

1. Ibit homo in domum æternitatis suæ. Eccli. xii. 5.
2. Ante hominem vita et mors. Eccli. xv. 18.
3. Quod placuerit ei, dabitur ei. Eccli. xv. 18.

chemin, celui du ciel et celui de l'enfer (1). A nous de choisir l'un ou l'autre.

On sait bien que tout le monde veut se sauver. Les pécheurs eux-mêmes ont la prétention de faire leur salut. Ils ne cessent de dire qu'ils espèrent entrer un jour au ciel; hélas! et en même temps ils se condamnent à l'enfer.

Certes, si on veut les en croire, ils auront soin de se convertir avant la mort. Il n'y a pas, dit saint Augustin (1), d'homme assez insensé pour prendre du poison en se promettant de recourir à quelque contre-poison et de recouvrer ainsi la santé. Pourtant il se rencontre des chrétiens qui se donnent follement la mort par le péché, en disant : plus tard j'aurai recours au remède. Funeste illusion qui a jeté une foule d'âmes en enfer! Car, enfin, celui qui s'engage dans le chemin de l'enfer ne peut raisonnablement se flatter qu'un jour il se trouvera à la porte du ciel.

Pour nous sauver il faut craindre de nous perdre. *Il faut craindre au point de trembler à*

1. Ecce ego do coram vobis viam vitæ et viam mortis.
Jer. XXI. 8.

2. Nemo vult ægrotare sub spe salutis.

la seule pensée de l'enfer (1). Craignons donc. Ayons horreur de l'enfer. Mais surtout ayons horreur du péché qui, seul, peut nous jeter en enfer. Or, avoir horreur du péché et de l'enfer, c'est d'un côté fuir les occasions dangereuses et de l'autre employer tous les moyens pour se maintenir dans la grâce et pour parvenir au salut ; c'est encore se recommander souvent à Dieu. Celui qui se conduit de la sorte sera, à l'heure de sa mort, trouvé *conforme à Notre-Seigneur* (2). Celui qui agit autrement se perd de toute nécessité.

Dans cette grande question dont l'enjeu est l'éternité tout entière, on ne peut, dit saint Bernard, prendre trop de précautions (3). Chose étonnante ! ajoute saint Augustin, le démon, pour nous perdre se donne tant de peine et ne se repose jamais ; et vous, vous n'avez pas plus d'énergie ni de vigilance qu'un homme endormi (4).

Pour nous, écoutons la prière du grand

1. Cum metu et tremore vestram salutem operamini. Phil. II. 12.

2. Prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. Rom. VIII. 29.

3. Nulla nimia securitas ubi periclitatur æternitas.

4. Vigi'at hostis ; dormis tu.

Apôtre : *Mes frères, je vous en conjure, faites avant tout ce que vous avez à faire* (1). Or, de toutes les affaires que nous ayons à traiter, la plus importante et en même temps l'unique affaire, c'est bien certainement celle de notre salut. Et cependant il n'en est aucune dont les chrétiens s'occupent si peu. S'agit-il d'un emploi à obtenir, d'un procès à gagner, d'un mariage à conclure, toutes les personnes d'âge et d'expérience sont consultées et toutes les mesures sont prises. On ne recule devant aucune fatigue, on ne perd pas une minute, on oublie tout jusqu'à la nourriture et le sommeil. Mais pour le salut, le salut éternel, que fait-on? Quelle conduite adopte-t-on? On ne fait rien. Hélas! on fait tout pour ne pas réussir. Un procès est-il perdu, une entreprise vient-elle à manquer, quelle douleur d'abord et ensuite que de soins pour réparer ce dommage! Un animal s'est-il égaré, que de recherches aussitôt pour le retrouver! On perd la grâce de Dieu et on dort tranquille, on s'amuse, on conserve toute sa gaité, comme si de rien n'était.

Chose étrange! Il n'y a personne qui ne rou-

1. Rogamus autem vos, fratres..... ut vestrum negotium agatis. I. Thess. iv. 11.

gisse de passer pour négligent dans les affaires du monde; et il y a tant d'hommes qui n'ont pas la moindre honte de négliger l'affaire de leur éternité, la plus grande, la plus importante de toutes ! On veut bien convenir que les saints furent de vrais sages, parce qu'ils mirent toute leur application à se sauver; et on continue à s'occuper de tout, hormis du salut de son âme. En vérité la plupart des chrétiens vivent comme si la mort, le jugement, l'enfer, le ciel, l'éternité étaient non pas des vérités de foi, mais des fables inventées par l'imagination des prêtres.

Mon Dieu, que d'années j'ai perdues en perdant mon âme ! Soyez béni de me donner encore le temps nécessaire pour réparer ces grandes pertes. Hélas ! j'ai perdu mon âme et votre sainte grâce. Seigneur, je m'en repens de tout mon cœur; daignez me pardonner. Je suis résolu de tout perdre à l'avenir pour ne plus vous perdre. Je vous aime par dessus toutes choses et je veux toujours vous aimer. Aidez-moi, ô mon Jésus.

Et vous aussi, ô Marie, mon espérance, sauvez-moi.

(S. ALPHONSE. *Voie du Salut*. 4^e méditation. — *Préparation à la mort*. 12^e considération).

CHAPITRE V

LA GRANDE PENSÉE DE L'ÉTERNITÉ

Les saints ont tous vécu en face de l'éternité. Nécessité pour nous de vivre dans la même pensée afin d'éviter le péché et de pratiquer les vertus.

La pensée de l'éternité est appelée par saint Augustin la *grande pensée* (1).

C'est cette pensée qui inspire aux saints un si grand mépris pour les richesses et les honneurs. C'est elle qui détermina tant d'anachorètes à vivre dans les déserts et les grottes sauvages. C'est elle qui enleva au monde et jeta dans les cloîtres tant de jeunes gentils-hommes et même des rois et des empereurs. C'est cette pensée encore qui porta tous nos glorieux martyrs à souffrir, avec tant de patience et de force, les chevalets, les ongles de fer, les grils, les bûchers et toutes sortes d'autres supplices.

Mes filles, disait sans cesse sainte Thérèse, mes filles, une âme, une éternité! Elle voulait

1. Magna cogitatio.

dire : nous avons une âme ; si nous la perdons, tout est perdu et perdu à jamais.

O éternité ! O éternité ! On raconte qu'un religieux s'était enfermé dans un tombeau ; et qu'enseveli tout vivant dans cette cellule d'un genre nouveau, il répétait constamment ces deux mots : O éternité ! O éternité !

Ranimons en nous l'esprit de foi et prions le Seigneur de l'augmenter (1). Car si nous ne sommes pas fermes dans la foi, notre malice peut surpasser toute celle de Luther et de Calvin. Si, au contraire, nous avons la pieuse habitude de penser sérieusement à l'éternité, notre salut est en sûreté. Disons donc souvent : *Je crois à la vie éternelle. La vie présente est courte ; elle finira bientôt. Mais je crois qu'ensuite il y en aura une qui ne finira jamais* (2).

Bienheureux ceux qui ne perdent point de vue leurs fins dernières et qui, pénétrés de ces grandes pensées, vivent comme s'ils devaient d'un moment à l'autre mourir et entrer dans l'éternité ! C'est par cette foi que les justes

1. Ad iuge nobis fidem. Luc. XVIII. 5.

2. Credo vitam æternam.

vivent loin du péché, dans la grâce de Dieu et dans la pratique de toutes les vertus. Et comment s'attacher aux biens terrestres, quand on se rappelle sans cesse les biens éternels que Dieu promet à ses fidèles serviteurs ?

Hélas ! s'écriait sainte Thérèse, c'est du manque de foi que viennent tant de péchés, et par suite la perte éternelle de tant d'âmes !

Et saint Césaire : Malheur à tous ceux qui s'engagent dans l'éternité sans y avoir sérieusement réfléchi ! Oui, malheur et deux fois malheur ! Infortunés ! La porte de l'enfer s'ouvrira pour les laisser entrer ; mais elle ne s'ouvrira jamais pour les laisser sortir (1).

Et saint Augustin : Celui qui croit à l'éternité et ne se convertit pas, a certainement perdu le sens commun ou la foi (2). Oui, ajoute le père Avila, il faut enfermer dans une maison de fous celui qui croit à l'éternité et ne vit pas en saint.

Saint Jean Chrysostome rapporte à ce sujet que les païens ne pouvaient voir des chrétiens commettre le péché, sans les traiter d'impos-

1. *Væ peccatoribus qui incognitam ingrediuntur æternitatem ? Sed væ duplex ! Ingressiuntur et non egrediuntur.*

2. *O æternitas, qui te cogitat nec pœnitet, aut fidem non habet ; aut si habet fidem, cor non habet. Soliloq.*

teurs ou d'insensés ; car, leur disaient-ils, si vous ne croyez pas sincèrement les vérités que vous confessez, vous êtes des imposteurs ; si vous y croyez, vous êtes des insensés (1).

Le même père Avila, rencontrant un jour une dame qui vivait dans le péché, lui adressa pour tout discours ces simples paroles : Madame, pensez à ces deux mots : Toujours, jamais; et elle se convertit. Le père Paul Segneri fut un jour tellement frappé de la pensée de l'éternité qu'il n'en put dormir pendant plusieurs nuits. Et il commença, dès lors, à vivre saintement. Un ancien auteur rapporte pareillement qu'un évêque avait opéré une réforme complète dans sa personne et sa vie à la suite de ferventes méditations sur l'éternité. Il en avait retenu l'habitude de se dire en lui-même : Je me trouve sans cesse à la porte de l'éternité (2).

Encore une fois ranimons notre foi, ayons toujours devant les yeux la pensée de notre éternité ; et à l'exemple des saints, assurons notre salut. Maintenant qu'il sont sauvés, ils sont heureux, heureux pour toujours.

1. Exprobrabant gentiles aut mendaces aut stultos esse christianos : mendaces, si non crederent quod credere dicebant; stultos, si credebant et peccabant.

2. Omni momento ad ostium æternitatis sto (Drexelius).

Voici une belle réflexion de saint Grégoire : Ceux qui pensent à l'éternité ne s'enorgueillissent pas dans la prospérité et ils ne se laissent point abattre par l'adversité ; car, comme ils ne demandent rien à la terre, ils n'en peuvent non plus rien craindre (1). Quand donc nous avons quelque chose à souffrir, soit une maladie ou quelque persécution, rappelons-nous l'enfer que nous avons mérité par nos péchés. Alors toute croix nous paraîtra légère ; et nous rendrons grâces à la miséricorde divine avec le prophète Jérémie : *C'est un effet de la miséricorde de Dieu que je ne sois pas abîmé dans les flammes* (2) ; et avec David : *Si Dieu n'avait eu pitié de moi, l'enfer serait devenu mon partage à la suite de mon premier péché mortel* (3) ; et avec Isaïe : *J'étais déjà perdu. Mais vous, ô Dieu de miséricorde, vous m'avez tendu la main et vous m'avez tiré de l'abîme* (4).

1. *Quis in solo æternitatis desiderio figitur, nec prosperitate attollitur, nec adversitate quassatur; dum nihil habet in mundo quod appetat, nihil est quod de mundo pertimescat. Mor., l. 10, c. 22.*

2. *Misericordiæ Domini, quia non sumus consumpti. Lamén., III, 22.*

3. *Nisi Dominus adjuvit me, paulo minus habitasset in inferno anima mea. Ps., XCIII, 17.*

4. *Tu autem, Domine, eruisti animam meam, ut non periret. Is., XXXVIII, 17.*

Oui, mon Dieu, j'ai mérité l'enfer ; mais vous voulez encore que j'espère. Eh bien ! je veux espérer. Il est vrai que mes péchés m'épouvantent. Mais je sens renaitre en moi l'espérance, au souvenir de la mort que vous avez endurée et à la pensée de vos promesses en faveur de ceux qui se repentent (1).

Mon Jésus, ayez pitié de moi ; car je vous aime par dessus toutes choses et je déteste tous mes péchés.

Et vous, ô Marie, sainte Mère de mon Sauveur, priez pour moi.

1. Cor contritum et humiliatum, Deus, non despicias.
Ps. L. 19.

(S. ALPHONSE. *Réflexions pieuses*, § 1^{er}. — *Préparation à la mort*, 14^e considération).

DEUXIÈME PARTIE

LA MORT

DEUXIÈME PARTIE

LA MORT

CHAPITRE PREMIER

LA LOI DE LA MORT.

Il faut mourir : nécessité et facilité de se convaincre de cette vérité. — Il faut mourir : de même que nos ancêtres sont morts, ainsi viendra notre tour. — Il faut mourir : nous sommes entièrement aux ordres de la mort.

Il faut mourir. Voilà en deux mots tout un sermon, un terrible sermon. La sentence de mort, dont parle l'apôtre saint Paul dans son Epître aux Hébreux, est portée contre tous les hommes. *Il a été établi que tous les hommes meurent* (1). Vous êtes homme ; donc vous devez mourir et vous mourrez. On ne sait si cet en-

(1). Statutum est hominibus semel mori. Hebr., ix, 27.

fant qui vient de naître, sera pauvre ou riche ; s'il aura une bonne ou une mauvaise santé ; s'il succombera dans la fleur de sa jeunesse ou s'il parviendra jusqu'à la vieillesse ; tout cela est incertain. Mais on sait de science certaine qu'il mourra. Noble ou roi, il n'importe, tout homme doit mourir ; tout homme meurt.

Oui, le doute est impossible à cet égard ; vous mourrez. Un jour on vous a inscrit sur le registre des baptêmes ; un autre jour viendra, et Dieu en a déjà fixé l'échéance, où vous serez inscrit sur le registre des décès. Aujourd'hui, vous dites en parlant de vos parents qui ne sont plus : feu mon père, feu mon oncle, feu mon frère ; bientôt, parmi ceux qui vous survivront on tiendra à votre sujet le même langage. Par le passé, vous avez souvent entendu les cloches annoncer la mort des autres ; un jour, d'autres entendront ces mêmes cloches annoncer votre mort ; et vous serez dans l'éternité.

Allez dans un cimetière ; considérez tous ces squelettes, et surtout écoutez cette parole que vous adresse chacun d'eux : Vois ce qui m'est arrivé et apprends ce qui t'arrivera. Mais prêtez l'oreille tout autour de vous : ces portraits de famille, ces actes testamentaires, ces chambres, ces habits, ces lits, toutes ces choses

dont vous avez hérité prennent une voix pour vous faire penser à votre propre mort en vous rappelant celle de vos parents et de vos proches.

Il faut mourir. De tous ceux qui vivaient au commencement du siècle passé il ne s'en trouve plus un seul ici-bas. Tous ont quitté la terre, les princes les plus puissants et les plus glorieux, tout aussi bien que les autres. Et il ne reste de tant de splendeur qu'un nom dans la mémoire de quelques hommes et un peu d'ossements desséchés dans un mausolée de pierre. A chaque siècle, les villes et les royaumes se remplissent de nouveaux habitants : une génération disparaît ; une autre lui succède. Ceux qui vivaient dans ces contrées, il y a cent ans, où sont-ils ? Dans l'éternité. Et vous même, dans cent ans où serez-vous ? Que dis-je : dans cent ans ? Bientôt où serons-nous ? Dans l'éternité aussi : à jamais heureux ou à jamais malheureux ; sauvés ou damnés.

Que de choses sont incertaines ! s'écrie saint Augustin. Tout ce qui concerne notre personne et notre vie, notre fortune et notre destinée : tout cela est incertain. Seule notre mort est certaine (1). Et saint Cyprien dit dans le même

1: *Cætera nostra, bona et mala, incerta sunt; sola mors certa est.*

sens que nous naissons tous la corde au cou et que chaque heure de notre vie nous rapproche de notre gibet, c'est-à-dire, de notre dernière maladie, de celle qui doit nous ôter la vie.

Insensé qui voudrait se flatter qu'il ne mourra point ! Un pauvre peut espérer de devenir riche. Libre même à un simple particulier d'avoir l'espérance d'être un jour roi. Mais prétendre à l'immortalité ici-bas, qui donc l'oserait ?

Il faut mourir. Quand la mort se présente, il n'y a point de force capable de la tenir en échec. On résiste au feu, à l'eau, au fer ; on résiste à la puissance des rois ; mais on ne peut résister à la mort (1). Que dis-je ? A peine serons-nous parvenus à la suprême limite qu'il faudra nous résoudre à la franchir tout de suite et sans retard (2). Vincent de Beauvais rapporte qu'un roi de France, se sentant mourir, disait à ceux qui l'entouraient : Hélas ! qu'est-ce que toute ma puissance, puisqu'elle ne suffit pas même à retarder d'une minute le triomphe de la mort ?

1. Resistitur ignibus, undis, ferro; resistitur regibus; venit mors, quis ei resistit? S. August., in Ps. 121.

2. Constituisti terminos ejus, qui præteriri non poterunt. Job., xiv, 5.

Ainsi, mon cher lecteur, dussiez-vous atteindre le nombre des années que vous souhaitez, il viendra tout de même un jour qui sera le dernier, et, dans ce dernier jour, il y aura une dernière heure.

Tout est décidé depuis longtemps. J'écris maintenant, et vous me lisez ; mais il est décidé que tel jour je ne pourrai plus écrire, et le jour où vous ne lirez plus est déterminé aussi. L'arrêt en est porté : tout homme doit mourir. Quel est l'homme vivant qui ne doive pas mourir ? Et quel est l'homme assez insensé pour se croire à l'abri de la mort ?

Après les jours de cette année, de ce mois, d'autres jours se lèveront sur la terre, mais ils ne luiront pas pour nous. Nous serons alors tous dans l'éternité ; dans l'éternel jour des délices ou dans l'éternelle nuit des tourments. Il n'y a pas de milieu ; c'est certain et c'est de foi : ou l'éternelle clarté des jours du ciel ou l'éternelle obscurité de l'affreuse nuit des enfers.

O mort ! O mort ! que ta pensée ne s'éloigne jamais de mes yeux !

Mon Dieu, éclairez-moi. Je me repens de tous mes péchés ; je les déteste ; et je déplore ma

malice et mon ingratitude. Donnez-moi votre grâce et je ne demande rien de plus.

Mon Jésus, ayez pitié de moi. Je commence à connaître et à comprendre l'amour que vous avez eu pour moi. Aussi, plus je considère votre amour, plus mes péchés m'inspirent d'horreur, et plus je veux vous aimer. Je vous aime, ô Jésus ; et je ne veux plus vivre sans vous aimer.

O Marie, ma mère, intercédez pour moi auprès de votre divin Fils.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 4^e considération.
— *Voie du salut*, 60^e méditation).

CHAPITRE II

LA PENSÉE DE LA MORT

C'est une grande et salutaire pensée que celle de la mort. Elle a été familière à tous les saints. Il faut, à leur exemple, penser à la mort pour nous détacher de la terre et faire chrétiennement toutes nos actions.

La fin arrive (1); que dis-je ? Elle est là. Longue vie, courte vie, qu'importe ? Un peu plus tôt, un peu plus tard, la mort vient; et alors, il ne reste d'autre consolation que d'avoir aimé Jésus-Christ et d'avoir supporté avec patience pour son amour les peines de la vie.

Je dois mourir un jour. La grande et salutaire pensée ! et combien il serait avantageux que nous l'eussions sans cesse devant les yeux ! Aussi l'Eglise a-t-elle soin de nous la remettre en mémoire chaque année, quand elle nous dit, le

1. *Finis venit, venit finis.* Ezech., vii, 2.

jour des Cendres : *Souviens-toi que tu es poussière et que tu retourneras en poussière*. Et ne sommes-nous pas contraints en quelque sorte d'y penser plus souvent encore à la vue des cimetières que nous rencontrons sur notre chemin, des pierres sépulcrales que renferment nos temples et des convois mortuaires qui traversent nos rues?

Les anachorètes n'avaient dans leur grotte que deux meubles auxquels ils attachassent du prix : une croix et une tête de mort. La croix leur rappelait l'amour de Jésus-Christ pour nous, et la tête de mort les entretenait dans la pensée de leur dernière heure. Ah ! qu'ils étaient sages ! Aussi persévéraient-ils dans la pénitence jusqu'à la mort ; et ils mouraient plus contents dans leur pauvreté et leur désert que les rois dans le luxe de leurs palais.

Saint Charles Borromée avait sur sa table une tête de mort, afin, disait-il, de ne jamais oublier qu'un jour il devait mourir.

Sur l'anneau que portait le cardinal Bellarmín était gravée cette inscription latine : *Memento mori*, souviens-toi qu'il faut mourir.

Le vénérable Juvénal Ancina, évêque de Saluces, avait toujours devant lui une tête de

mort sur laquelle se lisaient ces mots : J'ai été ce que tu es; tu seras ce que je suis.

Un saint ermite se sentant mourir était tout transporté de joie; et comme on lui en demandait la raison : C'est, répondit-il, que j'ai toujours vécu avec la mort. Ainsi donc parvenir à la fin de notre vie et nous trouver à ce redoutable moment où doit se décider notre sort éternel (1), telle est en deux mots toute notre histoire, la seule qui importe vraiment.

Ah! si les hommes avaient devant les yeux ce terrible moment, s'ils réfléchissaient qu'alors ils rendront au divin juge un compte rigoureux de toute leur vie (2), certainement ils mettraient moins d'application et ne se fatigueraient pas tant à faire fortune et à se créer une brillante position ici-bas; avant tout, ils voudraient se sanctifier et mériter une belle et grande place dans l'éternelle vie.

Nous donc qui avons la foi et qui croyons à la mort, au jugement, à l'éternité, vivons désormais pour Dieu seul. Vivons en pensant

1. O momentum, a quo pendet æternitas!

2. Utinam saperent et intelligerent ac novissima providerent. Deut., xxxii, 29.

que, voyageurs sur cette terre, nous ne tarderons pas à la quitter. Vivons toujours en présence de la mort, et, dans toutes nos entreprises, agissons comme si nous étions sur le point de mourir.

Réfléchissons sérieusement sur cette inévitable alternative : il faut que les biens de la terre nous abandonnent ou que nous les abandonnions nous-mêmes. Suivons l'avis que Jésus-Christ nous donne : *Amassez-vous des trésors pour le ciel où ils seront à l'abri de la rouille et des vers* (1). Oui, méprisons les richesses de la terre ; aussi bien elles ne peuvent nous donner le bonheur, et elles s'épuisent si vite ! Avant tout assurons-nous la possession du ciel ; là nous serons vraiment heureux et à jamais.

Seigneur, mon Dieu, que de fois je vous ai abandonné, vous qui êtes un bien infini, pour courir après les choses de la terre, pour acquérir un peu d'honneur, pour gagner quelque argent. Malheureux et insensé que j'ai été ! Je déplore ma folie et mon malheur. Désormais je ne veux d'autre richesse que celle de votre

1. *Thesaurizate vobis thesauros in caelo ubi ærugo neque tinea demolitur. Math., vi, 20.*

amour et je ne veux goûter de joie que dans l'accomplissement de votre sainte volonté. Mon Jésus, ôtez de mon cœur tout désir de briller parmi les hommes; mettez-y l'amour des humiliations et de la vie cachée.

Donnez-moi la force de renoncer à tout ce qui ne vous plaît pas. Faites que j'embrasse tranquillement les maladies, les persécutions, les désolations, en un mot, toutes les croix qu'il vous plaira de m'envoyer. Ah! puissé-je, par amour pour vous, mourir abandonné de tout le monde, comme vous êtes mort pour moi dans le plus universel abandon.

Sainte vierge Marie, vous êtes toute mon espérance. Priez pour moi afin que j'obtienne par votre intercession la grande richesse du saint amour de Jésus.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 1^{re} et 4^e considération. — *Voie du salut*, 75^e méditation).

CHAPITRE III

LES SURPRISES DE LA MORT

Il n'y a guère que des morts subites; car il faut bien peu de chose pour mourir et on ne pense pas à la mort. Mais Dieu ne nous cache l'heure de notre mort que pour nous tenir toujours en garde contre elle. Donc soyons toujours prêts.

La mort est certaine; par contre, rien n'est plus incertain que l'heure de la mort (1). L'année, le mois, le jour, l'heure, la minute où nous devons mourir et entrer dans l'éternité, tout cela est depuis longtemps déterminé et rien de tout cela ne nous est connu.

On sait bien qu'il faut mourir; mais malheureusement on s'imagine que la mort est loin, fort loin; et on la perd de vue. Les vieillards les plus avancés en âge et les personnes

1. Nihil certius morte, hora autem mortis nihil incertius. Idiota.

arrivées au dernier période de la maladie se flattent de ne pas mourir de sitôt et ils comptent encore sur trois ou quatre ans de vie. Et moi je dis : Etes-vous donc aveugles pour ne pas voir toutes ces morts subites ? Et n'y en a-t-il pas chaque jour ? L'un est mort en s'asseyant à table, un autre le long du chemin ; un troisième a été trouvé mort dans son lit. Il est certain qu'aucun d'eux ne s'attendait à mourir de cette manière ni à cette heure. Je dis encore : Tous ceux qui cette année sont morts tranquillement chez eux de leur mort naturelle, tous croyaient avoir au moins quelques années encore à vivre. En vérité il n'y a guère que des morts subites.

Et que faut-il pour mourir ? Une lésion au cœur, une veine qui se rompt dans la poitrine, une toux qui vous suffoque, un flot de sang qui se précipite, la morsure d'une vipère, une fièvre, une blessure, un ulcère, une inondation, un tremblement de terre, un coup de foudre : c'est assez pour ôter la vie.

La mort peut venir nous surprendre quand nous y pensons le moins. Combien n'y en a-t-il pas qui le soir se sont couchés pleins de santé et qu'on a trouvés morts le lendemain ?

Quelles garanties possédons-nous contre un accident semblable? De toutes ces personnes frappées de mort subite, pas une ne s'attendait à finir de la sorte; et pourtant c'est de la sorte qu'elles ont fini. Et nous qui ne nous y attendons pas davantage, ne mourrons-nous pas de la même manière?

Méditons ces paroles de Jésus-Christ : *Soyez prêts; car le Fils de l'homme viendra au moment que vous y penserez le moins* (1). Et ces autres : *Veillez, car la mort viendra comme viennent les voleurs, de nuit et à l'improviste* (2).

Saint Grégoire fait à ce sujet une remarque fort importante : Dieu, dit-il, nous cache l'heure de notre mort afin que nous tenant toujours sur le qui-vive, nous soyons comme forcés de vivre chrétiennement (3). Et saint Bernard en conclut que la mort pouvant nous ôter la vie en tout temps et en tout lieu, il faut qu'en tout temps et en tout lieu nous nous attendions à mourir; sinon il est fort à craindre

1. Estote parati; quia qua hora non putatis Filius hominis veniet. Luc., XII, 40.

2. Sicut fur in nocte, ita veniet. Thess., v, 2.

3. De morte incerti sumus ut ad mortem semper parati inveniamur.

que nous ne fassions une mauvaise mort et que nous ne nous perdions pour l'éternité (1).

Quand nous apprenons la mort subite d'une personne qui pendant sa vie s'est peu ou point occupée de ses intérêts éternels, nous nous écrivons avec un sentiment de compassion : Hélas ! qu'est devenue sa pauvre âme ? Et nous, quelle serait la destinée de notre âme, s'il nous fallait mourir en ce moment ?

Au surplus, tôt ou tard, subitement ou non, que nous y pensions ou que nous n'y pensions pas, ce jour viendra, cette heure sonnera où nous devons rendre notre âme à Dieu. L'instrument de notre mort, je veux dire, la maladie ou l'accident qui nous emportera est déjà déterminé ; chaque jour nous y mène. Autant dire que nous y sommes. Et alors, pourquoi ne pas embrasser un autre genre de vie, servir sérieusement Jésus-Christ et nous le rendre favorable pour le jour du jugement ?

Pêchons-y ; mais surtout lorsque, tentés de commettre un péché, nous voudrions compter sur le lendemain pour recourir au sacrement de pénitence. Voici le raisonnement que nous devons nous faire alors : Dans un moment jé

1. *Mors ubique te exspectat, tu ubique eam exspectabis.*

vais pécher. Et qui sait si ce moment ne sera pas le dernier de ma vie? Si ce devait être le dernier et que je vinsse à mourir subitement, quel serait mon sort pour l'éternité? Hélas! que de malheureux ont été surpris par la mort dans l'acte même du péché! — Mais, dira le démon, ce malheur ne vous arrivera pas. — Répondez : S'il m'arrive, que deviendrai-je dans l'éternité?

Mon Dieu, mon Dieu! je vous remercie d'avoir usé de tant de patience à mon égard et de m'avoir épargné. Combien n'y a-t-il pas en enfer d'âmes beaucoup moins coupables que moi! La mort les a frappées; elle pouvait me frapper aussi. Je vous remercie encore des lumières que vous m'accordez en ce moment. Je comprends quel est mon malheur de vous avoir tant offensé. Oui, mon Jésus, j'en voudrais mourir de honte et de douleur. Puissé-je du moins bien employer tout le temps qui me reste à vivre, l'employer tout entier et uniquement à vous aimer! Aidez-moi de votre sainte grâce.

Et vous, ô Marie, ma mère, priez pour moi.

(S. ALPHONSE. *Voie du salut*, 48^e méditation. — *Préparation à la mort*, méditation pour le mercredi).

CHAPITRE IV

LES TERREURS DE LA MORT

L'approche de la mort est pleine de troubles et de craintes. Les saints se sont effrayés de mourir. A plus forte raison faut-il que nous tremblions. Seulement plus la mort approche, plus les saints se calment et entrent dans une douce paix, tandis que les pécheurs achèvent de se désespérer.

Le temps de la mort est un temps de trouble et d'angoisse. Représentons-nous un homme malade et qui vient d'acquérir la certitude que tout espoir de guérison est perdu. Aussitôt un invincible sentiment de terreur s'empare de son âme; il est bouleversé dans tout son être. Représentons-nous les souffrances et les agitations auxquelles il est en proie : la tête s'appesantit; la conscience est déchirée de remords au souvenir des péchés de toute la vie; l'inévitable jugement de Dieu et l'éternelle damnation se dressent devant le regard.

Hélas ! tout concourt à jeter le pauvre malade dans une telle détresse et une si grande confusion qu'il ne sait que faire ni que devenir.

Représentez-vous la mer agitée par la tempête et vous-même au milieu de la tourmente sur une barque qui, faisant eau de toutes parts, menace de couler à fond. Quelles ne seraient pas vos angoisses en face de cette mort ? Or telle est la position du pécheur à sa dernière heure. Quel orage dans cette pauvre âme ! Comment débrouiller cette conscience ? Testament, parents, derniers sacrements, restitutions, soumission et abandon à Dieu ; tout se présente à la fois, et ce pauvre malade n'est capable de rien. Une pensée l'occupe plus particulièrement, et c'est le tribunal de Jésus-Christ devant lequel il se trouvera bientôt pour rendre compte de toute sa vie.

Les saints eux-mêmes ont été saisis de frayeur à l'approche du jugement de Dieu.

Que deviendrai-je, se demandait le saint homme Job, quand Dieu se lèvera devant moi pour me juger ? Et quand il me posera ses questions, quelles réponses pourrai-je y faire ? (1)

1. *Quid enim faciam cum surrexerit ad iudicandum Deus ; et cum quaesierit, quid respondebo illi ? Job, xxxi, 14.*

Sainte Marie-Madeleine de Pazzi étant malade, pensait au jugement et tremblait. Comme son confesseur s'efforçait de la rassurer : « Ah ! mon Père, s'écria-t-elle, que c'est terrible de comparaître au tribunal de Jésus-Christ ! » Ainsi parlait cette vierge dont l'enfance et toute la vie avaient été si saintes. Et nous qui avons si souvent mérité l'enfer, quels doivent être nos sentiments ?

L'abbé Agathon qui avait passé de longues années dans les rigueurs de la pénitence, tremblait aussi et s'écriait : « Que deviendrai-je au jugement de Jésus-Christ ? »

Quand on apprit au vénérable père Jean d'Avila, ce grand apôtre de l'Espagne, qu'il ne tarderait pas à mourir, il soupira en disant : Oh ! si j'avais encore un peu de temps pour me préparer.

Saint Arsène tremblait pareillement à sa dernière heure. Et comme ses disciples lui en demandaient la cause : Mes enfants, répondit-il, j'ai eu toute ma vie peur de la mort ; et maintenant j'ai peur plus que jamais.

Mon Père, me sauverai-je ? Hélas ! hélas ! me sauverai-je ? disait tout effrayé le père Paul Segneri à son confesseur qui l'assistait dans ses derniers moments.

Saint Louis-Bertrand était comme hors de

lui-même à la pensée de la mort et du jugement; et on raconte que, cette pensée le poursuivant pendant la nuit, il en passait les longues heures à répéter : Qui sait ? Hélas ! je serai peut-être damné !

Qui ne connaît les alarmes et les frayeurs de saint André Avellin ? Telle était son épouvante que sa cellule elle-même en tremblait; et ses compagnons, bouleversés par ce spectacle, se disaient, dans leur consternation : Si les saints meurent de la sorte, quel sera notre sort dans l'éternité ?

Oui, les saints ont tremblé. Et nous que faisons-nous ? Y pensons-nous seulement ? Hélas ! et nous sommes sans crainte ! Cependant pour nous comme pour eux, la mort c'est l'heure décisive : alors devra se décider la grande affaire de notre éternité ; alors sera portée la sentence à la suite de laquelle il y aura pour nous un bonheur ou un malheur éternel. Voilà ce que chacun sait et ce que tout le monde dit. Et ils ne tremblent pas ceux qui ont offensé Dieu par tant de péchés mortels et qui n'ont encore fait aucune pénitence !

Mais voici une importante remarque à faire. Les saints ont tremblé à la pensée et surtout à

l'annonce de la mort. Mais leurs frayeurs se calmaient peu à peu et faisaient place enfin à une douce joie qui inondait leur âme et éclatait dans toute leur personne à mesure que s'approchait le moment suprême. Les pécheurs tremblent aussi. Mais, hélas ! ils continuent de trembler ; et rien n'est capable de les rassurer ni de les consoler. Et tandis que les saints passent de la crainte à la plus filiale confiance, les pauvres pécheurs tombent de la crainte dans le gouffre du désespoir.

Ah ! jetons-nous aux genoux de Jésus-Christ ; embrassons ses pieds sacrés ; obtenons le pardon de nos péchés avant que le terrible jour des comptes se lève pour nous.

Mon Jésus et mon Rédempteur, qui devez être bientôt mon juge, ayez pitié de moi. Voici à vos pieds le malheureux qui vous a tant de fois promis fidélité et qui n'a cessé de vous trahir. Non, mon Jésus, non, ce n'est pas ainsi que j'aurais dû me conduire envers vous. Pardonnez-moi ; je veux sincèrement changer de vie. Ayez pitié de moi ; je me repens de vous avoir offensé.

Marie, ma tendre mère, priez Jésus pour moi.

(S. ALPHONSE. *Voie du salut*, 25^e et 87^e méditation. — *Préparation à la mort*, 5^e et 13^e considération.)

CHAPITRE V

LA REDOUTABLE IMPORTANCE DU MOMENT DE LA MORT

Eternelle importance du moment de la mort; car toute notre éternité en dépend. Alarmes, tentations, troubles et accablement de l'homme à sa dernière heure. Nécessité de se mettre maintenant en mesure de faire une bonne mort.

Toute l'éternité dépend du moment de la mort. Un homme est sur le point de rendre le dernier soupir; de cette suprême respiration va dépendre toute son éternité. Sera-t-il éternellement heureux? Sera-t-il éternellement malheureux? Encore une minute et tout va se décider. Puis, il sera damné ou sauvé: sauvé à jamais; damné à jamais. O soupir! O minute d'où l'éternité tout entière dépend! Une éternité de gloire ou d'ignominie! Une éternité heureuse ou malheureuse! Une éternité de bonheur ou de tourments! Tous les biens ou tous les maux! Le paradis ou l'enfer! C'est-à-

dire, ô homme, que si tu mets à profit ce dernier moment, tu seras pour toujours à l'abri de toute souffrance, toujours content, toujours heureux. Si, au contraire, tu ne sanctifies pas ce moment, et que tu te damnes, la douleur et le désespoir seront ton partage à jamais, tant que Dieu sera Dieu.

A l'heure de la mort la lumière se fait et on comprend ce que c'est que le ciel, l'enfer, le péché, un Dieu offensé, sa loi sainte méprisée, un péché caché en confession, le bien d'autrui injustement retenu. Malheureux! s'écrie le moribond, dans quelques instants je me trouverai en face de Dieu. Quelle sera ma sentence? Où irai-je? Au ciel? En enfer? Me réjouir avec les anges, ou brûler avec les démons? Serai-je enfant de Dieu ou esclave de Satan? Hélas! tout sera bientôt décidé, à jamais décidé.

Mais voici que se présente le démon pour tenter un suprême effort. Oui, considère, ô homme, qu'à l'heure de la mort tu seras entouré de démons. Ils te mettront sous les yeux tous les péchés que tu auras commis depuis ton enfance. Maintenant le démon, pour te séduire, te dérobe en partie la grandeur de tes péchés. A l'entendre, cette vanité,

ce plaisir, cette amitié, cette aversion, ne peuvent être un grand mal. Ensuite, que de fautes dont il atténue la gravité en te persuadant que tu n'as aucun mauvais dessein : telle relation, qui au tribunal de ta conscience est plus que dangereuse, le démon l'innocente à raison de la fin et du but que tu te proposes. C'est de la sorte que le démon t'entretient dans l'illusion pendant la vie. Mais à la mort il saura bien te découvrir toute la gravité de ton péché ; et tu connaîtras quel mal c'était que d'offenser un Dieu d'une infinie bonté et majesté.

Pendant le trouble et la confusion du pauvre moribond augmentent. Alors la nuit se fait, cette nuit dont parle la sainte Ecriture, et dans laquelle l'homme est moralement incapable d'agir (1). Alors éclate cette tempête où l'âme est en si grand danger de périr (2). Les pécheurs implorent à la vérité le secours de Dieu ; mais seulement par la crainte de l'enfer où ils se voient près de tomber. Mille fois ils maudissent les jours de leurs égarements et ils ont en horreur toutes leurs coupables et honteuses satisfactions ; mais c'est encore la

1. Venit nox, quando nemo potest operari, Joan. ix, 4.

2. Cum interitus quasi tempestas ingruerit... Tunc invocabunt me et non exaudiam... comedent fructus vitæ suæ. Prov., i, 27.

crainte seule des châtimens qui les inspire. Enfin ils reçoivent les derniers sacrements ; mais sans amour de Dieu. Hélas ! ces divins remèdes restent sans résultat et la conversion manque de sincérité.

Il faut mourir en haïssant le péché et en aimant Dieu par-dessus toutes choses. Mais comment haïra-t-il les plaisirs défendus, celui qui les a toujours aimés et recherchés ? Et comment aimera-t-il Dieu par-dessus toutes choses celui qui, jusqu'alors, aura aimé les créatures plus que Dieu ? Juste punition, dit saint Augustin, de celui qui a négligé de faire le bien dans le temps qu'il le pouvait ! Maintenant il voudrait le bien et il ne peut pas le faire.

Donc, ô chrétien, comprenez cette parole d'un païen. Comme on lui demandait quelle était, à son avis, la plus importante chose qu'on eût à faire, il répondit : C'est une bonne mort.

Comprenez surtout les paroles et les menaces de Jésus-Christ. En conséquence, songez à l'éternité. Songez à cette dernière respiration d'où va dépendre votre éternité. Songez à toutes les circonstances de ce moment suprême. Oui, tremblez. Mais surtout prenez la résolution de remédier aux désordres du passé et de vous donner réellement tout à Dieu et à son service.

Faites mieux encore; et commencez à l'instant même une vie qui vous soit pour l'heure de la mort un sujet de consolation et non une source de larmes et d'inutiles angoisses. Adonnez-vous donc à l'oraison; fréquentez les sacrements; fuyez toutes les occasions dangereuses; ayez même le courage de rompre entièrement avec le monde, s'il le faut pour votre salut éternel. Aussi bien on ne peut trop faire pour se préserver d'un malheur éternel et s'assurer une éternité de bonheur.

Non, mon Dieu, non, je ne veux pas attendre le moment de la mort pour me convertir. Je déteste tous les péchés de ma vie passée. Je vous remercie de m'accorder le temps nécessaire pour en faire pénitence. Mon Dieu! mon Dieu! c'est maintenant enfin que je commence. Je vous aime par-dessus toutes choses. Ah! plutôt mourir que de vous offenser encore. Vous aimer, vous obéir, vous servir: voilà quelle sera désormais toute ma vie.

Marie, ma tendre mère, ne permettez pas que j'aie encore le malheur d'offenser votre divin Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, méditation pour le mercredi et 3^e considération. — *Voie du salut*, 45^e méditation.)

CHAPITRE VI

PRÉPARATION A LA MORT

Autant la mort est importante, autant il importe de s'y préparer. Ce n'est pas à l'heure de la mort, mais pendant la vie, qu'il faut faire ses préparatifs. Enfin le seul parti sage, c'est de se préparer actuellement et de ne pas remettre à plus tard cette nécessaire préparation.

Il faut mourir, et on ne meurt qu'une fois : grande et importante vérité que tout le monde sait ! On sait également que rien au monde n'entraîne après soi des conséquences aussi grandes que la mort, puisqu'il s'agit d'être à jamais heureux, ou malheureux à jamais. On sait enfin que la mort dépend de la vie et que, d'ordinaire, à une bonne vie répond une bonne mort, comme une mauvaise vie se termine le plus souvent par une mauvaise mort. Or il se trouve que la plupart des chrétiens vivent comme si la mort ne devait jamais arri-

ver ou que ce fût une chose entièrement indifférente de bien ou de mal mourir. Hélas! on ne pense pas à la mort. Aussi quelle vie que celle du plus grand nombre! (1)

Mais Dieu qui ne veut pas que nous nous perdions pour l'éternité, met tout en œuvre pour nous faire changer de vie; et il y emploie surtout la menace du châtement. *Si vous ne vous convertissez pas*, nous dit-il, *les foudres de ma colère éclateront sur vous.* (2) Voyez combien il y en a qui, fermant l'oreille à mes avertissements, ont été subitement frappés de mort, alors qu'ils y pensaient le moins. Ils jouissaient de la vie, se promettaient de longues années encore; et, tout à coup, ils sont morts, (3) morts sans avoir fait pénitence et, conséquemment, morts pour toute l'éternité (4). Pourquoi ce langage plein de menaces? Comprenez, dit saint Augustin, que celui qui vous crie de prendre garde, n'a nullement le

1. *Memorare novissima tua, et in æternum non peccabis.* Eccl., VII, 40.

2. *Nisi conversi fueritis, gladium suum vibrabit.* Ps., VII, 13.

3. *Cum dixerunt pax et securitas; tunc repentinus superveniet eis interitus.* Thren., X, 3.

4. *Nisi pœnitentiam habueritis, omnes similiter peribitis.* Luc., XIII, 3.

dessein de vous perdre (1). Oui, Dieu veut que nous nous convertissions et que nous soyons sauvés.

Mais, ne l'oublions pas, on ne se convertit guère au moment de la mort. Bien plus, il est difficile, pour ne pas dire impossible, de se préparer alors à bien mourir. Ce n'est plus le temps d'extirper de notre âme les mauvaises habitudes qui s'y sont enracinées, d'arracher du cœur les passions qui le tyrannisent et d'y éteindre l'affection pour les biens de la terre. A la mort il fait nuit. On manque de lumière et on ne peut plus rien faire (2). L'endurcissement du cœur, l'aveuglement de l'esprit, toutes sortes de troubles et de frayeurs, les soins que réclame le corps, tout se réunit pour empêcher une âme chargée de péchés de mettre ordre à sa conscience embarrassée. Alors ce qui est fait, est fait. Tels nous aura trouvés notre dernière maladie, en état de grâce ou dans l'état de péché, tels nous serons à l'heure de la mort et durant toute l'éternité.

1. Non vult ferire, qui clamat tibi : *Observa.*

2. Venit nox, quando nemo potest operari. *Joan., ix, 4.*

Il est donc infiniment important que nous soyons toujours prêts à recevoir la visite de la mort; et il ne suffira pas de commencer nos préparatifs alors seulement que nous sentirons les premières atteintes de la maladie mortelle. *Soyez prêts*, dit Notre-Seigneur, *soyez prêts* actuellement et toujours (1). *Le temps est court*, dit encore le Seigneur, et il n'y en a pas une minute à perdre (2). C'est pourquoi l'Esprit-Saint nous donne cet avis : *Ce que vous pouvez faire aujourd'hui, ne le remettez pas à demain* (3); car demain il faudra peut-être mourir; et il vous sera impossible demain de faire aucun bien et de réparer le passé. Malheur à vous si la mort vous trouve attachés aux choses de la terre!

Mais qui sait ? dira quelqu'un ; il se peut qu'à l'heure de ma mort je me convertisse et qu'ainsi j'obtienne le ciel.... Mon Dieu ! comme le péché aveugle l'esprit au point de faire perdre le sens commun ! Qui sait, dit-on. Et qui donc s'est jamais jeté dans un puits en disant : Qui sait si je n'échapperai pas à la mort ? Hélas ! quand il s'agit de la santé du corps et des

1. Estote parati. Luc., xii, 40.

2. Tempus breve est. Cor., vii, 29.

3. Quodcumque facere potest manus tua, instanter operare. Eccl., ix, 10.

biens de la terre, les hommes déploient dans leurs paroles et toute leur conduite une admirable prudence. S'agit-il, au contraire, de l'âme et du salut éternel, la sagesse fait place à la folie.

Allons ! mon frère, mettez-vous aux pieds de Jésus crucifié. Remerciez-le du temps que, dans sa miséricorde, il vous donne pour mettre ordre à votre conscience ; et repassez soigneusement tous les jours de votre vie. Examinez comment vous avez rempli vos devoirs ; rappelez-vous les diverses circonstances de vos actions ; allez même jusqu'à dresser la liste de vos péchés ; et faites ainsi une confession générale telle que vous n'en avez jamais faite. Songez que vous préparez vos comptes pour l'éternité ; et apportez-y toute l'application possible, tout à fait, comme si vous deviez vous trouver dans quelques instants en présence de Jésus-Christ. Arrachez de votre cœur toute pensée mauvaise et toute pensée de haine. Réparez tous vos torts à l'égard de votre prochain, au sujet de sa fortune, de sa réputation et de vos mauvais exemples. Déterminez-vous à fuir toutes les occasions dangereuses. En un mot, faites maintenant ce qu'il vous sera impossible de faire au moment de la mort.

Mais le plus important c'est que vous commenciez tout de suite à mettre en pratique les moyens de vous maintenir dans l'état de grâce. Ces moyens sont : l'assistance quotidienne à la sainte messe, la méditation des vérités éternelles, la réception des sacrements au moins tous les huit jours, la visite au Saint-Sacrement et à la très-sainte Vierge Marie, la lecture spirituelle, l'examen de conscience chaque soir, quelque dévotion spéciale envers la divine Mère, et surtout le recours fréquent à Jésus et à Marie particulièrement dans les tentations. Toutes ces pratiques vous seront un signe de prédestination.

Ah! Seigneur, que d'années j'ai perdues loin de vous! Je vous remercie de m'avoir attendu si longtemps et de m'appeler maintenant à la pénitence. Sans retard, je veux changer de vie; je veux pleurer mes péchés; je veux vous aimer sincèrement. Accordez-moi la sainte persévérance.

Et vous, ô Marie, ma mère, obtenez-moi la grâce d'être fidèle à Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 5^e et 10^e considération.)

CHAPITRE VII

LA MORT ELLE-MÊME

Mourir, c'est se désenchanter de toutes les grandeurs et de toutes les choses de la terre. Mourir, c'est se trouver dans la nécessité de renoncer à tout. Mourir enfin, c'est entrer dans l'oubli.

Mourir, c'est d'abord perdre une à une toutes les illusions qui ont fait le charme perfide de la vie. La mort allume ce terrible flambeau qui montre les objets sous leur véritable jour et jette sur eux une ombre sinistre. Puissance de la mort ! A son aspect s'évanouissent les fortunes les plus enviées, les postes éminents, les magnifiques succès et les entreprises les mieux conduites. Ces mêmes choses, dans lesquelles on s'était accoutumé à mettre tout son bonheur, on ne les envisage plus qu'avec frayeur ; et le regard se détourne avec indignation de tout ce qu'on avait jusqu'alors recherché avec le plus ardent empressement.

Tous les voiles sont tombés ; les passions ne dérobent plus à l'œil de l'âme la véritable vue des choses ; la mort nous les montre à découvert et elles apparaissent ce qu'elles sont en réalité, un peu de fumée et de fange, une trompeuse vanité et une vraie misère.

Mon Dieu ! de quoi servent les richesses, les dignités, les empires à l'heure de la mort, et quand on n'a plus besoin que de quatre planches et d'un linceul ? De quoi servent tous les honneurs et quelle utilité l'âme peut-elle retirer des pompes d'un cortège funèbre ? De quoi sert la beauté du corps et que deviendra-t-elle ? Hélas ! des vers, de la puanteur, de la pourriture d'abord ; puis un peu d'infecte poussière. Voilà tout ce qu'il en restera.

Mourir, c'est se trouver dans la nécessité de tout perdre. Le jour de la mort se nomme dans l'Écriture sainte le *jour de perdition*, de la détresse (1) ; parce qu'il faut alors se séparer de tout ce qu'on a possédé durant la vie : honneurs, richesses, plaisirs, dignités, domaines, puissance, tout nous échappe à ce moment ; tout demeure sur la couche funèbre avec le

1. Dies perditionis. Deut., xxxii, 35.

cadavre qui y est étendu. Et c'est à bon droit que saint Ambroise dit : Toutes ces choses que vous appelez vos biens, ne sont pas à proprement parler vos biens, puisque vous n'en pouvez rien emporter dans l'autre monde. Seules, les vertus vous appartiennent en propre; et seules, elles vous suivront au delà de la tombe (1). Qu'un homme en vienne même à acquérir l'univers tout entier, en définitive qu'aura-t-il gagné, puisqu'à la mort il devra tout abandonner (2)? Vit-on jamais un roi, disait saint Ignace à saint François-Xavier dans cet entretien où il l'enleva au monde pour le donner à Dieu, vit-on jamais un roi emporter dans l'éternité le plus petit fil de sa pourpre ? S'est-il jamais rencontré un riche qui, en mourant, ait pris avec lui une seule pièce de monnaie ou qui se soit fait accompagner d'un seul domestique ?

La grande pensée ! Que de jeunes gens n'a-t-elle pas déterminés à se renfermer dans les cloîtres et même dans les déserts ! Que de chrétiens n'a-t-elle pas portés à donner leur vie pour Jésus-Christ dans les tortures du martyre !

1. *Non nostra sunt quæ non possumus auferre nobiscum; sola virtus nos comitatur.*

2. *Quid prodest homini si mundum universum lucretur ?*
Marc, viii, 36.

Mourir, c'est entrer dans l'oubli. Etre recherché de tout le monde, se voir partout accueilli et fêté : voilà la vie du mondain. Devenir un objet d'horreur et de dégoût, être pour ses parents un embarras qu'ils se hâtent d'éloigner, passer entre les mains d'étrangers qui l'enlèvent et le jettent au plus vite dans une fosse : voilà l'histoire de ce même mondain dès le lendemain de sa mort. Quel malheur d'avoir perdu Dieu avec tous ses biens, et cela par complaisance pour des parents et des amis !

Hier cet homme du monde faisait l'admiration de tous, on louait son esprit et son savoir-vivre, on vantait ses belles manières, on s'extasiait devant ses bons mots. Il vient de mourir et le bruit s'en répand : C'était un homme d'honneur, dit l'un ; un autre ajoute : Quelle perte ! Il était si aimable et si gracieux ! Ceux-ci le regrettent parce qu'il leur plaisait et leur rendait service ; ceux-là se réjouissent de sa mort, parce qu'il leur en revient certains avantages. Au surplus il n'en sera bientôt plus question ; et, dès demain, l'oubli commencera de se faire autour de lui. Ses proches parents éviteront d'éveiller sa mémoire, par la crainte d'éveiller leur douleur. Dans les visites de condoléance, on s'entretiendra de tout, hormis de celui qui en est l'objet ou l'occasion.

Et s'il semble seulement que quelqu'un veuille le mêler à la conversation : de grâce, s'écrie-t-on, ne prononcez pas son nom. Voilà donc à quoi se réduit toute l'affection qu'on nous porte.

Sans doute votre famille vous pleurera d'abord. Mais bientôt aux larmes et à la douleur succèdera la joie qu'on éprouvera à se partager votre héritage; et dans cet appartement où vous aurez rendu le dernier soupir et entendu de la bouche de Jésus-Christ votre éternelle sentence, il se fera de joyeuses réunions de famille et des parties de plaisirs. Et votre pauvre âme, où sera-t-elle ?

A la mort tout sera donc fini pour moi. Il ne me restera rien, ô mon Dieu ! sinon le peu que j'aurai fait pour votre amour. Mais qu'est-ce que j'attends ? Insensé, faut-il que la mort vienne d'abord et qu'elle me surprenne dans le misérable état où je suis maintenant ?... Seigneur, soyez béni de m'accorder du temps encore pour pleurer mes péchés et pour vous aimer. Non, je ne veux plus résister à votre voix. Cette méditation est peut-être le dernier appel que vous m'adressez. Mon Dieu, je vous aime. Que le monde entier m'oublie, pourvu

que vous ne m'oubliez pas. Oui, il suffit, ô mon Dieu ! que vous m'aimiez et que je vous aime.

Marie, ma tendre mère, je me réfugie sous votre manteau et je m'abandonne à votre toute-puissante bonté.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 3^e et 13^e considération. — *Vote du salut*, 5^e et 68^e méditation.)

CHAPITRE VIII

LE TOMBEAU

Le tombeau opère le total dénouement de toutes choses. Il établit la plus complète égalité entre tous les hommes. Il les réduit tous à l'état le plus voisin du néant, car on ne tarde pas à n'y être plus qu'un peu de poussière.

La mort dépouille l'homme de tous les biens de ce monde. Quel spectacle que celui de ce prince emporté loin de son palais où il ne rentrera plus et dans lequel d'autres se hâteront d'entrer pour prendre possession de ses meubles, de ses trésors, de tous ses biens ! Couché dans sa tombe, il est à peine couvert d'un simple linceul. Abandonné de tous, il n'est plus agréablement bercé de louanges et de flatteries. En vain a-t-il donné des ordres avant de mourir, on n'en tient aucun compte. Saladin, qui s'était rendu maître de tant de royaumes, voulut à sa mort qu'en tête du cortège funèbre

marchât un homme portant un linceul au bout d'une lance et criant tout le long du chemin : Voici tout ce que Saladin emporte avec lui.

Dans le monde l'inégalité des conditions produit parmi les hommes la plus grande variété. La mort efface toutes ces distinctions. A son approche, dit Sénèque, tous les rangs établis par la naissance s'égalent. Sous sa main, ajoute le poète Horace, toute différence disparaît entre le sceptre du roi et le bâton du paysan (1).

Allez, dit saint Basile, allez au cimetière et voyez si vous pourrez distinguer le maître du serviteur (2). Qu'importe que ce soit le corps d'un roi ! A peine est-il descendu dans la fosse qu'il commence à perdre ses chairs ; et bientôt le squelette royal ne se distingue plus des autres. Un jour Diogène était fort occupé, en présence d'Alexandre-le-Grand, à examiner des têtes de mort. Que fais-tu là ? lui dit Alexandre. Je cherche répondit le philosophe, la

1. *Impares nascimur, pares morimur.* (Sénèque). — *Sceptra ligonibus æquat* (Horace).

2. *Contemplare sepulchra; vide num poteris discernere quis servus, quis dominus fuerit.*

tête du roi Philippe, votre père, et je ne puis la reconnaître ; voyez vous-même et veuillez me la montrer.

A la mort tout finit. Il faut tout quitter ; et de toutes les choses de ce monde qu'est-ce qu'on emporte ? Théodoret a bien raison de dire que la mort ne respecte rien, ni fortune, ni puissance. En vain est-on décoré du titre de roi, elle franchit la garde qui veille à la porte du palais. Le roi meurt ; sa gloire expire avec lui, et laissant tout sur le lit funèbre, il part dans le plus complet dénuement (1). Saint Antonin rapporte qu'un philosophe, à la nouvelle de la mort d'Alexandre, s'écria : Le voilà couché sous mes pieds celui qui écrasait le genre humain. Hier la terre était trop petite pour lui ; aujourd'hui un mètre carré le renferme tout entier. Hier à la tête de ses armées, il faisait la loi à tout l'univers ; aujourd'hui quelques hommes l'ont jeté dans une fosse. O homme, nous dit Dieu lui-même, ne vois-tu pas que tu es cendre et poussière ? Pourquoi

1. *Nec divitias mors metuit, nec satellites, nec purpuram; putredo sequitur et sanies defluit. Cum interierit, non sumet omnia, neque descendet cum eo gloria ejus. Theodor. in Ps. XLVIII, 18.*

donc t'enorgueillir ? Pourquoi user ton esprit et tes années à faire fortune dans le monde ? La mort viendra ; et alors s'évanouiront toutes les grandeurs et tous les projets (1).

Mais allons plus loin, et osons considérer l'homme dans sa tombe, à l'état de cadavre.

Le corps a été déposé en terre. Le voilà qui devient jaune d'abord ; ensuite, entièrement noir. Une sorte de duvet blanchâtre se forme peu à peu, le couvre des pieds à la tête et en fait un objet de dégoût. Il s'en échappe bientôt une matière visqueuse et fétide : signe de la putréfaction qui a commencé. Une multitude de vers s'y engendrent pour s'en nourrir. Les rats viennent aussi réclamer leur part ; et après avoir rôdé autour du cadavre, ils y pénètrent de tous côtés. Les chairs sont dévorées une à une, jusqu'à ce qu'enfin, les rats et les vers ayant accompli ensemble leur œuvre de dévastation, il ne reste plus de l'homme qu'un squelette. Et encore faudra-t-il que ce squelette disparaisse en quelque sorte sous un dernier coup de la mort, séparant la tête du buste et tous les os les uns des autres.

1. *Quid superbit terra et cinis? Eccli. x, 9. — In illa die peribunt cogitationes eorum. Ps. CXLV, 4.*

Voilà l'homme dans sa tombe. Voilà ce mondain, celui qu'on proclamait l'âme et le charme des plus élégantes réunions. Ne le cherchez plus dans la richesse de sa maison, mais dans cette fosse au milieu de toute cette pourriture et parmi ces horreurs.

Spectacle désolant et surtout salutaire, comme saint François de Borgia en fit l'heureuse expérience. Chargé de conduire à Grenade, pour le déposer dans le tombeau des rois d'Espagne, le corps de l'impératrice Isabelle, il eut le courage de contempler l'horrible état du cadavre et d'en supporter l'infection. Tout le monde, à l'ouverture du cercueil, avait pris la fuite ; François de Borgia était resté seul. En ce moment un rayon de la lumière divine lui fit comprendre la vanité des grandeurs terrestres. Quoi ! s'écria-t-il, est-ce bien vous, grande et puissante reine, vous qu'entouraient tant d'hommages, et que tant de princes tenaient à honneur de suivre ? Que sont devenues cette majesté et cette beauté qui brillaient en toute votre personne ? C'est donc ainsi que finissent les grandeurs et les gloires de la terre. Ah ! je veux désormais servir un maître que la mort ne pourra me ravir. Avant

de s'éloigner, il se consacra tout entier à l'amour de Jésus-Christ en faisant le vœu d'embrasser au plus tôt l'état religieux ; et quelque temps après, il entra dans la Compagnie de Jésus.

O saints du paradis, que vous êtes heureux d'avoir tant mortifié votre chair par amour pour Dieu ! Vos ossements sacrés sont maintenant vénérés sur les autels ; vos âmes brillent en face de Dieu ; et un jour réunis à elles, vos corps partageront les joies du ciel comme ils ont pris part aux souffrances de la vie. Non, mon Seigneur, je ne m'afflige pas que mon corps doive entrer dans la corruption, ce corps pour lequel je vous ai tant offensé. Ce qui me désole, c'est de vous avoir déplu par mes péchés. Mon Jésus, je vous aime, et je vous dis avec sainte Catherine de Gênes : O mon Amour, plus de péchés ! non, plus de péchés !

O Marie, priez pour moi.

(S. ALPHONSE.)

CHAPITRE IX

LA MORT CHRÉTIENNE

La mort est pour le vrai chrétien l'occasion de s'unir une dernière fois par la souffrance à la Passion de Jésus-Christ. Elle lui apparaît encore comme la fin de ses travaux et de ses dangers. Ses richesses, il en est détaché et les laisse sans regret. Ses amis et sa famille, il leur donne rendez-vous au ciel. Enfin se recueillant en Dieu, il attend que la mort lui ouvre les portes de l'éternelle Patrie.

Le chrétien qui meurt dans l'amour de Dieu, bien loin de gémir sur ses souffrances, compagnes inséparables de la mort, y trouve plutôt un sujet de joie. Car, réfléchissant que désormais il n'aura plus l'occasion de prouver à Dieu son amour par la pratique de la patience et de la sainte résignation, il s'applique d'autant plus à endurer de bon cœur sa dernière maladie; et toute sa consolation, il la cherche uniquement dans l'union de son sacrifice à

celui de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur le Calvaire. C'est ainsi que le chrétien se livre à la mort comme il s'abandonnait pendant sa vie à la paix du sommeil (1). Oh! quel bonheur de mourir en mettant toute sa confiance en Jésus-Christ qui nous a aimés jusqu'à la mort et qui, par ses excessives souffrances, nous a mérité une mort douce et pleine des espérances du ciel !

Une autre pensée bien consolante pour le chrétien, c'est que la mort va le délivrer des misères de cette vie et l'arracher à tant d'occasions dangereuses qui s'y rencontrent partout. Qu'est-ce que la vie présente et de quoi se compose-t-elle dans sa courte durée, sinon de peines, d'infirmités, d'inquiétudes et de souffrances (2) ? Sans doute la mort est un châtiement du péché ; mais la vie en est un bien plus grand. De sorte, dit saint Ambroise (3), que la

1. *In pace in idipsum dormiam et requiescam.* Ps. iv, 9.

2. *Quid est diu vivere nisi diu torqueri?* S. Aug., Serm. 17 de Verb. Dom.

Tanquam vita petitur supplicii mora. Senec., Ep. 101.

Homo natus de muliere, brevi vivens tempore, repletur multis miseriis. Job, xiv, 1.

3. *Hæc vita homini non ad quietem data est sed ad laborem... Mors remedium videatur esse, non pœna.* S. Ambr., Serm. 45.

mort semble être un soulagement plutôt qu'une punition. En effet, ajoute saint Bernard (1), elle est la fin des souffrances. Et Dieu appelle bienheureux ceux qui meurent dans son amour ; car l'Esprit-Saint les invite à goûter l'éternel repos (2).

De plus, on ne peut guère ici-bas se préserver entièrement de fautes au moins légères (3) : car notre vie est une lutte continuelle avec l'enfer ; sans cesse nous marchons au milieu de pièges que nous dresse le monde ; à chaque pas nous courons risque de perdre la grâce divine et notre âme ; nous sommes perpétuellement agités d'inquiétudes de conscience et de remords ; toujours aux prises avec le démon qui ne se lasse jamais de nous tenter. Or, quitter cette vie, c'est sortir de tous ces dangers et entrer dans l'heureuse impossibilité d'offenser Dieu (4). Pénétré de cette pensée, un grand

1. *Pretiosa tanquam finis laborum.* Translat. S. Malach. Serm. 1.

2. *Beati mortui qui in Domino moriuntur. A modo jam dicit Spiritus ut requiescant a laboribus suis.* Apoc., XIV, 13.

3. *Septies enim cadet justus.*

4. *Quid est mors nisi sepultura vitiorum.* S. Ambros. de bono mortis, 4.

homme de bien avait recommandé de ne lui apprendre l'approche de la mort qu'en ces termes : « Réjouissez-vous, voici le temps où vous n'offenserez plus le bon Dieu. » Et n'est-ce pas aussi pour cette raison que le Seigneur loue les morts de préférence aux vivants, quelle que soit d'ailleurs la sainteté de ceux-ci (1) ?

Quant à la perte des biens terrestres et à la séparation d'avec ses proches et ses amis, le chrétien y est parfaitement disposé. Ayant toujours considéré Dieu comme le suprême objet de son amour et de ses désirs, il a vécu dans le détachement des biens de la terre et il les quitte sans regret (2). A lui aussi, comme l'Apôtre à ses disciples, on peut dire : Vous êtes bienheureux de ce que, perdant vos richesses, vous vous réjouissez dans la pensée et l'attente de l'héritage si splendide du ciel (3). Comme il a placé le plus haut honneur de sa

1. *Laudavit magis mortuos quam viventes. Eccl. iv, 2.*

2. *Deus cordis mei et pars mea Deus in æternum. Ps. LXXII, 27.*

3. *Rapinam honorum vestrorum cum gaudio suscepistis cognoscentes vos habere meliorem et manentem substantiam. Heb., x, 34.*

vie à aimer Dieu et à mériter d'en être aimé, il n'a vu dans tous les autres honneurs qu'un peu de fumée, de la vanité ; et il n'a pas de peine à les laisser.

C'est avec la même paix et tranquillité, qu'il va se séparer de ses proches. Certes il les a aimés et il les aime encore, mais en Dieu. Sachant donc que Dieu les aime d'un amour bien plus grand, c'est à sa bonté qu'il les confie. Et lui-même, espérant être reçu dans le sein de Dieu, promet de ne jamais les oublier et de les aider du haut du ciel bien mieux qu'il ne faisait ici-bas.

La porte de la vie (1), la porte que l'on franchit pour aller à l'éternelle vie et entrer dans le séjour où Dieu fait éclater toute sa gloire (2) : tel est l'aspect sous lequel la mort se présente aux regards du chrétien sur le point d'expirer. O mort ! disait saint Jérôme (3), ô ma sœur, ouvre-moi la porte afin que j'aie jouir de mon Dieu. Et saint Charles Borromée apercevant dans son palais un tableau où la mort était

1. Vitæ janua. S. Bernard.

2. Hæc porta Domini; justi intrabunt in eam. Pa. cxvii, 20.

3. Aperi mihi, soror mea.

représentée sous la forme d'un squelette, tenant en main une faux, commanda au peintre d'effacer cette faux, et de la remplacer par une clef d'or ; car, disait le saint, la mort nous ouvre le ciel et nous introduit près de Dieu. De même saint Bruno ne voulait pas entendre appeler la mort autrement que le commencement de la vie (1). Et saint Augustin s'écriait : O aimable mort ! comment ne pas te désirer, toi qui es le terme de tous nos maux, la fin du travail et le commencement du repos éternel (2) ?

Sans doute le juste se rappelle les péchés qu'il a eu le malheur de commettre ; mais il se rappelle aussi cette promesse de Notre-Seigneur : *Si le pécheur fait pénitence, j'oublierai tous ses péchés* (3). Et cette parole, et surtout le souvenir des mérites de Jésus-Christ, calme ses inquiétudes.

Sans doute le démon vient tenter le pauvre malade. Mais son ange gardien est là pour le défendre ; ses saints patrons le protègent ;

1. Mors dicenda non est, sed vitæ principium.

2. O mors desiderabilis, malorum finis, laboris clausula, quietis principium. Eia moriar, Domine, ut te videam.

3. Si impius egerit pœnitentiam, iniquitatum ejus non recordabor. Ezech., XVIII, 21.

saint Michel l'assiste d'une manière spéciale, lui qui a reçu de Dieu la mission de nous aider dans le dernier combat avec l'enfer. Ensuite se présentent la sainte Vierge Marie et Jésus-Christ pour décider la victoire du chrétien ; et alors on entend sortir de sa bouche ces bonnes et puissantes paroles : *Dieu est ma force ; il est ma lumière et mon salut, qu'ai-je encore à craindre (1) ?*

Enfin le moribond entre dans une grande et douce paix, avant-goût des béatitudes du ciel. Car il n'y a pas d'exemple d'un chrétien qui, ayant vécu dans le service et la crainte de Dieu, n'ait été consolé à la fin de sa vie. C'est ainsi qu'il meurt ou plutôt qu'il s'endort pour se réveiller au ciel.

O Jésus ! que vous êtes bon et combien vous êtes fidèle à l'heure de la mort envers tous ceux qui pendant leur vie, vous ont aimé et qui ont cherché à faire votre sainte volonté ! Pour moi, ô mon Sauveur, moi qui vous ai tant offensé, je vous dis avec saint Bernard : Vos plaies sacrées sont toute mon espérance. O mon

1. Dominus factus est adjutor meus. Ps. xxix, 11. Dominus illuminatio mea et salus mea, quem timebo ? Ps xxvi, 1.

Dieu ! si maintenant, comme je l'espère, j'ai le bonheur d'être en état de grâce, faites que je meure bientôt afin que bientôt je jouisse de votre présence.

O Marie, obtenez-moi une sainte mort.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 8^e et 9^e considération. — *Voie du Salut*, 81^e méditation. — *Réflexions pieuses*, § 42.

CHAPITRE X

LA MORT DES SAINTS

Tout est joie pour les saints à l'heure de la mort. Outre les consolations que leur prodiguent Jésus et Marie, ils se réjouissent à la pensée de vivre enfin sans péché et d'aller au repos, à la vraie vie, à Dieu lui-même.

Dieu est fidèle, et il l'est surtout à l'heure de la mort. Viens, mon épouse, dit-il à l'âme juste; sors du séjour des larmes, quitte cette terre ennemie où les lions de l'enfer cherchent à te ravir ma grâce et à te dévorer toi-même (1). Oh! quelle joie pour notre âme d'entendre un jour ces belles paroles! Aussi saint Paul souhaitait-il de mourir, c'est-à-dire de traverser la mort pour parvenir jusqu'à Jésus-Christ qui était son trésor et toute sa vie (2). C'est dans

1. Veni de Libano, sponsa mea, veni... de cubilibus leonum. Cantic., iv, 8.

2. Mihi vivere Christus est et mori lucrum. Phil., i, 21.

ce sens que saint Ambroise s'écriait : Heureux le navigateur, et félicitons-le d'avoir échappé aux mille dangers de l'Océan et d'entrer au port. Telle est l'âme sainte, quand, sortie des tempêtes de ce monde, elle arrive à la bienheureuse éternité (2).

Sans doute on rapporte que des saints, à l'approche de la mort, furent en proie à de grandes frayeurs. Mais, outre que les exemples en sont rares et que Dieu le permet uniquement pour achever de purifier ces saintes âmes, il est certain que le calme ne manque jamais de succéder à toute cette crainte. Car, on n'en peut douter, les saints meurent le sourire sur les lèvres et la joie dans le cœur.

Grandes sont les consolations dont la Sainte Vierge Marie se plait à les récompenser alors, pour l'avoir tant honorée et aimée pendant leur vie. Marie est appelée la Vierge fidèle, *Virgo fidelis*. Oh! comme elle vient fidèlement assister ses fidèles serviteurs à leurs derniers moments. « Mon Père, disait l'un d'entre eux au Père Binetti, vous ne sauriez croire

1. *Lauda navigantis felicitatem, sed cum pervenit ad portum.*

combien je suis heureux d'avoir servi la Sainte Vierge. Quelle joie j'en éprouve maintenant ! Non, je ne puis l'exprimer. »

Grandes aussi sont les consolations que Notre-Seigneur Jésus-Christ leur accorde pour l'avoir si souvent visité dans son sacrement d'amour et reçu avec ferveur dans la sainte Communion ! Quelle joie de voir Jésus entrer dans leur chambre pour être le viatique de leur éternité ! « Voici l'amour de mon cœur ! Voici mon amour ! Donnez-moi mon amour. » Telles étaient alors les ardentes paroles de saint Philippe de Néri. Heureux tous ceux qui pourront en ce moment tenir le même langage !

Cependant l'une des joies que ressentent le plus vivement les saints sur le point de mourir, c'est de penser qu'ils seront bientôt dans l'heureuse impossibilité d'offenser encore leur Dieu. Pendant la vie, on pèche, hélas ! fort souvent ; et il n'est aucune âme, si elle aime sincèrement Dieu, qui ne soupire après l'heure où sortant de ce monde, elle abandonnera cette terre de péchés. Aussi le vénérable père Caraffa, se sentant mourir, disait avec une douce joie : « En cessant de vivre, je vais cesser d'offenser mon Dieu. »

Une autre joie des saints à l'approche de la mort, c'est d'entrevoir le lieu de leur repos après tant de travaux et de luttés. On lit dans les Vies des Pères qu'un moine de Scythie, fort avancé en âge, ne pouvait, sur le point de mourir, s'empêcher de sourire gaiement au milieu de ses confrères en larmes. Comme on lui en demandait la cause : « Mais vous, répondit-il, pourquoi pleurez-vous, puisque je vais à l'éternel repos? » Et sainte Catherine de Siemie disait pareillement : « Réjouissez-vous avec moi, car je quitte cette terre de peines et de luttés et je m'en vais au séjour de la paix. »

A ces deux premières joies s'en joint une troisième. Les saints savent que Jésus-Christ, en mourant pour nous, a changé la mort en la vraie vie (1). Le martyr saint Pione, traîné vers le lieu de son supplice, faisait éclater une telle joie que ses bourreaux manifestaient hautement leur étonnement de le voir aller si content à la mort. « Vous vous trompez, répondit-il, ce n'est pas à la mort que je vais, mais à la vie (2). » Telle était aussi la pensée de l'hé-

1. *Ero mors tua, o mors.* Osee, XIII, 14.

2. *Erratis; non ad mortem sed ad vitam contendo.* Ap. Euseb., l. 4, c. 14.

roïque mère du jeune saint Symphorien. Comme l'enfant allait subir le martyre, sa mère, pour l'encourager, lui criait : « Courage, mon fils, on ne t'enlève pas la vie; on t'en donne une meilleure (1). »

Mais ce qui achève de mettre le comble à la joie des saints, c'est de penser que le moment est enfin venu où ils jouiront de la présence et de la félicité de Dieu lui-même. Saint François d'Assise chantait à l'approche de la mort et il priait ses frères de joindre leurs voix à la sienne. Comme le frère Elie l'exhortait à pleurer plutôt que de chanter : « Non, non, répondit le saint, quand je pense que bientôt je jouirai de Dieu, il m'est impossible de ne pas chanter de joie. »

Une jeune carmélite, entourée sur son lit de mort de toutes ses sœurs en larmes, leur disait : « Pourquoi pleurez-vous? Je m'en vais à Jésus-Christ, qui est tout mon amour. Ah! si vous m'aimez, vous devez me féliciter et vous réjouir. »

Un solitaire se mourait dans sa pauvre cabane. Abandonné de tout le monde et couvert d'une lèpre affreuse, il chantait : « Comment,

1. Nate, tibi vita non eripitur, sed mutatur in melius.

lui dit un chasseur qui se trouva là par hasard, comment pouvez-vous chanter dans l'état où vous êtes? » — « Mon frère, répondit l'ermite, entre Dieu et moi il y a le mur de mon corps; je le vois tomber en ruines; c'est ma prison qui croule et je vais m'élancer vers Dieu en toute liberté. Voilà tout le motif de ma joie. »

« O mort, s'écriait sainte Catherine de Gênes, ô mort, on ne te connaît pas. Moi je t'aime; viens donc; je t'appelle jour et nuit. »

Le cardinal Fisher, évêque de Rochester, condamné à mort pour sa fidélité à la vraie foi, se revêtit le jour de l'exécution de ses plus beaux habits; car, disait-il, je vais aux noces. Aussitôt qu'il aperçut l'instrument du supplice, il jeta son bâton en s'écriant : « Allez, mes pieds; hâtez-vous; nous ne sommes plus loin du Paradis. » Puis pour remercier Dieu de la grande grâce qu'il lui faisait de mourir pour sa sainte cause, il entonna le *Te Deum*; et l'ayant achevé, il offrit sa tête à la hache du bourreau.

Ainsi meurent les saints; et il n'en est pas un qui ne puisse dire comme le savant Suarez : Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de mourir.

Mon Dieu, mon souverain bien, je me repens de vous avoir offensé et je vous promets de

n'aimer désormais que vous. Je me sens le plus vif désir de vous aimer. C'est vous seul qui me l'inspirez et je vous en remercie. Je renonce à tous les plaisirs du monde. Mon plus grand plaisir sera dorénavant de vous plaire, à vous qui êtes si digne d'amour et qui m'avez tant aimé. Je ne demande que de l'amour pour vous. O mon Dieu, de l'amour, de l'amour ! Et je veux vous en demander toujours, jusqu'à ce qu'enfin mourant dans votre amour, je parvienne au royaume de l'amour. Là je serai tout brûlant d'amour, et je ne cesserai jamais un instant de vous aimer durant toute l'éternité et de toutes mes forces.

Marie, ma mère, faites que j'aime beaucoup votre divin Fils pendant ma vie, à ma mort et durant les siècles des siècles.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 8^e et 9^e considération.)

CHAPITRE XI

LA PRATIQUE DE LA MORT

Autant il importe qu'à la mort nous ayons dans le cœur et exprimions à Dieu des sentiments véritablement chrétiens; autant importe-t-il que pendant la vie nous nous appliquions à les acquérir. Pour cela les maîtres conseillent entre autres moyens celui de faire au moins chaque mois l'exercice de la mort pratique tout aussi sérieusement et avec la même résolution que s'il fallait mourir en ce moment.

Heureux les morts qui meurent dans le Seigneur (1). Oui, heureux ceux que la mort trouvera le cœur détaché des biens de la terre, de leurs parents et amis, de leurs richesses et de leurs emplois, et qui, ayant mis ordre à toutes leurs affaires temporelles, n'auront plus de pensées que pour Dieu et ne s'appliqueront plus qu'à s'unir davantage avec Jésus-Christ! En vérité, les dernières heures de la vie sont

1. *Beati mortui qui in Domino moriuntur. Apoc., xiv, 13.*

trop importantes pour les consacrer à d'autres soins et pour les perdre en préoccupations terrestres.

Mais de même qu'on ne s'engage jamais dans une entreprise considérable sans avoir fait plusieurs essais préalables, ainsi faut-il que nous nous préparions à bien mourir un jour en nous essayant souvent pendant la vie à la bonne mort. Pour cela, il serait très-bon que nous fissions chaque mois l'exercice de la mort pratique. A cette fin on se confesse avec un soin plus particulier ; on fait une communion plus fervente que de coutume ; et sur le soir, se figurant en esprit de foi que la mort va nous frapper et nous jeter devant le tribunal du divin Juge, on récite les actes suivants auxquels le Souverain Pontife Pie IX a attaché une indulgence plénière.

Mon Dieu, je vous adore de l'abîme de mon néant, vous qui êtes la majesté infinie. Prostré ainsi en votre sainte présence et m'offrant aux coups de la mort comme si j'étais réellement sur le point de passer en ce moment de cette vie à l'éternité, je proteste de ma foi en votre parole, de mon espérance en vos promesses, et de mon amour pour

vous. J'accepte la mort avec la plus complète soumission, et enfin je m'abandonne tout entier à la maternelle bonté de Marie et à la miséricorde de Jésus-Christ, mon Rédempteur.

Oui, mon Dieu, je crois toutes les vérités qu'enseigne la sainte Eglise parce que c'est vous, vérité infailible, qui les lui avez révélées. Je crois le mystère de la très-sainte Trinité : trois personnes en un seul Dieu, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, lesquelles gouvernent toutes choses avec une sagesse infinie ; récompensent pendant toute l'éternité les justes en paradis et punissent les pécheurs dans les flammes éternelles de l'enfer. Je crois que la seconde personne, le Fils de Dieu en tout égal à son Père, s'est fait homme et qu'il est mort pour sauver les hommes. Je crois également tous les autres articles que la sainte Eglise nous propose à croire. Ah ! mon Dieu, quelles actions de grâces ne vous dois-je pas de m'avoir fait naître dans le sein de la vraie Foi ! Et avec quelle ferveur je proteste que j'y veux vivre et mourir !

Mon Dieu et mon espérance, appuyé sur vos promesses authentiques et sur votre infinie

miséricorde, j'espère qu'en considération des mérites de Jésus-Christ, mon Rédempteur, et malgré tous mes démerites, vous m'accorderez le pardon de mes péchés, la grâce de la persévérance finale et, après cette pauvre vie, la gloire et les joies du paradis. Et si, à la mort, le démon veut, par le souvenir de mes péchés, me jeter dans le gouffre du désespoir, Seigneur, je proteste dès maintenant que je veux toujours espérer en vous et que je veux mourir en m'abandonnant à la tendresse de votre paternelle bonté.

Mon Dieu, qui êtes digne d'infini amour à cause de votre infinie perfection, mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur, je vous aime plus que moi-même et je veux mourir en faisant un grand acte d'amour ; car, ô mon Dieu, je proteste que je veux vous aimer éternellement et que je désire et demande le ciel uniquement pour vous y aimer comme vous le méritez. Hélas ! par le passé, au lieu de vous aimer, je vous ai offensé ! Mais je me repens de tous mes péchés et je les déteste de tout mon cœur. Je proteste que jusqu'à ma mort je ne veux passer aucun jour sans pleurer mes péchés. Je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé. Et je veux mourir mille fois plutôt que de commettre encore un seul péché.

O mon Dieu, j'accepte de votre main et j'embrasse de tout mon cœur la mort avec les circonstances que vous avez fixées et les peines qui doivent l'accompagner. Je m'unis à la passion et à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour vous offrir ma propre mort et les souffrances de ma dernière heure. Seigneur, en considération du grand sacrifice de votre divin Fils sur l'autel de la Croix, agréez le sacrifice que je vous fais de ma vie pour honorer votre souverain domaine et pour satisfaire à votre justice. Dès maintenant je me résigne à votre sainte volonté. Et je proteste qu'à l'heure de ma mort je veux être encore plus entièrement soumis et que je veux mourir en disant : Seigneur, que votre volonté soit faite !
Fiat ! Fiat !

Très-Sainte Vierge Marie, ma Mère et mon avocate, et, après Dieu, ma suprême espérance et toute ma consolation pendant la vie et surtout pour l'heure de ma mort, je me prosterne à vos pieds ; et dès maintenant je vous conjure de m'assister un jour dans les derniers combats de la vie et dans mon passage à l'éternité. Ma Mère, ne me délaissez pas alors. Venez vous-même pour recueillir mon âme et pour

la présenter de vos mains à votre divin Fils. Je vous appelle dès à présent, afin que j'aie le bonheur de mourir sous votre regard et entre vos bras.

Mon grand et insigne protecteur, saint Joseph! saint Michel, archange! mon ange gardien! mes saints patrons! venez tous aussi à mon secours, afin que l'enfer ne remporte pas sur moi la dernière et décisive victoire.

Et maintenant, ô Jésus, mon Amour crucifié, j'ai recours à vous. Car c'est vous qui avez consenti à subir une mort si cruelle pour me procurer une bonne mort. Aussi quand tous les hommes m'auront abandonné et que personne ne pourra plus rien pour moi, avec quelle ferveur et quelle confiance je vous invoquerai! Alors vous vous souviendrez que je suis l'une de ces brebis rachetées au prix de votre sang; vous vous donnerez à mon âme en viatique pour la vie éternelle; vous me consolerez et vous me sauverez. Dès à présent je m'unis à vous; je vous conjure de me défendre en ce moment suprême, afin que je ne me perde pas et que je ne sois pas à jamais relégué loin de vous; et je proteste maintenant que je veux alors exhaler mon âme avec mon dernier soupir dans la plaie sacré de votre cœur si aimant.

Jésus, Marie, Joseph, je vous donne mon cœur, mon esprit et ma vie.

Jésus, Marie, Joseph, assistez-moi dans ma dernière agonie.

Jésus, Marie, Joseph, recevez mon âme pour l'éternité.

S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 10^e considération.
— *Règlement de vie*, ch. II.

CHAPITRE XII

LE CHRÉTIEN, PENDANT SA DERNIÈRE MALADIE,
S'ENTRETIENT AVEC SON CRUCIFIX

Après avoir confessé toute sa confiance en Notre-Seigneur, le Chrétien demande la force contre les ennemis de son salut. Il déteste encore une fois ses péchés ; et trop heureux d'échapper à l'enfer, il se soumet à toutes les souffrances du purgatoire. Il remercie Dieu de tous ses bienfaits et le prie d'y ajouter le don de la persévérance finale. Enfin il embrasse la mort et se recommande à la Sainte Vierge Marie.

O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, vous serez bientôt mon juge. Mais quand je considère que vous êtes mort sur cette croix pour mon amour, puis-je hésiter un seul instant à vous demander et à espérer de votre cœur le pardon de tous mes péchés ? Oui, ô mon Jésus, vous aurez pitié de moi et vous m'aurez accordé mon pardon avant que je comparaisse devant votre tribunal. Non, il ne se peut pas

que votre passion, votre mort et votre sang soient perdus pour moi (1). Mais je vous prie surtout, au nom de la peine qu'eut votre âme bénie à se séparer de son corps, je vous prie d'ouvrir le sein de votre miséricorde à mon âme quand elle sortira de la prison de son corps.

O Jésus, venez à mon secours dans ces derniers combats avec l'enfer. C'est contre l'espérance surtout que mes ennemis me tentent. Pour me troubler et me désespérer, ils disent qu'il n'y a point de salut pour moi (2). Mais plus ils répètent que je suis perdu, plus aussi je veux être fidèle à me confier en votre bonté et à vous proclamer sans cesse ma force et mon appui (3). Pour vous, ô Jésus, consolez ma pauvre âme et réjouissez-la en lui disant de votre propre bouche : *Je suis moi-même ton salut* (4).

Je sais que j'ai eu le malheur de commettre

1. Redemisti crucem passus.
Tantus labor non sit cassus.
2. Multi dicunt animæ meæ : non est salus ipsi in Deo ejus. Ps. III, 3.
3. Tu autem, Domine, susceptor meus es. Ps. III, 4.
4. Dic animæ meæ : salus tua ego sum. Ps. xxxiv, 3

beaucoup de péchés et de vous avoir été autant de fois infidèle. Mais aujourd'hui je vous aime, ô mon Jésus, je vous aime par-dessus toutes choses et bien plus que moi-même. Mes péchés, je m'en repens de tout mon cœur; et j'aimerais mieux tout perdre et tout souffrir plutôt que d'en commettre encore un seul.

Je sais également que j'ai mille fois mérité l'enfer. Mais la mort cruelle que vous avez soufferte pour moi, votre sang précieux versé sur mon âme du haut de la croix, tant de miséricorde dont vous avez usé à mon égard, tout cela, ô mon Jésus, me donne la ferme confiance que vous m'accueillerez avec bonté (1). Oui, je comparaitrai devant vous, et vous m'ouvrirez vos deux bras, et vous me donnerez le baiser de paix, et vous m'introduirez dans les tabernacles éternels pour y chanter sans cesse vos miséricordes (2).

Au surplus, bien loin de me plaindre des souffrances qui me sont réservées dans le purgatoire, je les accepte de tout mon cœur; car il est juste que j'offre à la justice divine toutes sortes d'expiations et de satisfactions. O sainte

1. In te Domine speravi; non confundar in æternum. Ps. xxx, 2.

2. Misericordias Domini in æternum cantabo. Ps. lxxxviii, 2.

prison du purgatoire ! quand t'ouvriras-tu enfin pour moi ? Là, du moins, je serai dans l'impossibilité de perdre encore mon Dieu. O flammes du purgatoire ! quand donc, soumis à vos saintes ardeurs, achèverai-je de me purifier pour être enfin digne d'aller jouir de mon Dieu ?

En attendant, je vous offre, ô mon Père céleste, votre divin Fils lui-même, en actions de grâces pour tous les bienfaits que vous m'avez prodigués pendant toute ma vie. Je vous remercie plus particulièrement de m'avoir fait naître dans le sein de la véritable Eglise ; et je proteste que j'y veux mourir en restant jusqu'à la fin son enfant fidèle. Je vous remercie de m'avoir épargné durant ces années malheureuses que j'ai passées dans l'état du péché, de m'avoir attendu avec tant de miséricorde et de patience jusqu'au jour où, comblé de vos grâces et contraint en quelque sorte par l'abondance de vos lumières, je suis enfin revenu implorer mon pardon et redemander votre amitié. Je vous remercie encore de la consolation que j'ai de recevoir les sacrements, la divine Eucharistie surtout, dans ma dernière maladie et au milieu de mes derniers.

combats. A toutes ces grâces daignez, ô mon Dieu, ajouter la grâce des grâces, le don de la persévérance finale, afin que, mourant dans votre amitié et dans l'exercice du saint amour, j'aie le bonheur d'aller vous aimer éternellement dans le ciel.

Et maintenant vienne la mort. Ah ! Jésus, mon Sauveur, c'est bien le moins que je meure pour vous, puisque vous avez voulu mourir pour moi ; et c'est de tout mon cœur que je m'écrie avec saint François d'Assise : Que je meure pour l'amour de votre amour, ô Jésus, qui avez daigné mourir pour l'amour de mon amour !

O mon Dieu, je suis prêt ; me voici entièrement soumis à votre sainte volonté. J'accepte la mort que vous me destinez. Je l'accepte avec toutes les circonstances dont vous voulez qu'elle soit accompagnée. Je mourrai au temps, au lieu, de la manière qu'il vous plaira : aujourd'hui, dans quelques jours, ou plus tard ; dans mon lit, hors de mon lit ; lentement ou subitement ; après de douloureuses crises et dans les angoisses d'une pénible agonie, dans un calme précurseur du repos éternel. Mon Dieu, que votre volonté soit faite. Je vous

prie seulement d'accepter vous-même ma mort comme un hommage que je suis heureux de rendre à votre souverain domaine sur toute créature, et comme une expiation et une satisfaction dues à votre infinie justice et à votre parfaite sainteté. Au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et par les mérites de sa passion et de sa mort, aidez-moi à mourir chrétiennement.

Et vous, ô Marie, mère de Dieu et ma mère! soyez bénie pour tant de grâces que vous m'avez obtenues et pour la protection dont vous m'avez environné durant tout le cours de ma vie. Maintenant que la mort approche et que j'ai un plus grand besoin de votre secours, ne m'abandonnez pas à mes ennemis, mais aidez-moi à triompher de leur fureur. Puis, ô ma mère, priez, priez pour moi, afin que je conçoive une plus vive douleur de mes péchés et surtout que j'aie un plus grand amour pour Dieu. Marie, mon espérance, je me confie en vous, et j'espère par vous aller éternellement aimer Dieu de toutes mes forces parmi les anges et les saints du ciel.

(S. ALPHONSE. *Réflexions pieuses*, § 22 et 9.)

CHAPITRE XIII

ACTES DU CHRÉTIEN A L'APPROCHE DE LA MORT

Le chrétien se résigne à la volonté de Dieu et il lui fait l'offrande de sa vie. Il s'unit ensuite à la passion et à la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Enfin, après avoir confessé surtout sa foi et sa charité, il se met sous la protection des saints du ciel et plus particulièrement de Jésus et de Marie.

Mon Dieu, ma vie est à vous. *Fiat voluntas tua!* Que votre volonté soit faite en tout temps et en tout lieu, à la vie et à la mort!

Si votre volonté est que je reste encore ici-bas pendant un temps plus ou moins considérable, eh bien! que votre nom soit béni et que votre sainte volonté se fasse! Seulement, ô mon Dieu, je vous supplie de ne prolonger ma vie que pour mon salut. Non, je ne veux pas qu'elle dure si je ne dois pas l'employer uniquement à vous aimer et à vous plaire. Si, au contraire, votre volonté est que je meure de

cette maladie, alors encore que votre nom soit béni et que votre sainte volonté se fasse ! J'accepte la mort pour me conformer à votre volonté. *Fiat! Fiat!* O mon Dieu, je vous supplie de m'assister dans mes derniers moments et de m'accueillir au seuil de l'éternité selon la grandeur de votre miséricorde (1).

Me voici donc, ô Seigneur mon Dieu, tout résigné à ma mort et prêt à quitter ce monde quand il vous plaira.

Je veux mourir pour faire votre sainte volonté.

Je veux mourir afin que les souffrances de ma dernière maladie et les angoisses de mon agonie soient offertes à votre divine justice en expiation de tant de péchés qui ont rempli ma pauvre vie et pour lesquels j'ai si souvent mérité l'enfer.

Je veux mourir pour n'être plus exposé au danger de vous offenser et au malheur de vous déplaire.

Je veux mourir afin que, n'ayant jamais pu reconnaître dignement tant de bienfaits reçus

1. *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam. Ps. L, 5.*

de votre main malgré mon indignité, je vous sacrifie par gratitude ce que j'ai de plus précieux, ma vie et toute ma personne.

Je veux mourir pour accomplir une fois votre volonté au dépens de ma vie.

Je veux mourir pour assurer enfin ma bienheureuse éternité. Maintenant donc, ô mon Dieu ! Car j'ose me croire maintenant en état de grâce.

Je veux mourir surtout pour aller dans le ciel vous aimer éternellement et de toutes mes forces. Oui, ô mon Dieu, j'espère entrer un jour au ciel. Mais je l'espère par les mérites de Jésus-Christ, et je ne l'espère que pour être assuré de vous aimer à jamais.

O Jésus, vous avez accepté la mort de la croix pour mon amour et pour me sauver ; c'est à votre exemple et en union avec votre passion et votre mort que je veux accepter et subir ma propre mort. O mon amour crucifié ! j'embrasse votre croix, je baise les clous et les plaies de vos pieds sacrés, et je vous prie de laisser tomber sur moi du haut de votre croix un regard de pitié et d'amour. Puisse aussi tomber sur mon âme une goutte de votre sang très-précieux !

Mon Seigneur et mon Dieu, ne me rejetez pas de devant votre face. Pardonnez-moi tous mes péchés; car je les déteste de tout mon cœur. Oui, je veux cesser de vivre parce que je veux cesser de vous offenser et surtout parce que je veux vous aimer à jamais. O Jésus, je vous aime de tout mon cœur; je vous aime plus que moi-même; dès à présent je vous remets mon âme afin qu'à ma dernière heure elle se trouve entre vos mains et que, délivrée par vous de la puissance du démon, elle soit introduite par vous aussi dans les tabernacles éternels.

O mon Dieu, mon créateur et mon souverain maître, je vous adore, humblement prosterné en votre présence.

Vérité éternelle, je crois en vous! Miséricorde infinie, j'espère en vous! Bonté suprême, je vous aime! Je vous aime par-dessus toutes choses; je vous aime plus que moi-même; et je reconnais que vous êtes digne d'un amour infini. Et c'est parce que je vous aime que je me repens sincèrement de tant de péchés par lesquels j'ai méprisé votre grâce et contristé votre cœur. Aussi suis-je résolu à souffrir mille fois la mort, et la mort la plus cruelle,

plutôt que de vous offenser encore par un seul péché.

Plus la mort approche, plus je recours à vous, ô Jésus, Fils de Dieu, mort pour moi ! Mon Sauveur, ayez pitié de moi ; sauvez-moi afin que je vous aime éternellement. Et vous aussi, ô Marie, mère de Dieu et ma tendre mère, ayez pitié de moi, priez Jésus pour moi, maintenant et surtout au moment de ma mort.

Saint Joseph, mon protecteur et mon père ! assistez-moi dans ma dernière agonie !

Saint Michel archange, défendez-moi afin que je ne tombe pas dans les pièges tendus contre moi par l'enfer.

Mes saints Patrons ! Tous les saints du paradis, intercédez pour moi au pied du trône de Dieu !

Je reviens à vous, ô Jésus, mon Amour crucifié. Daignez vous souvenir que vous m'avez racheté au prix de votre sang. Ayez pitié de moi. Recevez mon âme entre vos bras. Puissé-je au moment suprême vous recevoir en viatique afin que j'aie le bonheur, étant uni à vous, de me présenter à votre tribunal sous vos propres auspices ! O Jésus, quoi qu'il puisse arriver, je ne veux que vous, vous seul et rien

plus. Aussi bien vous êtes mon Dieu et mon tout. Et que puis-je souhaiter, sur la terre et au ciel, sinon vous et vous seul ? Vous êtes tout mon amour et toute ma fortune. C'est à vous que je me recommande ; à vous que je remets mon âme ; en vous que je me confie entièrement, sur vous que je m'appuie, vous que j'invoque, ô Jésus, mon Dieu et mon Sauveur.

O Marie, jamais je n'ai séparé votre nom de celui de Jésus. C'est maintenant surtout qu'après avoir invoqué Jésus, je vous invoque aussi. Sainte Marie, mère de Dieu, priez pour nous pauvres pécheurs, maintenant et à l'heure de ma mort. Ainsi soit-il.

(S. Alphonse. *Réflexions pieuses*, § 9 et 23.)

TROISIÈME PARTIE

LE JUGEMENT PARTICULIER

TROISIÈME PARTIE

LE JUGEMENT PARTICULIER



CHAPITRE PREMIER

L'ÂME COMPARAISANT DEVANT JÉSUS-CHRIST

Il est de foi que nous serons jugés. Et c'est au lieu même et à l'heure où l'âme se sépare du corps qu'elle comparait devant Notre-Seigneur Jésus-Christ. Joie et espérances des uns. Terreur et désespoir des autres. Les saints eux-mêmes s'épouvantaient à l'idée du jugement.

Il est de foi qu'aussitôt après notre mort nous devons être jugés sur toutes les œuvres de toute notre vie; et d'après le sentiment commun des théologiens, le jugement particulier se tient à l'instant même où l'homme expire et dans le lieu où l'âme se sépare du corps. Il est de foi aussi que ce jugement se fait par Jésus-Christ. Le Fils de l'homme

vient en personne, dit saint Luc (1) ; lui-même s'assied à ce tribunal et préside ces débats. Il est enfin de foi que de ce jugement dépendra toute notre éternité. Nous y apprendrons quel sera pour toujours notre sort et si nous devons être heureux ou malheureux à jamais.

Quelle n'est pas, en face de la mort, la joie de celui qui s'est tenu à l'écart du monde pour servir Dieu, qui s'est interdit tous les plaisirs défendus et qui a réparé par de dignes fruits de pénitence les péchés dans lesquels il est tombé ! Mais quelle joie surtout lorsqu'il se présente devant Jésus-Christ et que le divin Maître l'accueille avec un doux sourire et lui adresse ces paroles si consolantes : *Venez, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur* (2) !

Quelle douleur, au contraire, quel effroi pour le pécheur quand il se trouve avec son péché en présence de Jésus-Christ ! Quelle

1. *Filius hominis veniet. Luc., XII, 40.*

2. *Euge, serve bone et fidelis, intra in gaudium Domini tui.*

terrible impression produit sur cette âme coupable la première vue de Jésus-Christ apparaissant comme un juge irrité! Elle voit alors tout ce que, pour son amour, a souffert ce bon Sauveur. Elle connaît les miséricordes infinies du Cœur de Jésus à son égard et tous les grands moyens de salut qu'elle avait à sa disposition. Elle comprend la magnificence des biens éternels qui lui étaient réservés et la vanité de tous les plaisirs terrestres; et elle gémit sur sa folie à sacrifier les premiers pour les seconds. L'âme coupable voit tout cela, hélas! elle le voit sans aucune utilité; elle le voit avec désespoir; car ce qui est fait est fait; tout devient inutile: noblesse, dignités, richesses, gloire humaine; il n'y a plus que les bonnes œuvres qui puissent compter.

On raconte de certains criminels qu'amenés en la présence de leurs juges ils furent saisis de frayeur au point d'en mourir. Ainsi Pison, comparaisant devant le Sénat Romain, fut pris d'une telle confusion qu'il se donna la mort. Et ne sait-on pas quelle peine éprouve un enfant en face de son père irrité contre lui, et un sujet devant son souverain qu'il a gravement insulté? Quelle peine ce sera donc pour l'âme de se trouver au tribunal de Jésus-Christ avec la conscience de tous ses méfaits contre lui!

Ce Jésus, elle ne se l'était jamais représenté que comme un Agneau plein de douceur, et elle ne lui voit qu'un visage tout irrité. Elle comprend en même temps que ce serait peine perdue de vouloir apaiser une si juste colère. Et c'est alors, comme s'exprime la sainte Ecriture, qu'elle conjure les montagnes de tomber sur elle et de l'écraser (1). Mais non; elle ne peut se dérober à la fureur de l'Agneau. Car, dit saint Luc en parlant du jugement, on verra le Fils de l'homme dans sa forme humaine (2); on le verra avec ces mêmes plaies qu'il portait en montant au ciel (3); et tandis que les plaies et la sainte humanité de Jésus-Christ seront pour les justes un sujet de consolation, elles glaceront d'effroi les pauvres pécheurs et élèveront contre eux une voix accusatrice! L'Ecriture sainte rapporte que les frères de Joseph furent saisis de terreur et qu'ils perdirent la parole en entendant cette simple déclaration : Je suis

1. Tunc incipient dicere montibus : Cadite super nos, et collibus : Operite nos. Luc., xxiii, 30.

2. Tunc videbunt filium hominis. Luc., xxi, 27.

3. Hic Jesus qui assumptus est a vobis in cœlum, sic veniet quemadmodum vidistis eum euntem in cœlum. Act., i, 11.

Joseph que vous avez vendu (1). Que deviendra donc le pécheur en face de Jésus-Christ? Aura-t-il le front, dit Eusèbe d'Emesse, de lui demander grâce et miséricorde alors qu'il devra précisément rendre compte de son mépris pour cette même grâce et pour toutes ces miséricordes de Jésus-Christ? Que fera-t-il donc, ce pécheur, s'écrie saint Augustin? Il voudra fuir. Mais où se réfugier? Au-dessus de lui, il verra son juge irrité; à ses pieds l'enfer tout ouvert; à droite se dressent les péchés qu'il a commis et qui l'accusent, et à sa gauche les démons armés pour son supplice; enfin au dedans de lui-même il rencontre sa conscience avec ses remords.

Le père Louis Dupont ne pouvait méditer ces grandes vérités sans trembler, et telle était son épouvante que toute sa cellule en tremblait avec lui. Le vénérable père Juvénal Ancina entendant un jour chanter le *Dies iræ*, fut saisi d'une si profonde terreur qu'il quitta le monde et se fit religieux afin, disait-il, d'échapper à la terreur du jugement. Ah! pauvres pécheurs, que deviendront-ils quand

1. Ego sum Joseph, quem vendidistis... Non poterunt respondere fratres, nimis terrore perterriti. Gen., XLV.

ils liront leur sentence de mort dans les yeux irrités de leur juge ? (1) Certes, dit saint Bernard, l'enfer sera moins terrible que le regard indigné de Jésus au moment où il leur adressera ces formidables paroles : C'est moi, moi qui suis votre juge après avoir été le témoin de toutes vos injures à mon égard (2).

O mon Jésus, si je devais comparaitre maintenant devant vous, quelle serait ma sentence ? Hélas ! il n'est que trop vrai, je mériterais d'être condamné. Mais, ô mon Jésus, ayez pitié de moi ; je suis aussi une de ces brebis pour lesquelles vous avez versé votre sang adorable. Si, dans ma vie, je vous ai méprisé par mes péchés, maintenant je vous aime. Oui, je vous aime par-dessus toutes choses. Dites-moi ce que je dois faire pour me sauver et aidez-moi à exécuter votre sainte volonté. Non, je ne veux pas abuser davantage de votre bonté. Je ne puis plus vivre sans vous aimer.

O Marie, ma mère, ayez pitié de moi.

1. Indignatio regis, nuntii mortis. Prov., xvi, 14.

2. Ego sum iudex et testis. Jerem., xxix, 22.

(S. ALPHONSE. *Voie du Salut*, 12^e et 35^e méditation. — *Préparation à la mort*, 24^e considération.)

CHAPITRE II

LES DÉBATS : ACCUSATION ET EXAMEN

Aussitôt que l'âme se trouvera devant le tribunal de Notre-Seigneur Jésus-Christ, les débats s'ouvriront. Et si courte que doive être la discussion d'où dépend notre éternité, tout s'y fera en règle : les accusateurs seront entendus et chacune de nos actions sera examinée.

Notre affaire, l'éternelle affaire de notre âme va s'instruire. Déjà sont ouverts les deux livres dont parle le prophète Daniel (1), d'un côté l'Évangile et de l'autre la conscience. L'Évangile contient la loi que le coupable devait accomplir ; dans la conscience sont écrites toutes les œuvres de sa vie entière. Chacun de nous, dit saint Jérôme, verra tout ce qu'il a fait (2). On ne mettra dans la balance de la divine justice, ni richesses, ni dignités,

1. *Judicium sedit; et libri aperti sunt. Dan., vii, 10.*
2. *Videbit unusquisque quod fecit.*

ni titres de noblesse, mais seulement les œuvres. C'est toi, dit Daniel au roi Baltassar, toi qu'on pèse dans la balance, et c'est toi qu'on trouve trop léger (1). Sur quoi un auteur remarque que c'est de Baltassar seul qu'il s'agit, et non de ses grandeurs et de ses trésors.

Voici que s'avancent les accusateurs. Et d'abord le démon : Car, dit saint Augustin (2), nous le trouverons au tribunal de Jésus-Christ ; il nous rappellera nos engagements et nos infidélités ; il dénoncera toutes nos fautes, il en marquera le jour et l'heure. Puis, se tournant vers le divin Juge, il s'écriera : Moi, Seigneur, je n'ai rien souffert pour ce misérable ; c'est vous qui êtes mort pour lui, et c'est vous qu'il a quitté pour se faire mon esclave. Il est donc à moi, et je le revendique.

Nos anges gardiens seront aussi nos accusateurs. Oui, dit Origène, ils viendront dire combien d'années ils auront travaillé à nous sauver, et combien d'années nous aurons foulé aux pieds

1. *Appensus es in statera et inventus es minus habens.* Dan., v, 27.

2. *Præsto erit diabolus ante tribunal Christi et recitabit verba professionis tuæ. Objiciet nobis in faciem omnia quæ fecimus, in qua die, in qua hora peccavimus.* Contr. Jud.

leurs salutaires conseils (1). C'est bien alors que de la part de nos plus chers amis nous ne recevrons que du mépris (2).

Les murs eux-mêmes prendront une voix pour l'élever contre nous, ces murs qui auront été les témoins de nos péchés (3).

Notre propre conscience criera ; elle déposera contre nous en face et sous le regard de Dieu (4).

Nos péchés crieront aussi, dit saint Bernard ; ils diront : C'est toi qui nous a faits, nous sommes ton œuvre et nous ne te quitterons pas (5).

Enfin nous serons accusés, dit saint Jean Chrysostome, par les plaies de Jésus-Christ, par ses clous, par sa croix ; tous auront une voix pour se plaindre de nous (6).

A l'accusation succédera l'examen. En ce

1. *Unusquisque Angelorum testimonium perhibet quot annis circa eum laboraverit sed ille monita sprevit. Hom. 66.*

2. *Omnes amici ejus spreverunt eam. Lament., 1, 2.*

3. *Lapis de pariete clamabit. Habac., 11, 11.*

4. *Testimonium reddente illis conscientia ipsorum... in die cum judicabit Deus. Rom., 11, 15.*

5. *Et dicent : tu nos fecisti ; opera tua sumus ; non te deseremus. Lib. Medit., 1, 2.*

6. *Clavi de te conquerentur ; cicatrices contra te loquentur ; crux Christi contra te perorabit, Homil. in Math.*

temps-là, dit le Seigneur, j'allumerai les lampes pour examiner Jérusalem (1). De même que la lumière de la lampe pénètre dans tous les coins et recoins d'une chambre, ainsi la lumière divine inondant toute l'âme, alors apparaîtront aux yeux du pécheur tous les bons exemples, toutes les lumières, toutes les inspirations dont il aura été favorisé pendant sa vie et toutes les années qui lui auront été accordées.

De même qu'on fait fondre l'or pour le dégager de tout alliage impur, ainsi passeront au creuset toutes nos bonnes œuvres (2). Et telle sera, dit saint Pierre, la rigueur de cet examen que le juste aura grande peine à le soutenir (3).

Il y faudra, ajoute saint Anselme, rendre compte de chaque regard (4).

Hélas ! il faudra rendre compte de chaque mauvaise action, et même d'une parole inutile, à plus forte raison de tant de mauvaises pensées auxquelles on aura consenti, de tant de

1. In tempore illo scrutabor Jerusalem in lucernis. Soph., I, 12.

2. Purgabit filios Levi et colabit eos quasi aurum. Mal., III, 3.

3. Si justus vix salvabitur, impius et peccator ubi parebunt. 1. Pet., IV, 18.

4. Exigetur a te usque ad ictum oculi.

paroles déshonnêtes, mêlées à nos conversations. Mais que sera-ce de tant de scandales qu'on aura donnés ou laissé donner? Il en faudra rendre compte aussi; car, dit le Seigneur lui-même, je me présenterai à ceux qui auront perdu les autres; et je serai comme la lionne poursuivant le chasseur qui lui a ravi ses petits (1).

Enfin, quand tout aura été discuté et examiné, le divin Juge ordonnera qu'il soit fait à chacun selon ses œuvres (2).

Mon Jésus, si je devais en ce moment recevoir le juste salaire de mes œuvres, quel serait mon partage, sinon l'enfer? Hélas! que de fois n'ai-je pas de ma propre main écrit la sentence qui me condamnait à ce lieu de tourments! Je vous remercie de m'avoir supporté avec tant de patience; car s'il m'avait fallu comparaitre à votre tribunal, quel compte aurais-je pu vous rendre de toute ma vie? Et si vous cessiez maintenant de me supporter... mais non, ô mon Seigneur, ne me jugez pas encore. Attendez un peu, je vous en conjure; car si vous vouliez me juger à présent, que de-

1. *Occuram eis quasi urse raptis catulis. Os., XIII, 8.*

2. *Date ei de fructu manuum suarum. Prov., XXXI, 31.*

viendrais-je? Attendez-moi donc encore un peu. Vous avez usé jusqu'ici de miséricorde à mon égard ; j'ose vous demander une dernière miséricorde, je veux dire, une grande douleur de mes péchés. O mon souverain bien, je me repens de vous avoir tant de fois méprisé. Je vous aime par-dessus toutes choses. Père éternel, pardonnez-moi pour l'amour de Jésus-Christ ; et, en considération de ses mérites, accordez-moi la sainte persévérance. Mon Jésus, j'espère tout de votre sang adorable.

Très-sainte Vierge Marie, je me réfugie à vos pieds. Jetez sur mes misères un regard de miséricorde, et ayez pitié de moi.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort* : 24^e considération.

CHAPITRE III

LA SENTENCE

Jésus-Christ prononce la sentence de condamnation. Epouvante et silence du pauvre pécheur en entendant ces terribles paroles sortir de la bouche du divin Juge. Concevons maintenant une crainte salutaire et vivons de telle sorte que nous obtenions un jour une sentence favorable.

Le jugement touche à sa fin. Le divin Juge prononce la sentence du coupable : Va, maudit, va loin de moi au feu éternel (1). Ah ! s'écrie Denis le Chartreux, quel effroyable tonnerre que ces paroles (2) ! Et, ajoute Eusèbe, telle sera l'épouvante des pécheurs en entendant leur condamnation qu'ils en mourraient s'ils le pouvaient (3).

1. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum.*
Math., xxv, 41.

2. *Oh ! quam terribiliter personabit tonitruum illud.*

3. *Tantus terror invadet malos ut, nisi essent immortales, iterum morerentur.*

Que fera alors le pauvre pécheur et que répondra-t-il à Jésus-Christ son juge ? Il fera ce que fit cet homme de l'Évangile, qui s'étant présenté sans la robe nuptiale et ne pouvant répondre aux questions du père de famille, en fut réduit à se taire (1). Ainsi s'accomplira l'oracle de la sainte Écriture : le péché lui-même fermera la bouche au pécheur (2).

Alors, dit saint Thomas de Villeneuve, il ne s'agira point de prier. Aussi bien le pécheur ne saura à quel intercesseur recourir (3). Et en effet, à qui pourrait-il s'adresser ? Serait-ce à Dieu, à ce même Dieu qu'il a tant méprisé ? Serait-ce aux saints ? A la sainte Vierge Marie ? Non, non ; car les saints auront cessé d'être ses patrons ; et Marie elle-même n'existera plus pour lui (4).

Comprenons donc ce cri du saint homme Job et ses terreurs : Hélas ! que ferai-je quand le Seigneur se lèvera pour me juger ? Et que

1. At ille obmutuit. Math., xxii, 12.

2. Omnis iniquitas oppilabit os suum. Ps. cvi, 42.

3. Non ibi precandi locus; nullus intercessor assistet; non amicus, non pater.

4. Stellæ cadent de cœlo et luna non dabit lumen suum. Math., xxiv, 29. Fugiet a janua paradisi Maria. S. Aug., *Serm.* 3, ad fratres.

répondrai-je aux questions qu'il me posera (1)? On rapporte d'un des serviteurs de Philippe II, que, convaincu de mensonge et s'entendant adresser par son maître ce simple reproche : Quoi ! c'est ainsi que tu me trompes ! ce malheureux se retira chez lui et y mourut de chagrin. Que sera-ce donc quand nous entendrons Notre-Seigneur lui-même nous reprocher les crimes de notre vie ?

Aveugles et indifférents que nous sommes, s'écrie en gémissant saint Thomas de Villeneuve, nous entendons parler du jugement comme s'il ne devait pas y en avoir pour nous ou que nous fussions à l'abri de la sentence de condamnation. Et non-seulement aveugles et indifférents, mais encore insensés ! Un immense danger nous menace et nous n'y pensons pas (2). Car, dit saint Augustin, n'allez pas vous persuader que Dieu ne pourra se résoudre à vous condamner. Telle était la folle présomption

1. Quid faciam, cum surrexerit ad judicandum Deus? Et cum quæsierit, quid respondebo illi? Job., xxxi, 14.

2. Heu! quam securi hæc discimus et audimus, quasi non tangeret hæc sententia, aut quasi dies ille nunquam esset venturus! Quæ est stulta securitas in discrimine tanto! Concio 1 de Judic.

des Juifs jusqu'au moment où ils furent exterminés. Hélas ! tant de malheureux gémissent en enfer qui se flattaient de n'y point tomber ! Mais l'heure de la vengeance éclate soudain... Voici la fin, s'est écrié Dieu, maintenant je dois juger et je vais satisfaire aux exigences de ma justice (1). C'est ainsi, dit saint Augustin, que vous serez traités tôt ou tard (2).

Présentement, nous sommes les maîtres de notre destinée ; et il dépend encore de nous que nous obtenions une sentence favorable. Mais, sachons-le bien, pour être éternellement sauvés il faudra qu'un jour notre vie soit trouvée conforme à celle de Jésus-Christ (3).

Qu'avons-nous donc à faire ? Régler nos comptes, c'est-à-dire l'état de notre âme et de notre conscience, avant de comparaître au jugement (4). De même que les négociants qui ont à cœur de réussir dans leurs affaires, se font une loi de prudence de revoir et d'étudier

1. *Finis venit, venit finis... Nunc complebo furorem meum in te et judicabo te. Ezech., VII, 6.*

2. *Veniet judicii dies et invenies verum quod minatus est Deus.*

3. *Quos præscivit et prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. Rom., VIII, 9.*

4. *Ante judicium para justitiam tibi. Eccl., xviii, 19.*

leurs comptes, ainsi faut-il que nous examinions notre âme ; car, observe saint Augustin, nous pouvons bien apaiser notre juge et nous le rendre favorable avant que nous comparaissons en sa présence ; mais une fois à son tribunal nous ne le pourrons plus (1). Le temps de la miséricorde, c'est-à-dire le temps où Dieu pardonne, dure toute la vie, mais il ne va pas au delà ; à la mort commence le règne de l'inexorable justice.

Je comprends enfin, ô mon Dieu, que si je ne vous apaise maintenant, plus tard je ne le pourrai plus. Mais comment vous apaiser, moi qui vous ai tant de fois abandonné pour courir après de misérables plaisirs ? Hélas ! à tout votre immense amour, je n'ai répondu que par la plus noire ingratitude. Et comment une pauvre et vile créature pourrait-elle jamais réparer dignement les offenses dont elle s'est rendue coupable envers son créateur ? Miséricorde de mon Dieu, c'est vous-même qui m'en fournissez les moyens. Voici le sang et voici la mort de votre divin Fils. Je vous les

1. *Judex ante judicium placari potest, in judicio non potest.*

offre ; et à l'instant même je vois votre justice apaisée et surabondamment satisfaite.

Mais il y faut joindre mon repentir. Oh ! oui, mon Dieu, je me repens, et c'est de tout mon cœur que je me repens de tous mes péchés. Maintenant, ô mon Rédempteur, jugez-moi. Je déteste souverainement les déplaîsirs que je vous ai causés. Je vous aime par-dessus toutes choses et de tout mon cœur. Je prends la résolution de vous aimer toujours et de mourir plutôt que de vous offenser encore. Vous avez promis le pardon à celui qui se repent. Donc, ô mon Jésus, pardonnez-moi ; puis jugez-moi. J'accepte toutes les peines et tous les châti-ments que je mérite ; mais rétablissez-moi dans votre sainte grâce et faites que j'y persévère jusqu'à la mort.

O Marie, ma Mère, je vous remercie de tant de miséricordes que vous m'avez obtenues. Et maintenant daignez me protéger jusqu'à la fin de ma vie. Ainsi soit-il.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort* : 24^e considération.)

QUATRIÈME PARTIE

LE CIEL

QUATRIÈME PARTIE

LE CIEL



CHAPITRE PREMIER

IMPUISSANCE DE L'HOMME A LE COMPRENDRE

Ni David, ni l'apôtre S. Paul lui-même, ravi au troisième ciel, personne n'a pu faire une description exacte du ciel; et rien, ici-bas, n'approche de la réalité du ciel. Ce que nous en savons suffit bien pour enflammer notre courage et fortifier nos espérances.

Considérons le ciel... Mais sachons-le tout de suite : les saints, favorisés des plus hautes lumières divines, n'ont pu nous donner une idée des délices que Dieu réserve à ses fidèles serviteurs. David avait entrevu que le Paradis est un bien infiniment précieux et infiniment désirable et il ne savait que s'écrier : *Seigneur, Dieu tout-puissant, que vos tabernacles sont*

beaux (1)! Saint Paul, admis dans un sublime ravissement à contempler le ciel, n'a pu nous dire ce qu'il y avait vu. A ceux qui l'interrogeaient: Non, non, répondait-il, ce que j'ai vu ne peut s'exprimer; les délices du Paradis sont autant d'ineffables mystères (2); personne ne peut s'en faire une idée qu'après en avoir joui. Tout ce que je puis dire, ajoutait-il, c'est qu'aucun homme sur la terre n'a jamais rien vu, rien entendu, rien imaginé des beautés, des harmonies, des joies que Dieu a préparées en faveur de ceux qui l'aiment (3).

La raison pour laquelle nous ne pouvons comprendre le bonheur du Paradis, c'est que nous en sommes réduits à mesurer tout aux choses de la terre. Si un animal doué pour un instant d'intelligence apprenait qu'on prépare, à l'occasion des noces de son maître, tout un splendide festin, pourrait-il avec son intelligence d'animal se figurer autre chose que ce qu'il y a de meilleur en fait de paille, d'avoine et d'orge? Ainsi nous-mêmes, pour nous don-

1. *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum.*
Ps. LXXXIII, 2.

2. *Arcana verba quæ non licet homini loqui.* 2 Cor., XII, 4.

3. *Oculus non vidit nec auris audivit nec in cor hominis ascendit quæ præparavit Deus iis qui diligunt illum.*
1 Cor., II, 9.

ner quelque idée des biens célestes, nous appelons à notre aide le souvenir et la vue des plus beaux spectacles de la nature. Mais c'est en vain ; nous ne pouvons comprendre le ciel et ses délices.

Certes nous trouvons une grande joie à contempler dans une nuit d'été le ciel parsemé d'étoiles ; nous sommes heureux de nous asseoir, par une belle journée de printemps, au bord de la mer et de considérer, à travers ses eaux calmes et transparentes, les poissons qui s'y jouent et les rochers couverts de verdure ; nous pouvons à peine contenir notre admiration devant un magnifique jardin où abondent les fruits et les fleurs, où des sources limpides versent délicieusement de toutes parts leurs eaux rafraîchissantes, où voltigent toutes sortes d'oiseaux en remplissant l'air de leurs chants harmonieux : Oh ! s'écrie-t-on, quel paradis ! — Quel paradis ? Ah ! les plaisirs du Paradis surpassent immensément tout cela, et pour s'en convaincre, il suffit de réfléchir à deux choses, à savoir qu'au ciel préside et règne un Dieu tout-puissant, et qu'il met en œuvre sa toute-puissance afin de la faire servir à combler de délices toutes les âmes qu'il aime.

Voulez-vous savoir en un mot ce que c'est

que le ciel ? Méditez cette parole de saint Bernard : c'est la réunion de tous les biens les plus propres pour faire notre bonheur ; et c'est l'exemption de tout ce qui peut déplaire (1).

Nombreuses sont les croix de cette vie. Mais que la pensée et l'espérance du ciel relèvent notre courage et fortifient notre patience ! L'abbé Zozime demandait à sainte Marie d'Egypte comment elle avait pu passer de si longues années dans son affreux désert. « Par l'espérance du ciel, » répondit la sainte pénitente. — Comme on offrait à saint Philippe de Néri la dignité de cardinal, il refusa en s'écriant : le Ciel ! le Ciel ! — Au seul nom de Paradis, le frère Gilles, de l'ordre de saint François, éprouvait de tels élans de joie qu'il en était soulevé de terre. — Et nous, courbés sous les misères de la vie présente, élevons notre cœur en haut, *Sursum corda !* et disons avec une douce allégresse : le Ciel ! le Ciel ! Ne l'oublions jamais : si nous sommes fidèles à Dieu, elles finiront un jour toutes ces peines, toutes ces tribulations, toutes ces inquiétudes ; et nous serons admis dans la

1. *Nihil est quod nolis, totum est quod velis.*

bienheureuse patrie, et nous y serons au comble de la félicité, à jamais, tant que Dieu sera Dieu. Déjà les saints nous attendent ; Marie nous attend ; Jésus est là ; déjà il tient en sa main la noble et précieuse couronne qui doit orner notre front et faire pendant toute l'éternité notre gloire et notre bonheur.

Mon Dieu, voici à vos pieds un ingrat que vous avez créé pour le ciel, mais qui tant de fois y a renoncé et a mérité l'enfer. J'ai la confiance que, dans votre infinie miséricorde, vous m'avez pardonné tous mes péchés. Mais hélas ! il sera toujours vrai que j'ai eu le malheur de vous déplaire, à vous qui avez multiplié pour moi les faveurs, les lumières, les appels les plus touchants. Je le vois, mon bien-aimé Sauveur, vous voulez que je sois sauvé et que j'entre un jour dans la bienheureuse patrie pour vous aimer éternellement. Mais il faut qu'auparavant je vous aime ici-bas. Oui, je veux vous aimer. Et quand même il n'y aurait pas de ciel, je voudrais vous aimer encore de toute mon âme et de toutes mes forces pendant toute ma vie, puisque telle est votre volonté. Mon Jésus, assistez-moi de votre grâce. Je veux vous aimer, je veux éternel-

lement vous aimer. Je veux vous aimer beaucoup en cette vie, pour vous aimer beaucoup au ciel. Disposez de moi comme il vous plaît ; châtiez-moi comme vous voulez ; donnez-moi seulement votre amour.

O Marie, je mets toute ma confiance en votre puissante protection. Vous m'avez préservé de l'enfer quand j'étais malheureusement en état de péché. Maintenant que je suis tout entier à Dieu, à Dieu seul, vous devez me sauver. Ah ! faites davantage encore, aidez-moi à me sauver en saint.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 29^e considération.)

CHAPITRE II

BONHEUR DONT ON JOUIT AU CIEL

Voir et aimer Dieu : telle est la félicité proprement dite du ciel. Mais si grande soit-elle pour l'intelligence et le cœur, il s'y joint d'autres délices afin que tout homme se trouve au comble du bonheur.

Ce qui fait vraiment le ciel c'est Dieu ; en d'autres termes, le ciel c'est Dieu en tant qu'il est le bien suprême se donnant aux élus. *Je serai moi-même*, dit-il à Abraham, *ta récompense*, ta grande et infinie récompense (1). Conséquemment la vraie félicité des Bienheureux c'est Dieu qu'ils voient et qu'ils aiment.

L'âme voit Dieu face à face. Saint Augustin assure que si Dieu se laissait seulement voir aux damnés, l'enfer serait sur le champ con-

1. Ego merces tua magna nimis. Gen., xv, 1.

verti en un paradis délicieux; et il ne craint pas d'ajouter que si une âme, au sortir de cette vie, avait le choix d'être en enfer, mais de telle sorte qu'elle y verrait Dieu, ou d'être préservée de l'enfer mais sans voir Dieu, elle n'hésiterait pas et à l'instant même elle opterait pour les peines de l'enfer avec la vision de Dieu (1).

Connaissant ainsi la beauté infinie de Dieu et toutes les perfections qui le rendent infiniment aimable, elle est dans l'heureuse nécessité de l'aimer de toutes ses forces, elle l'aime immensément plus quelle-même; ou plutôt, s'oubliant elle-même, elle n'a plus d'autre pensée ni d'autre désir que d'assister au bonheur de son bien-aimé Seigneur, l'unique objet de toutes ses affections. Et tel est le paradis du paradis : la vue de l'ineffable félicité, de l'infinie béatitude dont Dieu jouit. Oui, si une âme était capable d'une joie infinie, celle dont elle se sent inondée en voyant l'infini bonheur de son bien-aimé Seigneur, serait également infinie. Mais une créature est incapable d'une telle joie. Au moins le contentement qu'elle goûte va-t-il jusqu'à la satisfaire

1. Continuo infernus in amœnum converteretur paradisi-
sum... Eligeret potius videre Deum et esse in illis pœnis.

pleinement sans lui laisser rien à désirer. Elle est rassasiée, dit David, entièrement rassasiée en la présence de Dieu (1).

Nous ne pouvons ici-bas nous imaginer ce que peut être ce bonheur de contempler la face de Dieu et de l'aimer. A présent nous avons un bandeau sur les yeux et Dieu ne se montre à notre foi que caché en quelque sorte derrière un voile. Mais un jour le bandeau sera ôté, le voile tombera; et nous verrons Dieu face à face. Nous verrons combien il est beau, combien il est grand, combien il est juste, combien il est parfait, combien il est aimable, combien il est aimant.

Toutefois, si grande que soit cette félicité, il en est d'autres encore. Saint Bernard ne dit-il pas que nous y trouverons l'exemption de tout mal et la pleine satisfaction de nos sens (2)?

Au ciel il n'y a ni maladie, ni pauvreté, ni aucune souffrance. On ne connaît plus toutes ces vicissitudes de jours et de nuits, ces changements de saisons qui amènent le froid

1. Satiabor cum apparuerit gloria tua. Ps. xvi, 15.

2. Nihil est quod nolis, totum est quod velis.

piquant de l'hiver et les excessives chaleurs de l'été. Là règne constamment un jour d'une inaltérable sérénité, et un printemps d'une douceur sans cesse renouvelée. Plus de persécutions, ni de jalousies; dans ce royaume où domine l'amour, tous les habitants s'entr'aiment tendrement, et chacun se réjouit du bonheur des autres autant que de son propre bonheur. Toute crainte en est bannie; car l'âme confirmée dans la divine grâce sait qu'elle ne peut plus ni pécher ni perdre Dieu.

Au ciel rien ne manque de tout ce qui est de nature à procurer les plus douces jouissances des sens. Les yeux ne se lasseront pas de contempler cette cité d'une si parfaite beauté (1), de voir tous ses habitants ornés des insignes de la royauté; tous en effet sont rois, dit saint Augustin (2). Et que sera-ce donc d'y voir celle qui en est vraiment la reine, Marie, plus belle que tout le Paradis? Que sera-ce encore de voir l'Agneau divin, Jésus, l'époux des âmes? Si la vue d'une de ses mains a suffi un jour pour ravir en admiration l'âme de sainte Thérèse, de quelle joie et de quelle admiration est transportée l'âme des Bienheureux!

1. *Urbs perfecti decoris.* Thren., II, 15.

2. *Quot civis, tot reges.*

L'atmosphère sera, pour le plaisir de l'odorat, imprégnée des plus suaves parfums. L'oreille écoutera avec transport les harmonies célestes. Si saint François d'Assise pensa mourir de joie un jour qu'un ange lui fit entendre une seule note sur un instrument apporté du ciel, quelle joie nous aurons d'entendre les saints et les anges célébrer à l'envi les gloires et les bontés du Très-Haut ! La voix de Marie est dans le ciel, dit saint François de Sales, ce qu'est dans une forêt la voix du rossignol, dont le chant surpasse celui de tous les autres oiseaux. Bref, le ciel est la réunion de toutes les jouissances qu'on peut imaginer et désirer.

Saint Augustin remarque avec raison que pour mériter cette éternelle et ineffable béatitude, ce ne serait pas trop d'un labeur éternel, si dur qu'on le suppose. Les anachorètes ont donc fait peu de chose, tant de martyrs ont fait peu de chose, tous les saints en un mot ont fait peu de chose pour gagner le ciel. Quant à nous, tâchons du moins de supporter avec patience les croix que Dieu nous envoie ; car, si nous sommes sauvés, elles seront pour nous autant de sujets de joie pendant toute l'éternité. Pensons-y bien : les maladies, les

chagrins, les revers, tout finira un jour. Jésus-Christ nous attend; soyons-lui fidèles afin qu'il puisse nous accorder la couronne de la royauté pour toujours.

Mais, ô mon Jésus, comment oserais-je prétendre à un tel bonheur, moi qui ai tant de fois renoncé à votre grâce et au ciel, et cela pour me procurer une indigne satisfaction? Oui, j'ai mérité l'enfer; et, n'était votre sang répandu pour moi, je désespérerais de jamais obtenir le ciel. Mais je l'espère, ô mon Jésus; car, si vous êtes mort sur la croix, c'est pour mériter le ciel à ceux-là même qui ont eu le malheur de s'en rendre le plus indignes. Mon Dieu, je ne veux plus vous perdre; aidez-moi à vous être fidèle, afin qu'un jour par les mérites de votre passion j'aie le bonheur d'entrer dans votre royaume. En attendant, daignez me faire la grâce d'accomplir votre sainte volonté. Le Paradis, l'unique Paradis de la terre, c'est de faire votre volonté.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 29^e considération. — *Réflexions pieuses*, § 33.)

CHAPITRE III

L'ÂME AU CIEL

L'âme quitte cette terre et fait son entrée au ciel. Vision de Dieu et participation à son propre bonheur. L'âme connaît toutes les grâces reçues pendant sa vie. Assurance d'aimer Dieu et de le posséder à jamais.

Oh ! quelle sera l'entrée d'une âme au ciel ! Représentons-nous une jeune personne, un jeune homme qui s'étant consacré à l'amour de Jésus-Christ, vient à mourir. Son âme quitte notre pauvre terre. Accueillie avec bonté par le divin Juge, elle ne tarde pas à savoir qu'elle est sauvée. Aussitôt son ange gardien manifeste la plus vive joie et lui dit : Réjouissez-vous, âme bénie, vous voilà sauvée; venez tout de suite contempler avec nous la face de notre Dieu. L'âme à son tour lui témoigne sa reconnaissance de tous les secours dont elle lui fut redevable pendant sa vie. Et s'élevant

triomphante au-dessus des nues, elle franchit le firmament et toutes les étoiles et se présente à la porte du ciel. Quelle joie en abordant pour la première fois l'auguste seuil de la Patrie ! Les anges et les saints, venus à sa rencontre, s'empressent autour d'elle et lui adressent les plus cordiales félicitations. Quelle joie de reconnaître dans cette belle compagnie des parents, des amis, et surtout des glorieux patrons et fidèles protecteurs !

Conduite par son ange, elle se dirige vers Marie pour lui baiser les pieds comme à la Reine du royaume céleste. Quelle joie et quelle émotion, en apercevant pour la première fois cette divine mère qui l'a tant aidée à se sauver ! Cette douce Reine l'embrasse avec amour ; et elle se fait un maternel bonheur de la conduire elle-même à Jésus-Christ qui, la recevant comme son épouse, lui adresse ces tendres paroles : Epouse chérie, sois donc dans l'allégresse ; abandonne-toi à la joie ; les larmes, les peines, les craintes sont passées ; reçois la couronne immortelle que je t'ai acquise au prix de mon sang (1). Jésus-Christ

1. Veni de Libano, sponsa mea, veni ; coronaberis.
Cant., iv, 8.

la présente ensuite à son divin Père. Dieu aussi l'embrasse avec tendresse, la bénit, la déclare bienheureuse, et la fait entrer dans la glorieuse béatitude dont il jouit lui-même. Ainsi se vérifiera cette parole du Sauveur : Entrez dans la joie de votre Seigneur (1).

Se réjouir, être heureux de la joie de Dieu même, tel est précisément le bonheur des bienheureux. L'âme donc introduite dans le ciel aime Dieu immensément plus qu'elle-même, et elle est immensément plus heureuse du bonheur de Dieu que de son propre bonheur. Perdue et comme noyée dans cet océan infini de la bonté de Dieu, dépouillée de tout autre désir que d'aimer Dieu et d'en être aimée, certaine de l'aimer et d'en être aimée, elle se plonge dans cette sainte et délicieuse ivresse de s'oublier tout entière pour ne penser qu'à aimer et louer l'unique objet de son affection, Dieu, Dieu seul (2) !

Tout ce que l'âme découvre en Dieu augmente encore l'excès de son bonheur : elle constate la parfaite droiture des jugements divins,

1. *Intra in gaudium Domini tui. Math., xxv, 2.*

2. *Inebriabuntur ab ubertate domus tuæ; et torrente voluptatis tuæ potabis eos. Ps. xxxv, 9.*

l'harmonie des dispositions de la Providence, jugements et dispositions dont elle comprend que le but unique a été la gloire de Dieu et l'éternelle félicité de chaque créature. Son regard s'arrête plus particulièrement sur tout ce qui la concerne elle-même : l'amour immense que le Sauveur lui a témoigné en se faisant homme dans le sein de Marie et en sacrifiant sa vie sur le Calvaire; alors elle s'étonne devant l'excès de bonté contenu dans le mystère de la Croix : un Dieu fait esclave, un Dieu condamné à mourir comme un criminel sur un infâme gibet. Et le mystère de l'Eucharistie ! un Dieu caché sous les apparences du pain et devenu l'aliment de sa créature ! Elle voit toutes les grâces, toutes les faveurs que Dieu lui a prodiguées et qu'elle ne soupçonnait pas même. Elle voit combien il a été miséricordieux en l'attendant à la pénitence et en lui pardonnant toutes ses ingratitude. Elle voit les invitations multipliées, les traits de lumière, les secours abondants qu'elle a reçus. Elle voit que les contrariétés, les maladies, la perte des biens de la terre, la mort de ses parents et de ses amis, qui lui paraissaient de durs châtimens, étaient autant de dispositions bienveillantes de Dieu pour l'attirer à son parfait amour.

Enfin, du haut de cette heureuse montagne, elle voit des âmes condamnées à l'enfer pour des péchés moins nombreux et moins graves que les siens. Et elle, elle se voit au ciel, tout entière perdue dans l'amour de Dieu, assurée qu'elle l'aime et qu'elle en est aimée, certaine que cette amoureuse union est à jamais indissoluble, sans crainte de pouvoir perdre à l'avenir ce bien suprême et de cesser de l'aimer un instant pendant toute l'éternité.

Le Bienheureux jouira donc toujours de cette félicité; et pendant toute l'éternité, à chaque instant, elle lui paraîtra toujours nouvelle comme à l'heure de son entrée dans le ciel. Toujours il voudra goûter ce bonheur et toujours il en sera comblé; toujours satisfait et réclamant toujours davantage, toujours avide et toujours rassasié; car dans le ciel, ni les désirs sans cesse renaissants ne déchirent l'âme, ni la jouissance à chaque instant complète et débordante n'apporte la satiété et l'ennui.

Paradis! Paradis! Quand donc t'ouvriras-tu devant moi? Quand donc, ô Seigneur mon Dieu,

vous verrai-je face à face dans votre royaume? Quand serai-je uni à vous sans crainte de jamais vous perdre? Infortuné que je suis d'errer encore et de gémir dans cette vallée de larmes, sur cette terre d'exil, parmi tant d'ennemis qui s'efforcent sans cesse de m'entraîner avec eux loin de vous, mon Sauveur, unique et tendre amour de mon âme!

Mais, ô Seigneur, vous ne permettrez pas que je me perde et qu'en me perdant je vous perde pour l'éternité. Faites que je vous aime toujours en cette vie d'abord, dans l'autre ensuite. Du reste, pour ce qui est de moi et tout ce qui est à moi, disposez-en absolument comme il vous plaît.

O Marie, reine du ciel, je me recommande à vous. Si vous priez pour moi, il est certain que j'aurai un jour le bonheur de me trouver à vos pieds et de chanter avec une filiale allégresse vos maternelles louanges pendant toute l'éternité.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 29^e considération. — *Réflexions pieuses*, § 28.)

CHAPITRE IV

SOUPIRS VERS LA CÉLESTE PATRIE

Heureux sont les élus. Pour nous, retenus dans l'exil, il faut soupirer après le ciel, — craindre de n'y arriver jamais — avoir recours à Dieu — pratiquer les vertus — espérer en Notre-Seigneur et en la sainte Vierge Marie.

Heureux nos parents, nos amis, nos frères, tous les élus qui ont quitté les rivages de l'exil et sont entrés dans la céleste Jérusalem ! Là brille la lumière d'un jour qui ne connaît pas de déclin. Là règne la joie pleine et parfaite. Là ne pénètrent jamais ni la douleur, ni la crainte. Plongés dans cette immense félicité, les élus sont assurés d'en jouir sans cesse pendant toute l'éternité.

Hélas ! disait le patriarche Jacob au Pharaon d'Égypte, courts et mauvais, voilà quels

furent les jours de mon pèlerinage ici-bas (1). Et nous-mêmes, avons-nous eu d'autres jours depuis que nous sommes au monde ? Pèlerins ici-bas, nous cheminons péniblement. Exilés, nous subissons toutes les privations de la terre étrangère. En butte à de continuelles tentations, en proie à la fureur de nos passions, accablés de toutes sortes de misères, nous sommes, pour comble de malheur, en danger de nous perdre éternellement. Tel est notre condition présente. Ici-bas c'est l'exil. La patrie est au ciel. Dieu nous fait passer par les épreuves et les douleurs de l'exil pour nous donner l'occasion de mériter les joies et les honneurs de la patrie. Et il faut nous élever sans cesse des tristesses de l'exil à la pensée de la patrie, de telle sorte que, détachés des choses de la terre, nous aspirions aux biens de l'éternité.

Quand donc, ô mon Dieu, viendra le jour où délivré des travaux et des inquiétudes de cette vie, je ne m'occuperai plus qu'à vous aimer et à chanter vos louanges ?

Quand, Seigneur, s'accomplira pour moi

1. *Dies peregrinationis meæ... parvi et mali. Gen., XLVII, 9.*

aussi la parole de votre Apôtre et quand me serez-vous véritablement tout en toutes choses (1)?

Et surtout, ô Seigneur mon Dieu, quand donc, contemplant votre infinie beauté face à face et sans voile, perdu dans l'immense océan de votre amour, aurai-je le bonheur de jouir de votre félicité, sans crainte de vous perdre jamais et avec la certitude si douce et si enivrante de vous posséder toujours? Quelle allégresse quand je pourrai vous dire : Mon Dieu, je ne crains plus de vous perdre! Je suis sûr d'être éternellement à vous!

Hélas! Seigneur, que de périls je cours ici-bas! que d'ennemis m'entourent et conspirent contre moi! Je suis à chaque instant sur le point de tomber dans le péché mortel et par conséquent en enfer. Ma vie n'est donc qu'un continuel péril de mort éternelle; et tout se change pour moi en une poignante inquiétude qui finira seulement avec mon dernier soupir. Seigneur, ayez pitié de moi!

En vain m'assure-t-on et suis-je certain que rien de tout ce qu'offre et donne le monde, rien n'est capable de me procurer la paix et le

1. Ut sit Deus omnia in omnibus. 1 Cor., xv, 28.

bonheur. Néanmoins j'ai tout lieu de craindre que, séduit par l'appât des plaisirs terrestres, et entraîné par mes mauvais penchants, je ne succombe à la tentation et me perde pour toujours. Seigneur, venez à mon secours et soyez vous seul ma consolation et ma joie ici-bas.

Mon Dieu, qu'elle est belle et bonne cette parole de votre prophète : *Le Seigneur se tient près de tous ceux qui sont dans la tribulation* (1), pour essuyer leurs larmes et les armer de patience ! Seigneur, je suis dans la tribulation. Je vous supplie donc de vous tenir près de moi.

Non, mon Dieu, ne vous éloignez jamais ; car si vous me délaissiez un instant, je craindrais de vous offenser. Ah ! plutôt, soyez constamment à mes côtés pour m'aider, me fortifier, me rendre victorieux de tous mes ennemis extérieurs et intérieurs, me consoler dans mes ennuis et mes peines. Mon Dieu, mon Dieu, que j'ai besoin de vous et de votre grâce !

Si du moins, je pouvais me tenir sans cesse

1. *Juxta est Dominus iis qui tribulato sunt corde*
Ps. xxxiii, 18.

en votre sainte présence, m'occuper de vous et de vos infinies perfections, vous aimer, vous louer et vous rendre mes actions de grâces pour tous vos bienfaits; si je pouvais dans l'oraison me recueillir au point d'oublier toutes les créatures et me perdre par le cœur tout entier en vous seul; si je pouvais par une continuelle victoire sur les lâchetés de ma nature et les répugnances de mon amour-propre, pratiquer à chaque occasion les actes des vertus chrétiennes, quelle consolation ce serait à mon âme dans la triste vallée des larmes! Mais, non; la chair appesantit l'esprit et l'incline aux choses et aux jouissances terrestres; mille distractions m'assiègent dans la prière, et mes passions me font dévier à chaque instant de la ligne du devoir et de la perfection. Infortuné que je suis! qui me délivrera de ce corps de mort (1)! Je suis à charge à moi-même (2), et combien je soupire après le jour où je cesserai d'être moi-même mon poids accablant et mon ennemi le plus dangereux!

O Jésus, divin pasteur des âmes, vous êtes

1. *Infelix ego homo! Quis me liberabit de corpore mortis hujus? Rom., VII, 24.*

2. *Factus sum mihimetipsi gravis. Job, VII, 20.*

descendu des cieux pour chercher les brebis perdues et les reconduire au céleste bercail. Je suis l'une de vos brebis. J'étais perdue et vous m'avez retrouvée; j'étais égarée et vous m'avez ramenée (1). Seigneur, ne vous laissez pas de venir jusqu'à moi, de me prendre et de me charger sur vos saintes épaules. Gardez-moi, ô Jésus, afin que je ne prenne plus le chemin de la perdition. Gardez-moi, jusqu'au jour où vous m'aurez déposé à la porte du ciel.

O maison de mon Dieu, chère et céleste patrie de mon âme! du fond de cette misérable terre je crie et je soupire après vous. Et voici que mes ennemis, s'acharnant à ma perte, me rappellent mes péchés pour me jeter dans le désespoir. Oui, j'ai eu le malheur de pécher. Mais, ô Jésus, mort en croix pour me sauver, j'espère en vous et en vos infinies miséricordes.

O Marie, vous êtes la reine du ciel et ma mère! Je me recommande à vous. Grâce au sang adorable de Jésus et à votre puissante intercession, j'ai la ferme confiance d'arriver heureusement au ciel... le ciel, ce beau ciel où

4. Erravi sicut ovis que perit, quare servum tuum.
Ps. cxviii, 176.

l'amour et la vision de Dieu seront toute notre vie et tout notre bonheur. En attendant, j'irai par le chemin de l'exil en toute patience, force et espérance, et je dirai sans cesse : le Ciel! le Ciel!

(S. ALPHONSE. *Réflexions pieuses*, § 45.)

CINQUIÈME PARTIE

L'ENFER

CINQUIÈME PARTIE

L'ENFER



CHAPITRE PREMIER

LA PEINE DU SENS

Dans l'enfer chaque sens a son supplice propre. Les yeux sont tourmentés par la fumée, les ténèbres et la vue des autres damnés et des démons; les oreilles n'entendent plus que l'horrible bruit des hurlements, des plaintes, des blasphèmes; l'odorat souffre de la puanteur qui s'exhale de tant de corps en putréfaction; enfin les ardeurs déchirantes de la faim et de la soif complètent dans le sens du goût le supplice du damné.

L'enfer existe. Nous le savons par l'enseignement authentique de notre sainte foi. C'est au centre de la terre qu'on place d'ordinaire cette horrible prison. Réservé à tous ceux qui vécurent en révolte contre Dieu, l'enfer est le lieu des supplices, de la grande souffrance,

comme l'appelle le mauvais riche (1). Ainsi le damné est en enfer pour être torturé dans tous ses sens et dans toutes ses facultés, de telle sorte néanmoins que plus un sens, plus une faculté aura servi d'instrument au péché, plus il lui sera infligé un supplice considérable (2).

Considérons ici la seule peine du *sens*, c'est-à-dire celle que le pécheur endure parce qu'ayant aimé et recherché les créatures de préférence à Dieu, il est juste que les créatures se retournent contre lui pour le tourmenter en enfer dans tous ses sens.

Et d'abord la vue. Quel supplice que ces ténèbres qui étendent leurs ombres de mort sur toute cette immense région (3)! Combien ne plaindrions-nous pas un malheureux criminel qui serait renfermé dans une fosse obscure pour toute sa vie, pour quarante à cinquante ans? L'enfer est un abîme où jamais

1. In hunc locum tormentorum. Luc., xvi, 23.

2. Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur. Sap., xi, 17. Quantum in deliciis fuit, tantum date illi tormentum. Apoc., xviii, 7.

3. Terram tenebrosam et opertam mortis caligine. Job., x, 21.

ne brille le plus petit rayon de lumière (1). Sans doute le feu n'y manque pas. Mais différent du nôtre, celui de l'enfer est tout obscur (2). Là, dit saint Basile, existe la plus entière séparation de la lumière et du feu, et celui-ci ne peut plus que brûler sans pouvoir éclairer. C'est Dieu lui-même, ajoute Albert le Grand, qui fait, par un miracle de sa toute-puissance, cette séparation de la lumière d'avec la chaleur (3). Et on est autorisé à croire que la fumée produite par cette brûlante fournaise sert à former ce déluge d'épaisses ténèbres dont parle saint Jude et dont les yeux des damnés souffrent si cruellement (4). Toutefois, d'après saint Thomas, il y a quelque lumière dans l'enfer, autant qu'il en faut pour que les damnés soient réciproquement témoins de leur épouvantable état et que leur supplice s'augmente, à cette lueur sinistre, de tout ce hideux spectacle (5).

1. Usque in æternum non videbit lumen. Ps., XLVIII, 20.

2. Vox Domini intercidentis flammam ignis. Ps., XXVIII, 7.

3. Dividet a calore splendorem.

4. Quibus procella tenebrarum servata est in æternum. Jud., 13.

5. Quantum sufficit ad videndum illa quæ torquere possunt. Supp., Q., 97. a. 4.

L'odorat a son supplice. Quelle torture on éprouverait à se trouver enfermé dans une chambre avec un cadavre en putréfaction ! Le damné est condamné à demeurer parmi des millions de cadavres qui sont pleins de vie pour souffrir et qui sont en même temps de vrais cadavres par la puanteur qu'ils exhalent (1). Saint Bonaventure affirme que le corps d'un réprouvé, jeté sur la terre, serait par sa seule infection, capable de donner la mort à tous les hommes.

Et il se trouve des gens assez insensés pour dire : Si je vais en enfer, je n'y serai pas seul. — Malheureux ! Mais plus il y en aura, plus vous souffrirez (2) ; et cela à cause de l'infection et aussi du tassement des cadavres. Car dans l'enfer les damnés sont les uns sur les autres, comme les brebis qui se massent et se serrent pour se garantir du froid de l'hiver (3) ; ou plutôt, ils sont comme les raisins écrasés sous le pressoir de la colère de Dieu (4). C'est justement en cela que consiste ce supplice

1. De cadaveribus eorum ascendet fœtor. Isa., xxxiv, 3.

2. Ibi miserorum societas miseriam non minuet sed augebit. S. Thom., Suppl., Q., 86, a. 1.

3. Sicut oves in inferno positi sunt. Ps., XLVIII, 15.

4. Et ipse calcet torcular vini furoris iræ Dei. Apoc., XIX, 15.

qu'on appelle le supplice de l'immobilité (1). Là où le damné tombera, là il devra rester pendant toute l'éternité, sans pouvoir changer de situation, sans pouvoir même remuer le pied ni la main, jamais, jamais, tant que Dieu sera Dieu.

L'oreille y est continuellement déchirée par les hurlements et les plaintes de tous ces malheureux désespérés. Joignez-y je ne sais quel affreux et étrange vacarme que feront sans cesse les démons (2). Ici-bas, quand on veut lire, quel ennui n'est-ce pas d'entendre perpétuellement un malade qui gémit, un chien qui aboie, un enfant qui pleure. Quel sera donc le tourment des damnés contraints d'entendre sans trêve ni repos pendant toute l'éternité tous ces bruits terribles et toutes ces insupportables clameurs.

Au sens du goût est réservé le supplice de la faim et de la soif. Le damné ressentira une faim dévorante (3); mais il lui sera refusé

1. *Fiant immobiles quasi lapis. Ex., xv, 16.*

2. *Sonitus terroris semper in auribus illius. Job., xv, 21.*

3. *Famem patientur ut canes. Ps., LVIII, 15*

jusqu'à une miette de pain. Le malheureux ! il aura une telle soif que toutes les eaux de l'Océan ne suffiraient pas à l'apaiser. Mais il n'en aura jamais rien, absolument rien. Le mauvais riche n'a demandé qu'une seule goutte d'eau, et elle lui a été refusée et elle ne lui sera jamais accordée, jamais, jamais.

O mon Jésus, que je serais à plaindre si vous n'aviez eu pitié de moi ! Que d'années j'aurais déjà passées dans cette fournaise infecte où brûlent tant de pécheurs comme moi ! Mais vous avez eu pitié de ma pauvre âme. Achevez, ô mon Rédempteur, l'œuvre de miséricorde que vous avez commencée. Vous m'avez retiré de l'abîme de mes péchés et vous daignez m'inviter à vous aimer. Ah ! faites par votre grâce que j'emploie tout entier pour vous le reste de ma vie.

Quelle joie ce serait aux damnés d'avoir un de ces jours, une de ces heures que vous m'accordez ! Avec quelle ardeur ils s'efforceraient d'en profiter ! Et moi donc, qu'en ferai-je ? Continuerai-je à perdre mon temps en vous offensant encore ? Non, mon Jésus, ne le permettez pas, je vous en conjure par les mérites de ce sang qui m'a préservé de l'enfer.

Je vous aime, ô mon souverain bien; et parce que je vous aime, je me repens de vous avoir offensé. Je ne veux plus jamais vous offenser; je veux vous aimer toujours.

O Marie, ma Reine et ma Mère, priez Jésus pour moi, et obtenez-moi le don de la persévérance et du saint amour.

(S. ALPHONSE. Méditation pour le vendredi. — *Préparation à la mort*, 26^e considération).

CHAPITRE II

LE FEU

De toutes les peines corporelles du damné la plus grande est celle du feu. Le damné se trouve plongé dans le feu. Il en est pénétré tout entier. Et il n'y a aucune sorte de tourment que le feu n'inflige à sa malheureuse victime.

L'enfer est un abîme de feu dans lequel les réprouvés sont tourmentés et dans lequel ils seront tourmentés éternellement. Il est fait une mention spéciale du feu dans la sentence du damné : *Allez, maudits, allez au feu éternel* (1), comme si le feu constituait tout l'enfer et toutes ses tortures. Le divin Juge a soin d'attirer ainsi notre attention sur le feu de l'enfer pour nous donner à entendre qu'il y a là pour le réprouvé tout un supplice à part.

1. *Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. Math., xxv, 41.*

Ici-bas la peine du feu est la plus grande de toutes les peines; mais il existe une telle différence entre notre feu et celui de l'enfer que, selon saint Augustin, le nôtre ne semble être du feu qu'en peinture (1); et même d'après saint Vincent Ferrier, il est froid, comparé à celui de l'enfer. La raison en est que le feu ici-bas a reçu une mission de bonté, étant donné pour notre utilité, tandis qu'en enfer il a reçu de Dieu, avec une intensité particulière, la mission de tourmenter et qu'il sert, dit Tertullien, d'instrument à la justice divine (2). C'est la colère de Dieu qui allume ce feu vengeur (3); et Isaïe l'appelle un *esprit d'ardeur*, sorti tout brûlant de la bouche du Seigneur irrité (4). Aussi de toutes les tortures auxquelles le damné est soumis dans ses sens, celle-ci est incomparablement la plus grande.

Pour nous la faire mieux comprendre, Dieu nous dit que le réprouvé n'est pas simplement envoyé au feu, mais d'une manière spéciale

1. In cujus comparatione noster hic ignis depictus est.

2. Longe alius est ignis qui usui humano, alius qui De justitiæ deservit.

3. Ignis succensus est in furore meo. Jer., xv, 14.

4. In spiritu ardoris. Isa., iv, 4.

dans le feu, in ignem. De sorte que le malheureux se trouve plongé dans le feu; il en est enveloppé, tout comme un morceau de bois dans une fournaise. Il aura un abîme de feu sous lui, un abîme par-dessus sa tête, un abîme de tous côtés. S'il avance la main, c'est du feu qu'il touche. S'il ouvre les yeux, c'est pour voir du feu. S'il respire, il ne respire que du feu. Feu dans les yeux, feu dans la bouche, feu de toutes parts et partout. Tel le poisson est plongé dans l'immensité et les profondeurs de l'Océan.

Et, non-seulement le feu de l'enfer enveloppe et entoure, mais il pénètre d'outre en outre tous les membres du damné pour y porter la douleur jusque dans les coins et recoins. Le malheureux a tout son corps envahi par le feu; il en est rempli. Ses entrailles brûlent dans son ventre; son cœur dans sa poitrine; son cerveau dans sa tête; le sang bouillonne dans ses veines, et la moëlle de ses os est en ébullition. En vérité il faut, avec le psalmiste, appeler chaque réprouvé une fournaise ardente (1).

Autre prodige effroyable! Le feu de l'enfer,

1. Pones eos ut clibanum ignis. Ps., xx, 10..

dit saint Jérôme, en pénétrant dans toutes les parties du corps du damné, y apporte toutes sortes de nouveaux tourments et de nouvelles tortures (1). Le froid même s'y fera sentir avec une rigueur d'autant plus grande qu'il succédera plus brusquement à une chaleur plus dévorante (2). Et ici, qu'on ne se fasse pas illusion en comparant toutes ces souffrances avec les douleurs, si atroces soient-elles, de la vie présente. Non, non, celles-ci ne sont qu'une ombre auprès de celles-là. Appelez-en, dit saint Jean Chrysostome, au feu et aux glaives, entassez flammes sur flammes, multipliez les blessures; qu'est-ce que tout cela auprès des tourments de l'éternité (3)? Nous voyons tous les jours les hommes se précautionner contre les ardeurs du soleil; la flamme d'une cheminée est-elle trop vive, ils ont soin de se tenir à distance. Si la plus petite étincelle vient à leur tomber sur la main, ils la rejettent en toute hâte; et ces mêmes hommes ne redoutent pas ou presque pas le feu de l'enfer, ce feu,

1. In uno igne omnia supplicia sentiunt in inferno peccatores. Ep. ad Pam.

2. Ad nimium calorem transeat ab aquis nivium. Job., xxiv, 19.

3. Pone ignem, pone ferrum; quid nisi umbra ad illa tormenta?

qu'Isaïe appelle le feu dévorant (1); car semblable à la bête féroce qui dévore un chevreau sans défense, le feu de l'enfer dévore le damné; il le dévore, mais sans jamais le consumer.

Ah! pécheurs, que vous semble de l'enfer et de ce feu terrible? Vous sentez-vous de force à supporter un jour ces dévorantes ardeurs (3)? Mais vous ne pouvez maintenant souffrir une faible étincelle qui jaillit d'un brasier; une chambre un peu trop chauffée vous incommode; il suffit d'un rayon de soleil pour que vous ayez mal à la tête; et vous pourrez demeurer plongés dans une mer de feu et y endurer continuellement toutes les douleurs de la mort sans jamais mourir?

Ah! s'écrie saint Pierre Damien, continue, pécheur; et toi aussi, libertin, continue à donner à ta chair toutes ses satisfactions, tous ses plaisirs; va, un jour toutes tes impuretés seront comme de la poix dans tes entrailles et ne serviront qu'à rendre plus vives et plus cruelles les flammes occupées à te dévorer dans l'enfer durant toute l'éternité (3).

1. Quis poterit habitare de vobis cum igne devorante? Isa., xxxiii, 14.

2. Idem.

3. Libido tua vertetur in picem, qua se perpetuus ignis in tuis visceribus nutriat. Opusc. De coel. sac., c. 3.

O mon Dieu, il y a bien longtemps que je devrais misérablement brûler en enfer. Mais vous m'avez épargné et vous m'avez attendu pour qu'enfin je brûle du feu sacré de votre amour.

Jésus, mon Rédempteur, ah! qu'il ne soit pas perdu pour moi le sang précieux que vous avez versé afin de me préserver des flammes de l'enfer. Donnez-moi donc la douleur, une grande douleur de mes péchés, et donnez-moi aussi la flamme de votre saint amour. O Dieu, que j'ai méprisé! ô Dieu, que j'ai perdu! pardonnez-moi. Je me repens souverainement de vous avoir offensé. Recevez-moi dans votre grâce, maintenant que je promets de vous aimer et de ne plus aimer que vous. Oui, faites que je brûle du doux feu de votre amour et ne permettez pas que je vous perde encore. Oui, mon souverain bien, je vous aime, je vous aime et je veux vous aimer éternellement.

Très-Sainte Vierge Marie, préservez-moi de l'enfer.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 26^e considération).
— *Voie du Salut*, 26^e méditation.

CHAPITRE III

SOUFFRANCES DE L'ENTENDEMENT

Le damné souffre dans son entendement une peine en quelque sorte infinie, car il comprend quelle grande perte il a faite en perdant Dieu; il comprend en même temps qu'il l'a perdu par sa faute et enfin qu'il pouvait si facilement s'assurer la possession du souverain bien.

Pour vous faire quelque idée de ce que le damné souffre en son entendement quand il envisage son malheur d'avoir perdu Dieu, considérez que si on vient à perdre, par exemple, un diamant de grand prix, on en éprouve certainement une grande peine; et plus le diamant aurait de valeur, plus aussi serait-on désolé; car la peine croît à proportion de la perte qu'on a essuyée. Quelle est donc la perte que le malheureux réprouvé a faite? Hélas! il a perdu un bien infini, Dieu lui-même. Il faut

donc, dit saint Thomas d'Aquin, que sa peine soit infinie (1).

Seigneur, s'écriait saint Ignace de Loyola, je puis supporter toute peine, excepté celle d'être privé de vous. Ainsi parlaient tous les saints; et ils tremblaient d'être privés un jour de la vue de Dieu. Les hommes du monde au contraire sont pour la plupart si absorbés par les créatures, leurs passions et toutes sortes d'entreprises; tellement occupés de leurs plaisirs et dans de si grandes inquiétudes sur le hasard des événements, qu'ils ne trouvent ni le temps, ni la facilité de considérer un peu sérieusement la beauté et la bonté infinies de Dieu; encore moins réfléchissent-ils sur le malheur possible d'en être irréparablement privés plus tard. Et quant aux pécheurs, bien loin de comprendre les terreurs et les craintes des saints, ils sont plutôt disposés à en rire. Plongés dans les ténèbres de leurs péchés, ils passent des mois et même des années entières loin de Dieu, et ils ne s'inquiètent pas de leur lamentable état, et ils poursuivent le cours de leur vie de

1. *Pœna damnati est infinita, quia est amissio boni infiniti.* 1^a, 2^æ, Q. 87, a. 4.

plaisirs. Mais la mort les contraint tous, mondains et pécheurs, d'ouvrir enfin les yeux. Alors ils comprennent la grandeur du bien qu'ils ont méprisé et qu'ils vont perdre pour toujours. On sait bien que l'âme, à sa sortie de la prison du corps, ne jouit pas de la claire vue de Dieu et tel qu'il est dans son essence; car, si on le voyait ainsi, on entrerait par le fait et sur-le-champ en possession de la béatitude céleste. Mais on sait également qu'au seuil de l'éternité il se lève devant nous une telle lumière que l'âme sans travail ni effort comprend parfaitement et l'infinie bonté de Dieu et son infinie beauté, et combien il mérite par conséquent d'être aimé. Elle comprend en même temps qu'elle a été créée et qu'elle existe pour lui, et pour lui seul. Et alors, elle s'élance pour le posséder, s'unir à lui, et l'aimer... Hélas! elle est en état de péché; et un mur, un mur infranchissable qui n'est autre que son péché, se dresse et se dressera toujours entre elle et Dieu. Jamais, jamais l'infortunée ne pourra aller à son Dieu; et toujours Dieu devra la repousser.

Ensuite le damné est contraint de reconnaître et de confesser que s'il se trouve dans

l'enfer et à jamais loin de Dieu et du ciel, la faute en est à lui seul. Car il voit d'un côté que Dieu en le tirant du néant et en l'appelant à l'existence s'est constitué lui-même sa fin dans le but unique de le rendre éternellement heureux. D'un autre côté, il comprend parfaitement que, placé pendant les jours de l'épreuve ici-bas entre la vie éternelle et la mort éternelle, rien ne l'empêchait de choisir en toute liberté la vie au lieu de la mort. Mais il s'est volontairement précipité dans l'horrible abîme au milieu de ces supplices d'où il ne pourra jamais sortir et dont personne n'aura jamais le dessein ni même la pensée de le délivrer.

Enfin, pour comble de désolation, il ne peut ignorer que plusieurs de ses parents, de ses amis et autres personnes de sa connaissance ont eu le bonheur de parvenir au port du salut. Ils avaient cependant à subir les mêmes épreuves et peut-être de plus grandes que lui. Mais ils ont prié ; et Dieu les a préservés du malheur de tomber dans le péché mortel. Il en est même qui, succombant à la violence des tentations, ont commis de graves fautes. Mais eux aussi ont prié ; et ils se sont relevés ; et, s'étant de nouveau donnés à Dieu, ils sont enfin

parvenus au ciel. Quant à lui, pauvre damné, lui, qui n'a pas voulu mettre fin à ses désordres ni s'appliquer à la prière, le voilà dans l'épouvantable enfer, dans un océan de souffrances, condamné à souffrir sans trêve ni repos, sans même espérer de recevoir jamais aucun soulagement... Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi pour l'amour de Jésus-Christ !

Pauvre pécheur, pécheur insensé, hélas ! tu ne te soucies guère maintenant de perdre ton âme, le paradis et ton Dieu. Mais tu reconnaitras et tu déploreras ton aveuglement, quand tu verras les élus couronnés de gloire et pleins d'allégresse s'élever au ciel, et que toi-même tu seras chassé, comme un animal immonde, loin de cette patrie bienheureuse, loin de la face auguste de Dieu, loin de la vue et des regards de Marie, loin des anges et des saints. Alors, saisi d'un immense désespoir, tu t'écrieras : O Paradis ! O bonheur ! O Dieu ! O bien infini ! Tout est donc perdu pour moi, perdu à jamais !

Mais vous, mon frère, qui lisez ceci, courage ! faites pénitence ; changez de vie ; n'attendez pas pour accomplir votre devoir qu'il n'en soit plus temps. Donnez-vous à Dieu et

commencez à l'aimer véritablement. Quand le démon vous tentera encore, souvenez-vous de l'enfer, recourez à Dieu, recommandez-vous à la sainte Vierge Marie. La pensée de l'enfer vous préservera de l'enfer, parce qu'elle vous fera prier.

Mon Dieu, pardonnez-moi; et faites que sans retard je vous retrouve vous, votre sainte grâce et votre divine amitié. Je veux tout quitter afin de ne plus aimer que vous seul. Père Éternel, écoutez ce cri de mon cœur, et exaucez-moi au nom et pour l'amour de Jésus-Christ. Pardonnez-moi et faites-moi la grâce de ne plus me séparer de vous. Si je vous perdais de nouveau, il se pourrait par un juste châtiment que je ne vous retrouvasse plus jamais.

O Marie, refuge et réconciatrice des pauvres pécheurs! réconciliez-moi avec mon Dieu et gardez-moi si bien sous votre maternel manteau que j'y reste à jamais près de Jésus-Christ, votre fils et mon rédempteur.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 26^e et 28^e considération. Méditation pour le vendredi. — *Réflexions pieuses*, § 29).

CHAPITRE IV

SOUFFRANCE DE LA VOLONTÉ

Comprendre que Dieu est la souveraine bonté ainsi que la parfaite beauté et ne pouvoir l'aimer, mais le haïr; désirer de trouver au moins le repos de la mort et ne pouvoir mourir; être dans la plus extrême misère sans rencontrer personne qui y compatisse : telles sont les principales souffrances qu'endure dans sa volonté toute âme réprouvée.

Aux tortures de l'intelligence se joignent dans l'âme du damné toutes les tortures de la volonté, du cœur. Si l'on entendait les gémissements d'un réprouvé et qu'on lui demandât : Qu'est-ce donc qui te fait tant gémir ? — Je me lamente, répondrait-il, parce que j'ai perdu Dieu et que je ne le verrai jamais.

Si, du moins, ce malheureux pouvait, de loin et à travers les flammes, aimer Dieu et se rési-

gner à la volonté divine. Mais non ; il n'en peut être ainsi. Autrement, l'enfer ne serait plus l'enfer. Le damné ne peut se résigner à la volonté de Dieu ; car il s'en est constitué l'irréconciliable ennemi. Il ne peut plus aimer Dieu ; tout au contraire, il le hait et ne pourra éternellement que le haïr. Cela est le propre de l'enfer : voir clairement que Dieu est le souverain bien, reconnaître qu'il est digne d'un amour infini et se sentir dans l'implacable nécessité de le haïr. Comme sainte Catherine de Gênes demandait un jour au démon qui il était, elle en reçut cette réponse : Je suis ce pervers, absolument privé de l'amour de Dieu (1).

Le damné donc hait et maudit Dieu. Et en le maudissant, il maudit tous les bienfaits qu'il en a reçus, la création, la rédemption, les sacrements, et surtout le baptême et la pénitence, et plus particulièrement le Très-Saint Sacrement de l'Autel. Il maudit tous les Anges et tous les saints, spécialement son Ange gardien et ses saints Patrons, et plus que tous les autres la sainte Vierge Marie. Mais les trois Personnes de la sainte et adorable Trinité seront l'objet principal de ses malédictions.

1. Ego sum ille nequam privatus amore Dei.

tions, et surtout Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le malheureux ! il ne cesse de blasphémer et de maudire les plaies, le sang, les souffrances et la mort de ce bon et miséricordieux Jésus, qui n'a vécu et n'a voulu mourir que pour le sauver.

Pendant la vie, ce que les pécheurs redoutent le plus, c'est la mort; mais en enfer, c'est de toutes les choses celle qu'ils désirent le plus ardemment. Ils chercheront la mort, dit l'Apocalypse et ils ne la trouveront pas ; ils l'appelleront à grands cris et elle fuira loin, bien loin d'eux (1). O mort ! s'écrie à ce sujet saint Jérôme, ô mort, comme ils t'accueilleraient avec joie et empressement, toi qui leur inspirais une si grande horreur (2)! Et quand David nous apprend que les réprouvés seront la pâture de la mort (3): Voici, dit saint Bernard, comment il faut l'entendre : de même que la brebis, en broutant l'herbe, se contente de prendre la verdure et laisse les racines,

1. *Quærent mortem et non invenient eam; et desiderabunt mori et fugiet mors ab eis. Apoc., ix, 6.*

2. *O mors! quam dulcis esses quibus tam amara fuisti. Ap. S. Bonav. Sol.*

3. *Mors depascet eos. Ps., XLVIII, 15.*

ainsi fait la mort avec les damnés; elle leur fait subir à chaque instant un supplice capable de les tuer, et elle a toujours soin d'épargner leur vie afin que tuant à chaque instant, elle puisse éternellement continuer (4). Aussi saint Grégoire le Grand n'hésite pas à affirmer que le damné meurt à chaque instant sans pouvoir jamais mourir une seule fois (5).

Quand un malade approche de la mort, ses parents et ses amis se font un devoir d'entourer son lit de douleur, sinon pour alléger ses souffrances, au moins pour y compâtrer. Faible consolation, il est vrai. Mais si faible qu'elle soit, le réprouvé ne l'a même pas. Le malheureux ! Il meurt de douleur à chaque instant, et personne n'a pitié de lui et jamais personne ne lui portera la moindre compassion. On raconte de l'empereur Zénon, que, retenu prisonnier dans un sombre cachot, il criait sans cesse : « Ouvrez-moi par pitié. » Il ne fut point écouté, et il mourut dans sa prison. Quand ses gardes vin-

4. Sicut animalia depascunt herbas, sed remanent radices; sic miseri in inferno corrodentur a morte, sed iterum reservabuntur ad pœnas.

5. Flammaibus ulticibus traditus, semper morietur. Mor. lib. I, c. 12.

rent le relever, ils virent avec effroi que le malheureux empereur avait dans son désespoir dévoré la chair de ses propres bras.

Du fond de leur horrible enfer les damnés, ditsaintCyrilled’Alexandrie, demandent aussi à grands cris qu’on vienne les en tirer. Mais c’est en vain. Personne ne se présente pour les délivrer. Aussi bien personne ne s’intéresse à eux, et personne n’a le moindre souci ni la plus petite compassion de leurs excessives souffrances (1).

Mon Dieu, je vous ai abandonné plusieurs fois dans ma pauvre vie. Mais vous, loin de m’avoir abandonné, vous ne cessez de m’attendre. Ah ! daignez me recevoir maintenant que je reviens à vous. Je me repens d’avoir fait si peu de cas de votre grâce. Au nom de Jésus-Christ, pardonnez-moi. Et vous, mon Rédempteur, rappelez-moi toujours les souffrances que vous avez endurées pour moi, l’amour que vous me portez et aussi ma misérable ingratitude à votre égard. Je veux désormais pleurer sans cesse mes péchés. Mais je

1. Lamentantur et nullus eripit; plangunt et nemo compatitur.

veux en même temps brûler d'amour pour vous. Et comment pourrais-je ne pas vous aimer ? Car c'est à vos souffrances et à votre mort que je suis redevable de ne pas gémir en enfer depuis de longues années et pour toujours. Si j'étais en enfer, je vous haïrais et je serais dans l'affreuse nécessité de vous haïr. Mais ici je vous aime et je veux vous aimer toujours. Vous m'aimez et je vous aime. Vous m'aimerez toujours, à moins que je ne cesse moi-même de vous aimer. Ah ! mon Sauveur, préservez-moi de ce malheur. Pourvu que je ne vous abandonne plus, que m'importe tout le reste ? Je sais que je mérite tous les châti-ments. Je les accepte tous et de grand cœur pour échapper au malheur de perdre votre amour.

O Marie, mon refuge, que de fois je me suis moi-même condamné à l'enfer ! Mais vous m'en avez toujours délivré. Ah ! préservez-moi du péché qui seul peut me ravir la grâce de Dieu et me jeter en enfer.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 26^e et 27^e considération).

CHAPITRE V

LES REMORDS ET LES REGRETS DU DAMNÉ

Le damné est déchiré par les remords de sa conscience et les plus amers regrets en considérant d'abord la vanité des biens pour lesquels il s'est perdu; ensuite la facilité qu'il avait à se sauver et encore la grandeur de la perte qu'il a faite.

Jonathas se lamentait autrefois qu'on l'eût condamné à mort pour avoir simplement goûté un peu de miel (1) ! Bien plus lamentables sont les plaintes et plus amers les regrets du réprouvé quand, réfléchissant sur la cause de son éternel malheur, il voit qu'il s'est perdu pour si peu de chose.

Nous-mêmes ici-bas nous regardons comme peu de chose ce qui s'est déjà écoulé de notre vie. Tout cela ne nous semble plus rien qu'une minute rapide, un songe évanoui. Mais, pour

1. *Gustans gustavi paululum mellis, et ecce morior.*
1. *Reg.*, xiv, 43.

le malheureux damné, sous quel aspect se présentent donc à son intelligence ces cinquante ou soixante années qu'il a passées sur la terre? Ah! que c'est peu de chose pour un homme qui se trouve au fond de l'éternité et qui, après avoir souffert durant des millions de siècles, se verra encore et pour toujours au commencement de son supplice.

Et qu'on ne dise pas qu'au milieu des peines et des chagrins, partage nécessaire de ceux qui vivent dans la disgrâce de Dieu, le pécheur est parvenu ici-bas à se procurer par ses iniquités, au moins certaines satisfactions et bien des jouissances. Car, elles ont été courtes et rares, et il n'en reste plus rien. Que dis-je?... Mais interrogez le pauvre damné; demandez lui de quel œil il envisage du fond de l'enfer ces courts moments de plaisir. Que pense-t-il en particulier de son dernier péché, de celui qui ayant comblé la mesure, a déterminé sa perte éternelle? Ainsi, se dit-il à lui-même, pour une misérable satisfaction, pour un indigne plaisir, qui n'a duré qu'une minute, et qui, à peine goûté, s'est évanoui comme le vent, me voici condamné à brûler dans cette fournaise, sans espoir d'en sortir jamais, abandonné de tout le monde, pour toute l'éternité, tant que Dieu sera Dieu!

Le damné voit en second lieu combien il lui était facile de se sauver. Quels remords et quels regrets il éprouve quand, après avoir considéré la vanité des choses pour lesquelles il s'est perdu, il voit la facilité qu'il avait de faire son salut (1) ! Un damné apparut un jour au bienheureux Humbert. Comme celui-ci lui demandait quelle était sa plus grande désolation en enfer : C'est, répondit-il, de voir que je me suis perdu pour un si vil objet, pour un rien, et que je pouvais si facilement me sauver. Oui, se dit tristement à lui-même le pauvre damné, si je n'avais pas arrêté mes regards sur telle créature ; si j'avais vaincu le respect humain dans telle et telle circonstance ; si j'avais fui telle occasion et que je n'eusse point fréquenté tel ami et telle société ; si j'avais prié et que je me fusse recommandé à Jésus et à Marie, j'aurais échappé au péché et je ne me trouverais pas maintenant en enfer.

Alors se présente à la mémoire du réprouvé, pour augmenter encore ses remords et ses regrets, le souvenir des bons exemples qu'il a eus sous les yeux et celui des bienfaits dont

1. Principaliter dolebunt quod pro nihilo damnati sunt et facillime poterant vitam consequi sempiternam. S. Thomas.

Dieu l'a comblé : dons naturels, comme la santé, la fortune, les talents ; dons surnaturels, tant de lumières, d'inspirations et d'invitations divines, tant d'années pour faire pénitence de ses péchés et mener une vraie vie chrétienne. Quels remords et quels regrets ! Maintenant il comprend toute l'importance de ces grâces ; mais maintenant le temps lui manque pour en profiter : son éternelle perte est décidée. Quels remords et quels regrets encore ! Il pense aux travaux et aux fatigues de sa vie ; et il se dit que s'il les avait consacrés à Dieu et à sa gloire, il fût devenu un grand saint et il serait en possession du ciel. Mais non, toute sa vie n'est plus qu'un sujet de remords et de regrets qui le tourmenteront éternellement. Cruelles réflexions et bien plus accablantes que tout le feu et toutes les peines corporelles de l'enfer ! Il ne tenait qu'à moi d'être heureux à jamais ; et me voici malheureux pour l'éternité !

Enfin, pour mettre le comble à leurs remords et leurs regrets, les damnés mesurent la grandeur du bien qu'il ont perdu par leur faute. C'est du ciel, dit saint Jean Chrysostome, plus que de l'enfer qu'ils souffrent surtout (1). Une

1. Plus cœlo torquentur quam gehenna.

reine d'Angleterre, la trop célèbre Elisabeth, avait osé exprimer cet horrible vœu : Que Dieu m'accorde seulement quarante années de règne, et je renonce à son paradis. Eh bien, elle les a eues, ces quarante années. Mais aujourd'hui que dit-elle? Quels chagrins, quel désespoir de penser que pour quarante années de gloire et de prospérité ici-bas, entremêlées de craintes et de soucis continuels, elle a perdu pour toujours le royaume du ciel ! On sait à quels transports de colère, à quels cris de douleur s'abandonna Esaü quand il eut mangé son plat de lentilles et qu'il comprit sa folie d'avoir pour si peu de chose vendu son droit d'aînesse. Oh ! quels hurlements et quels rugissements quand les damnés pensent que pour quelques joies fugitives et empoisonnées ils ont perdu le royaume du ciel, un bonheur éternel, et qu'ils sont pour toujours condamnés à une mort continuelle !

Funestes jouissances, plaisirs trompeurs, je vous maudis ; car vous m'avez fait perdre la grâce de mon Dieu, son amitié et le ciel. Mon Jésus, c'en est fait ; je commence maintenant à vous aimer par-dessus toutes choses. Je renonce à toute satisfaction coupable et je

prends la résolution de plutôt mourir mille fois que de vous offenser encore. Donnez-moi la force de résister aux tentations, et surtout faites-moi la grâce de vous invoquer quand le démon me sollicitera au mal.

O Marie, ma douce espérance, vous êtes toute-puissante auprès de Dieu. Obtenez-moi la sainte persévérance ; obtenez-moi la grâce de ne plus me séparer jamais du saint amour de Jésus.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*. 28^e considération).

CHAPITRE VI

LA PEINE DU DAM

Etre privé de Dieu : voilà ce qui fait l'enfer proprement dit. L'enfer commence quand Jésus-Christ, au jugement particulier déclare l'âme maudite et la rejette loin de lui. L'enfer se continuera éternellement dans la double torture de l'âme toujours attirée vers Dieu et en même temps toujours repoussée.

Horribles sont les peines corporelles du damné, plus horribles encore ses tortures spirituelles dans l'entendement, la volonté et la conscience. Mais si horribles que soient toutes ces peines, elle ne font pas l'enfer proprement dit. Ah ! s'écrie saint Brunon, qu'on entasse supplices sur supplices ; mais que le pauvre damné ne soit pas privé de la vue de Dieu (1). Mille enfers de flammes et de remords, dit saint Jean Chrysostome, ne sont rien, comparés à la perte de Dieu (2). Et tous

1. Addantur tormenta tormentis ac Deo non priventur.

les enfers possibles, ajoute saint Augustin, se changeraient en vraies délices du paradis, si le damné jouissait de la vue de Dieu (3). C'est la perte de Dieu et la peine du dam qui constitue véritablement l'enfer.

Notre âme est créée pour Dieu. Elle est donc naturellement portée vers lui, pour s'unir à lui comme à son souverain bien. En cette vie, la corruption de la chair, les ténèbres du péché, les affections terrestres retiennent dans une sorte d'assoupissement cette naturelle inclination de l'âme et vont même jusqu'à lui faire perdre Dieu de vue, de telle sorte qu'on ne s'afflige guère d'être loin de sa fin suprême et du souverain bien. Mais à peine l'âme s'est-elle dégagée des liens du corps et des entraves de la créature, la lumière éclate à ses yeux. Elle voit clairement que Dieu seul peut la rendre heureuse et elle prend aussitôt son élan pour se plonger dans l'océan de tout bien et de toute félicité. Mais hélas ! elle se trouve en état de

2. Si mille dixeris gehennas, nihil par dices illius dolori.
Hom., 49, ad pop.

3. Nullam pœnam sentirent et infernus ipse verteretur in paradisum. De tripl. habitat.

péché. Ennemie de Jésus-Christ, elle est tenue à distance, et elle s'entend adresser ces formidables paroles : *Va-t-en, loin de moi, maudite !* Tout l'enfer est dans ces mots de la terrible sentence. Retire-toi, dit Jésus-Christ, je ne veux pas que jamais tu revoies mon visage.

Mieux vaudrait, s'écrie saint Jean Chrysostome, subir mille enfers que d'encourir la haine de Jésus-Christ (1). Lorsque David condamna Absalom à ne plus paraître en sa présence, le jeune prince en fut affligé au point de s'écrier : Dites à mon père qu'il me permette de le voir ou qu'il me fasse mourir (2). Philippe II, ayant remarqué un grand seigneur dont l'attitude était peu respectueuse à l'Eglise, le bannit aussitôt de sa cour. Le coupable en eut un si violent chagrin qu'il en mourut. Quelle douleur ce doit être quand le damné entend retentir sur les lèvres de Jésus-Christ ces foudroyantes paroles : *Va-t-en, je ne veux plus te voir ! Va, tu ne m'es plus rien ; tout est fini entre nous* (3).

1. Si mille quis ponat gehennas, nihil tale dicturus est quale est exosum esse Christo. Homil. 24, in Math.

2. 2 Reg., xiv, 28.

3. Abscon-Jam faciem meam ab eo et invenient eum omnia mala. Deut., xxxiv, 17. — Quia vos non populus meus et ego non ero vester. Os., i, 9.

Au fond de l'abîme, la malheureuse âme ne peut oublier, elle sait toujours combien Dieu est beau ; mais elle ne peut plus le voir. Elle sait combien Dieu est aimable ; mais elle ne peut plus l'aimer. Que dis-je ? Ce Dieu si beau et si aimable, elle est contrainte par son péché de le haïr ; et c'est l'enfer de son enfer de se voir et de se sentir dans la nécessité de haïr un Dieu si infiniment digne d'amour, de le haïr jusqu'à vouloir le détruire. Hélas ! voici encore un enfer dans tout cet enfer : repoussée toujours, se sentant toujours haïe, pleine elle-même de haine, la malheureuse se sent néanmoins entraînée toujours vers Dieu et toujours portée à s'unir à lui. Horrible et déchirante contradiction !

Si du moins, le damné pouvait, dans sa prison éternelle, se résigner à la volonté de Dieu, comme font les saintes âmes du purgatoire, et bénir la main qui le frappe en toute justice. Mais non ; il ne peut se résigner, attendu qu'il est pour toujours privé de la grâce divine et que sa volonté est à jamais en révolte contre Dieu. Dans cet état, il ne lui reste plus qu'à tourner toute sa haine contre lui-même ; et le voilà incessamment agité de sentiments contraires. Il désire vivre, il désire mourir. Il veut vivre, pour haïr Dieu toujours ; il veut mourir,

pour se dérober à sa douleur d'avoir perdu Dieu ; mais il voit qu'il ne peut plus mourir et qu'il est condamné à vivre toujours. Tel est son perpétuel labeur ; telle est sa vie ou plutôt son incessante agonie entre la vie et la mort.

Seigneur, sauvez-moi ; et pour me sauver, unissez-moi de plus en plus à votre Cœur par la chaîne de votre saint amour. Malheureux que je suis ! en méprisant votre grâce, j'ai mérité d'être à jamais séparé de vous et de vous haïr à jamais, vous, mon souverain bien. Je vous remercie de ne m'avoir pas frappé de mort quand je me trouvais dans votre disgrâce. Hélas ! que serais-je maintenant?... Puisque vous avez daigné prolonger ma vie, faites qu'elle me serve uniquement à vous aimer et à pleurer mes péchés. Mon Jésus, vous serez désormais l'unique objet de mon amour, et je n'aurai plus d'autre crainte que celle de vous offenser et de me séparer de vous. Mais sans votre secours je ne puis rien. Au nom de votre sang répandu pour moi, aidez-moi, afin que je me donne tout à vous, mon Rédempteur, mon amour, mon tout ! *Deus meus et omnia !*

Puissante avocate des pauvres pécheurs, auguste Vierge Marie, secourez un pécheur qui recourt à votre maternelle bonté et qui se confie en vous.

(S. ALPHONSE. *Réflexions pieuses*, § 29. — *Voie du salut*, 11^e méditation. — *Préparation à la mort*, 26^e considération).

CHAPITRE VII

ÉTERNITÉ DE L'ENFER

Il est de foi que l'enfer est éternel. On y entre; on n'en sort pas, et on y souffre sans trêve ni repos. De plus, on est toujours au commencement de cette éternité; et on est sans cesse averti que l'enfer ne finira jamais et qu'il durera toujours.

Il est de foi que l'enfer est éternel. Il ne s'agit pas ici d'une simple opinion, mais d'une vérité absolument certaine, fondée sur le témoignage de Dieu lui-même et souvent exprimée dans les Saintes Ecritures. *Allez, maudits, au feu éternel* (1). *Ils iront à leur éternel supplice* (2). *Ils seront frappés de peines éternelles* (3). Et, dans saint Marc, les

1. Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. Math., xxv, 41.

2. Et ibunt hi in supplicium æternum. Ib., 46.

3. Pœnas dabunt in interitu æternas. 2. Thess. i, 9.

damnés sont dépeints comme *salés par le feu* (1), ce qui, d'après saint Bernard, signifie que comme le sel a la propriété de conserver les substances auxquelles il est mêlé, ainsi le feu de l'enfer a la vertu de conserver la vie des damnés sans cesser toutefois de les torturer (2).

Ranimons notre foi. Il est certain qu'une fois entré dans l'enfer, on y restera pendant toute l'éternité. L'enfer a une porte d'entrée, dit Eusèbe d'Emèse, mais il n'a pas de porte de sortie (3). Un réprouvé tombe dans la profondeur de l'abîme; l'entrée s'en ferme aussitôt, et jamais elle ne s'ouvrira. A cette pensée, David s'écriait avec effroi : *Seigneur, que le gouffre terrible ne m'engloutisse pas et que le puits de votre justice ne se ferme pas sur moi* (4)! Tant que les pécheurs vivent ici-bas, tout espoir de retour et de pardon n'est pas perdu. Mais s'ils viennent à être surpris par la mort dans leur péché, c'en est fait à l'instant

1. Omnis igne salietur. Marc., ix, 48.

2. Ignis ibi consumit ut semper reservet. Medit., c. 5.

3. Descensus erit, ascensus non erit.

4. Neque absorbeat me in profundum, neque urgeat super me puteus os suum. Ps. LXVIII, 16.

même ; ils sont perdus sans ressource (1). Alors éclate sur leur tête ce tonnerre de la sentence divine, qui, semblable à une roue, tourne sur eux pour les broyer toujours (2). Pourquoi cette comparaison de la roue ? C'est que la roue représente bien l'interminable éternité ; car l'une et l'autre ne commencent et ne finissent nulle part. A la mort, Dieu tire du fourreau son *glaiive irrévocable* (3). Pourquoi irrévocable ? Pour faire entendre qu'il en frappera toujours le damné.

Un jour on demandait au démon quand il était entré en enfer.— Hier, répondit-il.— Comment hier ! s'écria l'interlocuteur, mais il y a plus de cinq mille ans que tu es damné.— Ah ! répliqua le démon, si on savait ce que veut dire ce mot : éternité, on comprendrait que cinq mille ans n'en sont pas même une minute... Malheureux Judas ! il est en enfer depuis plus de dix-sept cents ans, et il ne fait que de commencer. Malheureux Caïn ! Il est dans le feu

1. *Mortuo homine impio, non erit ultra spes.* Prov., XI, 7.

2. *Vox tonitruï tui in rota.* Ps. LXXVI, 19.

3. *Eduxit gladium necuna de vagina sua irrevocabilem.* Ez., XXI, 5.

depuis plus de cinq mille ans, et son enfer a seulement commencé !

Si un Ange venait de la part de Dieu dire à un damné : Tu sortiras de l'enfer quand il se sera écoulé autant de siècles qu'il y a de feuilles sur tous les arbres, de gouttes d'eau et de grains de sable dans tout l'univers, ce pauvre damné ferait éclater plus de joie que n'en montrerait un mendiant appelé tout à coup à entrer en possession du plus brillant héritage. Mais les siècles passeront, ils se multiplieront à l'infini et l'enfer en sera toujours à son commencement.

Quelle joie pour le damné s'il obtenait que son supplice fût poussé à l'extrême limite et qu'il durât un nombre incalculable de siècles, mais pour finir un jour!... Hélas! la fin tant désirée ne viendra jamais et il faudra toujours endurer des tourments sans fin. La trompette de la divine justice ne fera jamais retentir à travers l'immense brasier que ces sons formidables : toujours ! toujours ! jamais ! jamais ! Les damnés crieront aux démons : Où en sommes-nous de cette nuit ? *Custos, quid de nocte ?* Quand finira-t-elle ? Quand cesseront ces trompettes, ces cris, ces infections, ces

tortures ? Il leur sera répondu : Jamais ! jamais ! Et combien de temps durera tout cela ? Toujours ! toujours !

On lit dans les *Exercices spirituels* du P. Segneri le Jeune, qu'à Rome on demanda un jour au démon combien il avait encore de temps à passer en enfer. Il répondit avec rage et en frappant violemment sur un siège : Toujours ! toujours ! Le même jour on vit se présenter au Tribunal de la Pénitence, pour y faire une confession générale et commencer une nouvelle vie, beaucoup de jeunes gens frappés de cette terrible prédication en deux mots : Toujours ! toujours !

Ah ! Seigneur, daignez ouvrir les yeux à tant d'aveugles, qui, pressés de se convertir, répondent : Après tout, si je vais en enfer, patience ! Eh quoi ! Ils n'ont pas la patience de supporter un peu de froid, de rester dans une chambre trop chaude, d'endurer une légère insulte ; et ils auront la patience d'être plongés dans un abîme de feu, foulés aux pieds des démons, abandonnés de Dieu et de tout le monde, durant toute l'éternité !

Hélas ! c'est parmi ces malheureux que je devrais gémir maintenant. Mais, ô mon Jésus,

vous m'avez préservé de l'enfer. Achevez votre ouvrage en me préservant du péché qui seul peut m'y conduire. De grâce, ne permettez pas que je devienne encore votre ennemi. Je vous aime, bonté infinie. Je me repens de vous avoir offensée. Pardonnez-moi et faites-moi brûler du feu de votre saint amour.

O Marie, ma mère, je me réfugie à vos pieds et je m'abandonne à votre maternelle bonté.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 27^e considération.
— *Voie du salut*, 49^e méditation.)

CHAPITRE VIII

NÉCESSITÉ DE L'ÉTERNITÉ DE L'ENFER

L'enfer doit être éternel, parce que les longues souffrances sont seules de vraies souffrances, et parce que le damné s'obstine toujours dans son péché. Au surplus, ce n'est pas trop d'une peine infinie en sa durée pour une faute d'une gravité infinie.

L'enfer ne se présentant à notre esprit que comme la plus grande souffrance possible, est nécessairement éternel.

Une souffrance qui dure peu n'est pas une souffrance. Un homme a un abcès, on le perce; il a un ulcère, on le brûle. La douleur dans l'un et l'autre cas est vive; mais elle n'est que d'un moment et on ose à peine s'en plaindre. Mais quel supplice ne serait-ce pas si ces mêmes opérations duraient une semaine, un mois tout entier! Quand la souffrance est fort longue, elle se fait insupportable, fût-elle légère comme un mal d'yeux, un simple mal

de dents. Que dis-je ? Les divertissements mêmes deviennent insupportables en se prolongeant. Quel ennui n'éprouverait-on pas à une comédie, à un concert qui dureraient toute une journée ? Et s'ils duraient un mois, une année ?... Que faut-il donc que soit l'enfer ? Il ne s'agit pas d'assister à la même comédie, ni d'entendre la même musique. Il ne s'agit pas simplement d'endurer un mal d'yeux, un mal de dents, une opération chirurgicale de quelques minutes. En enfer sont réunis tous les tourments, toutes les douleurs, pour accabler le coupable, pour l'accabler le plus possible. Donc sans éternité il n'y a pas d'enfer (1).

L'enfer doit être éternel par cette autre raison que le damné ne peut plus satisfaire pour son péché. En cette vie, si pécheurs que nous soyons, il nous suffit de recourir à l'application des mérites de Jésus-Christ. Mais en enfer, l'application des mérites du Sauveur ne peut plus se faire. Il s'ensuit que ne pouvant apaiser la justice divine et demeurant éternel-

1. *Cruciabuntur dies ac nocte in sæcula sæculorum*
Apoc., xx, 10.

lement dans son péché, le réprouvé doit subir une peine également éternelle (1). Dans l'enfer, dit Vincent de Beauvais, le péché pourra toujours être puni et il ne pourra jamais être expié (2); et cela, ajoute saint Augustin, parce que le damné est incapable de se repentir (3). Le Seigneur sera donc toujours irrité contre lui (4). Et quand même Dieu lui offrirait le pardon, le malheureux n'en voudrait pas, attendu qu'il s'obstine dans sa haine contre Dieu, refuse, dit Innocent III, de s'humilier (5), et demeure, d'après saint Jérôme, décidé à toujours pécher (7). Bref, la misère du damné est incurable par la raison qu'il repousse la main du médecin (8).

Une faute d'un moment suivie d'un châti-

1. Non dabit Deo placationem suam... laborabit in æternum. Ps. XLVIII, 8.

2. Culpa poterit semper ibi puniri et nunquam poterit expiari. L. 2. p. 3.

3. Ibi peccator pœniteri non potest.

4. Cui iratus est Dominus in æternum. Mal., 1, 4.

5. Non humiliabuntur reprobi, sed malignitas odii in illis excrescet. Lib. 3, De contemptu mundi, c. 10.

6. Insatiabiles sunt in desiderio peccandi. In Prov., 27.

7. Factus est dolor perpetuus et plaga desperabilis, renuit curari. Jer., xv, 18.

ment éternel : voilà l'enfer, disent les incrédules. — Oui, c'est là l'enfer. Mais aussi, comment une créature ose-t-elle offenser une majesté infinie, et cela précisément pour se procurer un plaisir d'un moment ? Si du moins il s'agissait d'un plaisir infini dans sa jouissance ou sa durée. Mais c'est pour un plaisir d'un instant qu'on a l'audace d'offenser l'infinie majesté de Dieu. Saint Thomas d'Aquin remarque à ce sujet que même la justice humaine mesure la peine non sur la durée du crime, mais sur sa qualité. Un homicide, par exemple, se commet en un clin d'œil, et il serait insensé de n'infliger au coupable qu'une peine d'un moment (1). Eh bien ! pour un péché mortel, c'est peu d'un enfer. Car, dit saint Bernardin de Sienne, on a offensé une majesté infinie ; on mérite en conséquence un châtiement infini (2). Mais, ajoute le Docteur angélique, comme la créature n'est pas capable d'endurer une peine infinie en intensité, il est juste que Dieu lui inflige une peine infinie en

1. Non quia homicidium in momento committitur, momentanea poena punitur. 1^a 2^{ae}, Q. 87, a. 3.

2. In omni peccato mortali infinita Deo contumelia irrogatur ; infinitæ autem injuriæ infinita debetur poena.

durée (1). Si l'enfer n'était que de cent ans ou seulement de deux ans, de trois ans, il y aurait encore beaucoup de folie à s'y condamner pour un moment de plaisir. Or, il ne s'agit pas de cent ans, de mille ou de cent mille ans. Il s'agit de toute l'éternité, par conséquent de souffrir toujours les mêmes tourments, sans jamais espérer ni fin, ni même aucune trêve.

Les saints avaient donc raison de gémir et de trembler en se voyant ici-bas exposés à se perdre pour l'éternité. Le bienheureux Isaïe qui vivait au désert dans les jeûnes et les pénitences, disait en versant des larmes : Malheureux que je suis de n'être pas encore à l'abri de la damnation éternelle (2) !

O Jésus, bénie soit votre bonté infinie de m'avoir supporté si longtemps et de m'avoir tant de fois pardonné mes péchés. Mais aussi quels sujets n'ai-je pas de craindre que vous ne

1. Cum non possit esse infinita pœna per intensionem, quia creatura non est capax alicujus qualitatis infinitæ, requiritur quod sit saltem duratione infinita. In Suppl., Q. 99, a. 1.

2. Heu me miserum ! quia nondum a gehennæ igne sum liber !

m'abandonniez si j'avais le malheur de commettre encore un seul péché mortel? Ah! Seigneur, je vous en conjure, imprimez profondément dans mon cœur cette crainte salutaire, afin qu'elle me serve à triompher des tentations de l'enfer. Mon Dieu, je vous aime et je ne veux plus vous offenser. Assistez-moi toujours de la lumière et de la force de votre sainte grâce.

O Marie, vous aussi aidez-moi. Faites que j'aie toujours recours à vous dans toutes les tentations, afin que je ne perde plus mon Dieu. O Marie, vous êtes mon espérance.

S. ALPHONSE. *Préparation à la mort, 27^e considération.*)

CHAPITRE IX

TROIS CARACTÈRES DE L'ÉTERNITÉ DE L'ENFER

Ce sont : la société au milieu de laquelle le damné doit toujours souffrir, — l'absence de tout adoucissement dans la grandeur de ses maux, — l'impossibilité d'espérer même illusoirement sa délivrance, si lointaine qu'il la suppose.

Ils disent : Si je me damne, je ne serai pas seul. Aveugles et insensés les pécheurs qui tiennent ce langage !

Les damnés ne sont pas seuls. Mais la société des réprouvés, loin d'être une consolation, n'apporte qu'un surcroît de souffrances. Car il faut que chaque damné subisse les lamentations, les hurlements, les cris de désespoir de tous les autres. Quel ennui d'entendre pendant toute une nuit un chien qui aboie, un enfant qui pleure, et de ne pouvoir fermer l'œil ! Mais entendre les vociférations, les hurlements

de cette multitude au désespoir, et cela pendant toute l'éternité !

Ils ne sont pas seuls. Hélas ! ils le sentent bien ! Du corps de chaque damné s'exhale une puanteur, une infection de mort qui les fait ressembler tous à des cadavres en putréfaction et inspire le plus mortel dégoût à leurs compagnons de supplice(1).

Ils ne sont pas seuls ; car ils sont entassés et serrés comme les raisins, sous le pressoir de la colère divine (2). S'immobilisant les uns les autres, ils passeront toute leur éternité dans la place et la position qu'ils auront prises en entrant dans l'enfer, sans pouvoir jamais remuer ni pied ni main.

Un autre caractère des éternelles peines de l'enfer, c'est une persistance sans aucun adoucissement.

En cette vie, un homme n'est jamais tellement affligé qu'il ne trouve, au moins de temps en temps, quelque soulagement ou quelque repos. Voici un malade qui passe toute sa

1. De cadaveribus eorum ascendet fœtor. Isa., xxxiv, 3.

2. Et ipse calcet torcular vini furoris iræ Dei. Apoc., xix, 15.

journée à souffrir. Mais la nuit vient, il s'assoupit et oublie ses douleurs. Quant aux malheureux damnés, souffrir et toujours souffrir cruellement, sans avoir jamais durant toute l'éternité un moment de repos ni de soulagement : voilà leur sort.

En cette vie, à force de souffrir toujours les mêmes maux, on s'y habitue et on parvient à les supporter. Mais les damnés pourront-ils se faire à leurs tortures ? Non, non. Après des centaines et des milliers d'années ils souffriront tout autant qu'au premier jour : tant les douleurs sont grandes en enfer et toujours également vives !

En cette vie enfin, si quelqu'un a de fortes peines, il excite la compassion de ses parents et de ses amis ; et c'est toujours une consolation. Mais qu'un pauvre malade, en proie aux plus atroces douleurs et se roulant convulsivement par terre, voie entrer ses parents et ses amis pour le fouler aux pieds, l'accabler de reproches et lui crier : Livre-toi à ta rage et à ton désespoir ; tu l'as bien mérité... Hélas ! ainsi sont traités les damnés. Ils endurent tous les tourments, ils les endurent continuellement, sans repos ni adoucissement ; et personne n'a pitié d'eux : ni Dieu, puisqu'il ne peut voir en eux que ses ennemis ; ni la divine

Mère, les anges et les saints, puisque toutes les rigueurs de l'enfer leur apparaissent dans la lumière de la justice divine. Seraient-ce les démons ? Tout au contraire, ce sont les démons qui les foulent aux pieds et les accablent d'insultes et de reproches.

Si du moins, dans ce double excès de leur malheur, les damnés pouvaient se réfugier dans les illusions de l'espérance, même la plus trompeuse, et trouver ainsi une ombre de soulagement.... Voyez ce pauvre malade. Etendu sur son lit et abandonné des médecins, il se fait encore illusion ; car il s'imagine qu'on parviendra enfin à trouver un médecin, un remède quelconque pour le sauver. Ce misérable condamné aux travaux forcés à perpétuité soulage aussi son infortune en comptant sur quelque événement inattendu d'où sortira sa libération. Si le damné pouvait aussi se dire : Peut-être qu'un jour je sortirai de ma prison... ; s'il lui restait quelque moyen de se faire ainsi illusion et de se bercer au moins d'un vain espoir... Peut-être ! Qui sait ?.. Mais non ; en enfer il n'y a plus aucune espérance

possible, ni vraie, ni fausse (1). Ces charmantes illusions, cachées dans un *peut-être!* un *qui sait?* y sont entièrement inconnues. Éternellement et sans répit le malheureux damné aura devant ses yeux la formidable sentence qui le condamne à souffrir éternellement et sans cesse dans le grand brasier (2). Qu'on le remarque bien : il ne souffre pas seulement sa peine de chaque instant. Mais à chaque instant, il souffre la peine de toute son éternité; car il se dit : Ce que je souffre actuellement, je le souffrirai toujours. Oui, s'écrie Tertullien, ils portent tous le poids de l'éternité (3).

Comment donc est-il possible que le maudit péché aveugle à ce point des hommes raisonnables? Je les vois qui n'ont aucun souci d'échapper à leur damnation éternelle et qui prennent mille précautions pour conserver leur fortune, leurs charges, leur santé! Qu'un homme fasse le sacrifice de tous les biens de la terre pour sauver son âme, on le conçoit; car au ciel se fera la compensation, une immense

1. Statuam contra faciem tuam. Ps. XLIX, 21.

2. Alii in vitam æternam, et alii in opprobrium, ut videant semper. Dan., XII, 2.

3. Pondus æternitatis sustinent.

compensation. Mais celui qui perd son âme, quelle compensation peut-il espérer (1) ?

Ah ! mon Dieu, éclairez-moi et ne m'abandonnez pas. Que de fois j'ai jeté mon âme au démon, en échangeant votre grâce contre une satisfaction misérable et passagère ? Mon Dieu, je me repens de tous mes péchés, et je suis désolé d'avoir offensé votre infinie majesté et votre infinie bonté. Mon Dieu, mon Dieu, je vous aime. Ah ! ne permettez pas que je vous perde encore.

O Marie, mère de mon Dieu et ma mère, délivrez-moi de l'enfer en me délivrant des occasions du péché.

1. *Quam dabit homo commutationem pro anima sua?*
Math., XVI, 26,

(S. ALPHONSE. *Voie du salut*, 57^e et 70^e méditation. — *Préparation à la mort*, 77^e considération.)

SIXIÈME PARTIE

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

SIXIÈME PARTIE

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

CHAPITRE PREMIER

PRÉLIMINAIRES DU JUGEMENT GÉNÉRAL

Le jugement général et la fin du monde seront immédiatement précédés de la conflagration universelle par un feu envoyé de Dieu — de la résurrection des corps et de la rentrée des âmes chacune dans son corps respectif — enfin de la réunion de tous les hommes dans la vallée de Josaphat.

Un jour viendra qui sera le dernier des jours et qui mettra fin à l'histoire de ce monde : le jour du jugement général. L'Écriture sainte l'appelle le grand jour de la colère, de la justice et des rigueurs, le jour des châtiments, parce que Dieu lui-même rendra à chacun

selon ses œuvres (1); et encore le jour du Seigneur, *dies Domini*; parce que le souverain Seigneur de toutes les choses créées, Notre-Seigneur Jésus-Christ, se manifestera en personne et se fera reconnaître pour ce qu'il est, tout ce qu'il est véritablement (2).

Avant l'arrivée du Juge suprême, il descendra du ciel un feu terrible (3). Alors passeront par les flammes, et la terre entière avec les productions de la nature, et les hommes avec toutes leur œuvres (4). Ainsi palais, églises, maisons de ville et des champs, les villes elles-mêmes et les royaumes, tout disparaîtra. Il faut que le feu purifie cette terre infectée de tant de péchés. Richesses, honneurs, dignités, tout sera réduit en cendres et ne présentera plus que l'aspect d'une immense et irréparable ruine. O folie de ceux qui auront attaché leur cœur à tout cela ! O regrets de ceux qui auront

1. *Dies iræ, dies tribulationis et angustię, dies calamitatis et miserię.* Soph., I, 15.

2. *Dies Domini. — Cognoscetur Dominus judicium faciens.* Ps. IX, 17.

3. *Ignis ante ipsum præcedet.* Ps. XCVI, 3.

4. *Terra et quę in ipsa sunt opera exurentur.* 2. Pet., III, 1.

sacrifié à ces choses leur âme et jusqu'à leur Dieu !

Ensuite retentiront à travers toute la création les sons de la trompette. Morts, levez-vous et venez au jugement ! Alors tous les hommes ressusciteront (1). Les corps sortiront de terre. En même temps les âmes glorieuses des Bienheureux descendront du ciel pour reprendre ces mêmes corps avec lesquels ils auront servi Dieu en cette vie. Les âmes malheureuses des damnés viendront des profondeurs de l'enfer pour rentrer, elles aussi, dans leurs corps, ces mêmes corps qui auront été les instruments de leurs péchés.

Mais quelle différence entre les corps des uns et des autres ! Les Bienheureux apparaîtront plus beaux, plus purs, plus resplendissants que le soleil (2). Heureux donc tous ceux qui ont le courage ici-bas de mortifier leur chair en lui refusant tout plaisir défendu ! Plus heureux encore les saints et les chrétiens fervents qui, pour la rendre plus docile au joug de l'esprit, s'interdisent même les jouissances

1. *Canet enim tuba et mortui resurgent.* 1. Cor., xv, 52.

2. *Tunc justi fulgebunt sicut sol.* Math., xiii, 43.

licites, et se soumettent aux jeûnes et à toutes sortes de mortifications ! Quelle joie, quel triomphe les attend au jugement général ! Avec quelle satisfaction ils répéteront alors les paroles de saint Pierre d'Alcantara, apparaissant après sa mort à sainte Thérèse : Bienheureuses pénitences qui me valent maintenant une si grande félicité !

Quant aux corps des réprouvés, ils seront hideux, noirs, dégoûtants. Et c'est dans ces horribles et infectes prisons que devront entrer ces âmes vomies par l'enfer. Quelle honte et quel supplice ! Mais aussi quelle justice ! D'accord pendant toute la vie pour se procurer toutes sortes de plaisirs, au mépris de Dieu et aux dépens de leurs véritables intérêts, l'âme coupable et son affreux compagnon vont tous deux être précipités dans le feu vengeur, pour brûler ensemble durant toute l'éternité. Corps maudit, dira l'âme, c'est pour te contenter que je me suis perdue. — Et toi, s'écriera le corps, âme maudite, tu avais la raison en partage ; pourquoi donc ne m'as-tu pas refusé ces satisfactions qui vont faire ton malheur et le mien pour toujours ? — Telles seront les malédictions que s'adresseront l'âme et le corps au moment de leur triste rencontre et qu'ils ne cesseront éternellement de se redire, pour être

l'un à l'autre leur implacable et horrible bourreau.

Mais l'heure des grandes assises approche. Tous les hommes sont ressuscités et reconstitués en âme et en corps. Peuples! s'écrient les anges de leur voix qui retentit de tous côtés, Peuples, à la vallée du jugement! Le jour du Seigneur est arrivé, et voici l'heure où doit éclater sa justice (1). Dociles à l'ordre des ministres de Dieu, tous les peuples frémissent et s'ébranlent. A la vallée de Josaphat, répètent-ils, à la vallée de Josaphat! Tous s'y rendent. Et le grand jugement va s'ouvrir en présence de tout l'univers assemblé.

Mon Dieu! Mon Dieu! je me rendrai moi aussi dans la vallée du jugement. Mais quelle place y occuperai-je? Serai-je parmi les élus, dans la gloire et la joie? Serai-je avec les damnés, accablé comme eux de honte et de douleur? Hélas! il y a longtemps, que pour la première fois j'ai marqué ma place parmi les

1. Populi, populi in valle concisionis; quia juxta est dies Domini. Joel., III, 1^o.

réprouvés ; et depuis lors, que de fois j'ai mérité l'enfer ! Que ne suis-je mort mille fois avant d'offenser ainsi mon Dieu, de rejeter son amitié et de me couvrir de honte ! Ah ! mon Jésus, ne détournez pas de moi votre visage ; mais ayez pitié de moi. Je veux désormais vous aimer toujours en cette vie et en l'autre. Ne permettez pas que le péché me sépare encore de vous. Vous connaissez ma faiblesse ; secourez-moi toujours et ne m'abandonnez jamais.

Marie, ma Mère et mon avocate, aidez-moi maintenant ; car en ce grand jour du jugement vous ne le pourrez plus. Vous priez pour tous ; priez aussi pour moi. Je suis votre serviteur et j'ai mis en vous toutes mes espérances.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 25^e considération. — *Voie du salut*, 53^e méditation.)

CHAPITRE II

COMPARUTION DE TOUS LES HOMMES DANS LA VALLÉE DE JOSAPHAT DEVANT JÉSUS-CHRIST

Les élus placés à la droite; les réprouvés relégués à la gauche. Gloire et allégresse des premiers; affliction et honte des seconds. Apparition de Jésus-Christ.

Les anges sortiront du ciel, dit l'Écriture sainte, et ils chasseront les méchants du milieu et de la compagnie des justes (1). Oui, quand tous les hommes, venus de toutes les régions de la terre, seront rassemblés dans la vallée de Josaphat, les anges de Dieu descendront parmi eux; et armés du glaive des justices divines, ils passeront à travers tous les rangs pour opérer la séparation entre les réprouvés et les élus. Ceux-ci seront invités à prendre place sur la

1. Exibunt Angeli et separabunt malos de medio justorum. Math., XIII, 49.

droite. Mais les réprouvés, semblables à une vile troupe d'animaux marqués pour la mort et qui n'attendent plus que le dernier coup, ils seront chassés à la gauche et relégués en dehors des élus.

Quels chants de gloire et quels cris de joie parmi les saints se félicitant et s'applaudissant d'avoir tout quitté pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ ! Et tant de jeunes gens, qui auront si héroïquement foulé aux pieds les biens et les plaisirs de la terre et qui, réfugiés dans un désert ou cachés dans un cloître, n'ont plus songé qu'à leur salut éternel, quelle gloire les couronnera alors, et de quelles joies ils tressailliront ! Et tant de martyrs, condamnés par la cruauté des tyrans et livrés à la merci des bourreaux ! saint Pierre d'Alcantara, poursuivi comme un apostat ! saint Jean de Dieu, traité d'insensé ! saint Pierre-Célestin qui, après avoir abdiqué le souverain pontificat, fut jeté dans une prison et y mourut misérablement !... Que le monde aille son train, et qu'il réserve son estime et ses applaudissements pour les heureux et les puissants du siècle ! Qu'il continue à faire peu de cas des saints, des vrais chrétiens ! Au jugement général, il

changera bien de langage et il appellera bienheureux ceux qu'il verra à la droite, tout brillants de gloire, remplis d'allégresse et s'élevant dans les airs pour aller avec les Anges au-devant de Jésus-Christ et lui faire cortège (1).

Bien différent est le spectacle qui se présente à nos regards de l'autre côté de la vallée du jugement. Là sont réunis les Hérode, les Pilate, les Néron et tant d'autres. Que leur figure est horrible ! Que leur aspect est repoussant ! Ils furent grands et puissants ici-bas ; leur grandeur et toute leur puissance s'est changée en honte et en opprobre. Ils furent dans les délices, ils sont maintenant dans les larmes et le désespoir... Pauvres partisans du monde, c'est à la vallée de Josaphat que je vous attends. Là il vous faudra bien changer de sentiment, et déplorer votre folie. Insensés ! vous avez ambitionné l'honneur de briller sur le théâtre du monde. Ce futile honneur, cet honneur d'un instant vous a été accordé. Et maintenant, en échange, soyez condamnés à

1. Rapiemur cum illis in nubibus obviam Christo in aera, 1. Thess., vi, 16.

figurer parmi les damnés, en face de tout le genre humain réuni contre vous.

Quelle ne serait pas la confusion d'une personne qui, surprise dans une église ou dans quelque autre nombreuse réunion, se verrait tout à coup traînée dehors, et contrainte d'avouer devant la foule détrompée et de reconnaître hautement des crimes dérobés jusque là à la connaissance de tous ! Bien plus grande sera la honte des réprouvés quand, convaincus de toutes sortes de péchés, ils seront chassés de la compagnie des saints à la vue de tous les hommes ! D'après saint Jean Chrysostome, n'y eût-il pour les damnés aucun autre supplice à subir, leur enfer serait déjà affreux (1).

Voici que les cieux s'ouvrent. On voit s'élan-
cer les milices angéliques qui forment la cour
céleste. Apparaît ensuite la reine du ciel, la très-
sainte Vierge Marie ; sur un trône de lumière
et de gloire arrive Jésus-Christ lui-même (2).

1. *Etsi nihil ulterius paterentur, ista sola verecundia sufficeret eis ad pœnam. In Math., c. 24.*

2. *Et videbunt Filium hominis venientem in nubibus cœli cum virtute multa et majestate. Math., xxiv, 30.*

Autour de lui sont portés tous les insignes de sa Passion (1) et particulièrement sa sainte Croix qui attire aussitôt tous les regards (2). Tandis que les apôtres et leurs plus fidèles imitateurs s'élèvent vers le divin Juge pour prendre part en qualité d'assesseurs, au jugement et à la sentence, tout à coup des transports de joie, des cris d'allégresse et des chants de triomphe éclatent dans les rangs des justes (3). Quant aux réprouvés... hélas ! dit saint Jérôme, tout ce spectacle est pour eux un supplice pire que l'enfer (4). Tout les torture et tout les accuse : les clous, les plaies, la croix et surtout la face courroucée du divin Juge (5). Atterrés, éperdus, ils supplient les montagnes de tomber sur eux et de les écraser, afin d'échapper aux regards de Jésus-Christ (6).

1. Veniente Domino ad iudicium, signum Crucis et alia Passionis indicio demonstrabuntur. S. Thomas, Op. 2, c. 244.

2. Et tunc parebit signum Filii hominis. Math., xxiv, 30.

3. Tristitia vestra vertetur in gaudium. Joan., xvi, 20.

4. Damnatis melius esset inferni pœnas quam Domini præsentiam ferre.

5. Clavi de te conquerentur ; cicatrices contra te loquentur, Crux Christi contra te perorabit. S. Chrysost., hom. 29, in Math.

6. Dicent montibus : Cadite super nos et abscondite nos a facie sedentis super thronum et ab ira Agni. Apoc., vi, 66.

Mon Dieu, ayez pitié de moi ! Mon Dieu, mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Hélas ! mon âme, de quel côté seras-tu en ce formidable moment ? A droite ? A gauche ? De quel côté te trouveras-tu ? Si tu veux être à la droite de ton Juge, ne prends pas maintenant le chemin qui conduit à gauche.

O Agneau de Dieu, qui êtes venu au monde pour nous procurer le pardon de nos péchés, ayez pitié de moi ! Je déteste tous mes péchés. Je vous aime par-dessus toutes choses. Ne permettez pas que je vous offense encore. Je ne vous demande que votre sainte grâce et votre amour, et rien plus.

O Marie, mon espérance et mon refuge, je me recommande à votre bonté. Aidez-moi toujours.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 25^e considération. — *Vote du salut*, 69^e méditation.)

CHAPITRE III

LA DOUBLE SENTENCE PRONONCÉE PAR
JÉSUS-CHRIST

Les péchés des damnés sont rendus publics : et Jésus-Christ prononce leur sentence. Sentence des élus ; leur allégresse et leur entrée au Ciel. Désespoir des damnés. Ils tombent dans l'enfer.

Le jugement commence. Et, tout d'abord, la vie de chaque pécheur est mise à nu et exposée aux regards de tout le genre humain. On appelle ensuite les témoins contre les réprouvés. Ce sont, avant tous, les démons. Ils invoquent la justice de Dieu ; et ils le somment de leur abandonner ceux qui, ayant refusé d'être ses enfants et ses serviteurs (1), se sont constitués la propriété et le bien de l'enfer. C'est

1. *Æquissime Deus, judica esse meum, qui tuus esse nolit.* S. August.

ensuite la propre conscience du coupable (1). Ce sont toutes les victimes qu'il a faites par ses scandales. Et il n'y a pas jusqu'à ces murs et ces lieux où le péché a été commis, qui n'élèvent la voix contre les réprouvés (2). Voici qu'en dernier lieu se lève le Juge lui-même. Il a tout vu, tout entendu, tout retenu. Infaillible témoin de toutes les actions des hommes (3), il découvrira, dit l'apôtre saint Paul (4), à l'univers entier tous les péchés des réprouvés, leurs péchés les plus secrets, leurs péchés les plus honteux, les péchés qu'ils auront mis le plus de soin à cacher, même dans le tribunal de la pénitence (5).

Tout le monde, dit saint Basile, les verra d'un coup d'œil et comme dans un tableau (6).

Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel (7). Telle est la sentence que prononcera contre eux le divin Juge.

1. Testimonium reddente illis conscientia ipsorum. Rom., II, 15.

2. Lapis de pariete clamabit. Habac., II, 11.

3. Ego sum Judex et testis, dicit Dominus. Jerem., XXXIX, 23.

4. Illuminabit abscondita tenebrarum. Cor., IV, 5.

5. Revelabo pudenda tua in facie tua. Nahum., III, 5.

6. Unico intuitu singula peccata, velut in pictura, noscentur. Lib. de vera Virgin.

7. Discedite a me, maledicti, in ignem æternum. Math., XXV, 41.

Discedite : puisque vous m'avez méprisé et que vous avez rejeté ma grâce, à mon tour je vous méprise et je vous rejette.

Maledicti : Oui, maudits : vous avez repoussé mes bénédictions, ayez donc ma malédiction.

Ite ; allez loin de moi ; allez... — Mais où donc, Seigneur ? Où faut-il qu'aillent ces malheureux ?

In ignem : au feu ! au feu ! pour y brûler tout entiers.

— Pour combien de temps, Seigneur ?

— *In ignem æternum* : au feu ! pour l'éternité.

Tout autre est l'attitude de Jésus à l'égard des élus ; tout autre son langage. Et d'abord, pas une de leurs fautes n'est manifestée que pour faire admirer leur pénitence. Jésus a tout pardonné ; et il se sert de tout pour les glorifier (1). Se tournant vers eux avec un sourire ineffable, il leur adresse d'une voix pleine de douceur ces ravissantes paroles : Venez, mes enfants bien-aimés, venez prendre posses-

1. *Beati quorum remissæ sunt iniquitates et quorum tecta sunt peccata. Ps. xxxi.*

sion de l'héritage de votre Père céleste ; entrez dans le royaume des cieux qui vous est préparé de toute éternité. Venez, non plus pour porter la croix à ma suite, mais pour porter la couronne avec moi et pour partager mon bonheur ainsi que ma gloire. Passez de l'exil à la patrie, des travaux au repos éternel, des larmes à la joie, de la pauvreté à la richesse. Vous êtes sauvés, sauvés pour l'éternité. Je bénis le sang que j'ai versé pour vous et les larmes dans lesquelles vous avez lavé vos péchés. Allons en paradis où nous demeurerons ensemble sans jamais nous quitter un seul instant. La sainte Vierge Marie, prenant aussi la parole et unissant sa voix à celle de son divin Fils, bénira ses dévoués serviteurs et elle les invitera à monter au céleste séjour. Alors les élus transportés de joie, enivrés de bonheur et au comble de la gloire, feront leur entrée dans le ciel. Et chantant avec une douce allégresse les louanges de Dieu, ils commenceront à le posséder et à l'aimer pour toute l'éternité.

Cependant les malheureux damnés considèrent le triomphe des élus. Tout à coup ils élèvent la voix et s'écrient dans leur désespoir :

Adieu, habitants du ciel. Adieu, Croix du Seigneur. Adieu, paradis. Adieu, mon père et mes enfants. Adieu, nous ne nous verrons plus. Et vous aussi, adieu, sainte Mère de Dieu, immaculée Vierge Marie... Et la vallée s'entr'ouvrant, les démons et les damnés tombent tous ensemble dans l'abîme. Ils entendent hélas ! se fermer sur eux ces horribles portes qui ne s'ouvriront plus jamais, jamais, jamais, dans toute l'éternité.

Tout est fini. Il reste une éternité et une éternité : le ciel et l'enfer ; au ciel les justes ; en enfer les pécheurs, les réprouvés.

Mon Dieu, quel sera mon sort ? Ne serai-je pas moi-même un jour au nombre de ces malheureux ? Ce qui m'épouvante, oui c'est le feu de l'enfer ; mais c'est surtout le malheur d'être à jamais séparé et privé de votre adorable présence. Ah ! par les mérites de votre sang, dites-moi, comme à Madeleine, que mes péchés me sont remis. Je déteste tous mes péchés ; pardonnez-moi, et accordez-moi la grâce de vous aimer toujours. Je vous aime, ô mon souverain bien. Je vous aime plus que moi-même. Mon Dieu, vous seul et rien plus.

O Marie, vous pouvez et vous voulez me sauver. Ah ! sauvez-moi. Je me jette entre vos bras.

(S. ALPHONSE. *Préparation à la mort*, 25^e considération. — *Vole du salut*, 91^e et 92^e méditation. — Méditation pour le jeudi.)

FIN



TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	I
-------------------	---

PREMIÈRE PARTIE

L'ÉTERNITÉ

CHAPITRES	PAGES
I ^{er} De la vraie et de la fausse science de la vie.	1
II L'Éternité	7
III Les deux Éternités.....	12
IV Du choix de notre éternité.....	17
V La grande pensée de l'Éternité.....	22

DEUXIÈME PARTIE

LA MORT

I ^{er} La loi de la mort.....	31
II La pensée de la mort.....	37

CHAPITRES	PAGES
III Les surprises de la mort.....	42
IV Les terreurs de la mort.....	47
V La redoutable importance du moment de la mort.....	52
VI Préparation à la mort.....	57
VII La mort elle-même.....	63
VIII Le tombeau.....	69
IX La mort chrétienne.....	75
X La mort des saints.....	83
XI La pratique de la mort.....	90
XII Le chrétien, pendant sa dernière maladie, s'entretient avec son Crucifix.....	97
XIII Actes du chrétien à l'approche de la mort.	103

TROISIÈME PARTIE

LE JUGEMENT PARTICULIER

I ^{er} L'âme comparissant devant Jésus-Christ...	111
II Les débats : accusation et examen.....	117
III La sentence.....	123

QUATRIÈME PARTIE

LE CIEL

I ^{er} Impuissance de l'homme à le comprendre....	131
II Bonheur dont on jouit au ciel.....	137
III L'âme au ciel.....	143
IV Soupirs vers la céleste patrie.....	149

CINQUIÈME PARTIE

L'ENFER

CHAPITRES	PAGES
I ^{er} La peine du sens.....	159
II Le feu.....	166
III Souffrances de l'entendement.....	172
IV Souffrances de la volonté.....	178
V Les regrets et les remords du damné.....	184
VI La peine du dam.....	190
VII L'éternité de l'enfer.....	196
VIII Nécessité de l'éternité de l'enfer.....	202
IX Trois caractères de l'éternité de l'enfer....	208

SIXIÈME PARTIE

LE JUGEMENT GÉNÉRAL

I ^{er} Préliminaires du jugement général.....	219
II Comparution de tous les hommes dans la vallée de Josaphat devant Jésus-Christ.....	223
III La double sentence prononcée par Jésus-Christ.....	229

